

Ben C. J. W.

D

the

LETRES

DE M. DE LAUNAY

DE LOISEL

DE LAUNAY

DE LAUNAY



LET TRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

TOME PREMIER.



L E T T R E S

ET

LETTRES AMOUREUSES

D'HELOISE

ET D'ABELLARD.

TOME PREMIER.





La Séparation d'Abelard et d'Héloïse.
Dieu; je vais pleurer le reste de mes jours;
Dieu, cher Abelard, mais; adieu pour toujours.

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

Nouvelle Édition.

TOME PREMIER.

A V I E N N E .

Chez R. SAMMER, Libraire.

M. DCC. XCVII.



L E T T R E S

E T

ÉPIQUES AMOUREUSES

D'ALLOIS

ET BARILLARD

Monelle fiction

TOME PREMIER

A VIENNE

CHEZ R. SAMMEL, Libraire

M. DCC. XXVII



v

P R É F A C E
H I S T O R I Q U E
E T A P O L O G É T I Q U E .

A BEILARD ET HELOISE sont si connus par leurs amours, leurs malheurs et leur érudition profonde dans les langues orientales, que les éloges que nous en pourrions faire, n'étendroient pas davantage la juste réputation qu'ils se sont acquise depuis plus de six siècles.

Qu'il nous soit permis seulement de parler du *Recueil intéressant* dont nous offrons au Public une nouvelle édition; mais, avant tout, nous le supplions d'être intimement persuadé des sentimens de reconnoissance dont nous sommes pénétrés, de l'accueil favorable qu'il a bien voulu faire à la der-

Tome I.

a 3

nière. Le juste hommage que nous lui rendons ne nous acquittera jamais envers lui. Les soins que nous avons apportés à celle-ci, tant à la partie littéraire qu'à la partie typographique, nous font espérer la même indulgence. Cette édition est non-seulement revue et corrigée avec la plus scrupuleuse attention, mais elle est encore augmentée considérablement, entr'autres, de deux *Épîtres d'Abailard à Héloïse, en vers*, qui n'avoient pas encore paru: heureux, si le Public les lit avec autant de plaisir que *l'Épître d'Héloïse à Abailard de M. Saurin*, dont nous avons cru devoir enrichir aussi cette Collection, que nous avons ornée de deux figures, gravées d'après les originaux de Mlle. Angélique Kauffman, fameuse peintresse de Londres. Nous n'avons enfin épargné ni peine ni dépense pour rendre cette édition supérieure à la précédente; et nous osons

croire qu'elle sera au moins aussi recherchée, renfermant tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur ces célèbres et malheureux Amans.

Nous avons été dans la nécessité de faire quelques légers changemens dans la *Vie d'Abeilard et d'Héloïse* qui est à la tête de ce Recueil, et dont le Lecteur ne nous saura pas mauvais gré. Abeilard et Héloïse si connus et en même temps si inconnus *), y pa-

*) Lorsque nous parlons d'Abeilard et d'Héloïse inconnus, ce n'est que pour ceux qui ne connoissent ce grand homme et son épouse que d'après des histoires de leurs amours, plutôt romanesques que véritables, et dont il a paru plusieurs copies imprimées, une entr'autres, en 1700, sous le titre *d'Histoire des Amours d'Abeilard et d'Héloïse*, dans laquelle l'Auteur a donné une libre carrière à son imagination, ayant préféré les traits de la fable et même de la plus noire calomnie, à la pure vérité. Nous ne citerons que les suivans: selon

roîtront au naturel. On y verra Abeilard, né avec un grand esprit, capable des sciences les plus sublimes, devenu

cet Ecrivain, Héloïse est fille naturelle du chanoine Fulbert, qui l'avoit eue d'un commerce clandestin avec une fille nommée Geneviève, qui accoucha d'Héloïse à Corbeil, dans une maison appartenante à Fulbert, où, après avoir été élevée jusqu'à l'âge de sept ans, il la mit dans un couvent comme sa nièce. L'éducation particulière qu'il lui donna, le fit soupçonner d'en être plutôt le père que l'oncle, comme il en faisoit lui-même courir le bruit. (Chose absurde et contre toute vraisemblance; comme s'il n'eût pas été de la prudence d'un ecclésiastique, tel qu'étoit Fulbert, d'ensévelir pour toujours dans l'obscurité un événement aussi criminel, sur-tout dans le siècle où il vivoit, où les devoirs de la religion étoient bien mieux remplis que dans celui-ci.) Le même historien nous dit, qu'Abeilard fut extrêmement surpris d'apprendre la naissance suspecte d'Héloïse, qu'il aimoit jusqu'à l'adoration, et qu'il croyoit sincèrement nièce

grand philosophe, malgré ses inclinations trop tendres; la fin tragique de son amour pour Héloïse l'ayant con-

de Fulbert. On donne dans ce roman des rivaux à Abeilard, et on ne craint pas d'avancer qu'Héloïse, loin d'être insensible à la passion qu'elle faisoit naître en leur coeur, les écoutoit si favorablement qu'elle répondoit à leur tendresse. On lit aussi, qu'Héloïse eut des rivales, mais qui toutes ont trouvé Abeilard aussi indifférent pour elles qu'il étoit amoureux d'Héloïse. Cet auteur, si fertile en inventions, s'annonce comme ayant travaillé d'après les Oeuvres complètes d'Abeilard, où il a, dit-il, puisé tous ces faits singuliers, et d'après lesquelles il a traduit les *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard* qu'il terminent son volume. Cependant, dans ces Oeuvres, (si ce sont les mêmes que nous avons sous les yeux) il n'y a pas un mot de tous ces faits qu'il rapporte comme vrais. Il faut croire que cet Ecrivain a regardé Abeilard et Héloïse comme des êtres chimériques, par l'excès de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre; ou qu'il les a confondus avec ces hommes

duit à une généreuse pénitence. Entré dans l'état monastique, il y paroîtra un des plus illustres abbés de son temps, et comme un martyr par l'austérité de sa vie, et par les cruelles persécutions qu'il souffre pour maintenir la discipline régulière. La grandeur de son ame, sa patience héroïque, éclatent dans toutes ces traverses. Cependant on le voit fondateur d'ordre, et de loix qui vont de pair avec celles des Basiles, des Pacômes, des Bernards, etc. etc.

Ce portrait surprendra, sans doute,

foibles et pusillanimes qui se laissent entraîner aux charmes inévitables de ce dieu toujours vainqueur des mortels, même les plus puissans: ce qui l'a peut-être engagé (comme bien d'autres ont fait) de semer dans son Histoire d'Abeilard, ces épisodes fabuleux que l'on ne trouve que dans ces éditions informes, et qui sont heureusement épuisées.

ceux qui se sont formé des idées fort différentes de la vertu d'Abeilard ; mais comme la vérité est toujours agréable , nous nous flattons que celle-ci ne déplaira pas au Public éclairé.

La pénitence d'Héloïse est un exemple pour celles qui ont eu le malheur de l'avoir suivie dans ses égaremens. Pendant vingt-deux années qu'elle a survécu à son malheureux époux , elle est un modèle de vertus religieuses , et de conduite pour les supérieures. Enfin Héloïse nous donne à douter si la vie d'Abeilard est plus digne d'admiration que la sienne.

Les monumens anciens et nouveaux dont nous avons tiré l'abrégé de l'histoire d'Héloïse et d'Abeilard sont si certains , que nous n'avons pas lieu de craindre d'être accusés d'avoir donné dans de faux préjugés. C'est dans les Oeuvres complètes d'Abeilard que nous avons puisé les faits principaux

et toutes les circonstances de sa vie : ces Oeuvres ont été publiées par François d'Amboise, conseiller d'état, et l'un des plus savans magistrats du royaume. Elles parurent en 1616, en un vol. in 4°. Elles contiennent les *Épîtres d'Abelard et celles d'Héloïse*, l'histoire de leurs malheurs, avec les notes d'André Duchesne, ainsi que des *Commentaires sur les Épîtres de St. Paul aux Romains*. On ne publia ces Oeuvres; qui sont les plus estimées, qu'après avoir été revues et corrigées sur 10 à 12 manuscrits de quatre à cinq cents ans d'antiquité.

Ceux, d'entre nos Lecteurs, qui voudront s'assurer de la vérité des faits que nous avons cités dans la Vie d'Abelard, pourront se donner la peine de consulter, comme nous l'avons fait, les Ouvrages suivans.

Les Conciles de l'Eglise de France; les Lettres de St. Bernard; celles de

*Pierre le Vénérable, abbé de Clugny; l'Histoire d'Othon de Frizinge; l'Apolo-
gie d'Abeilard, par M. d'Amboise; les Annales de M. d'Argentré et de
Papire Masson; les Recherches d'E-
tienne Pasquier; l'Histoire de Bre-
tagne, de dom Lubineau; l'Histoire
de l'abbaye de Saint-Denis, par dom
Félibien; la Vie d'Abeilard et d'Hé-
loïse, par dom Gervaise, ancien abbé
de la Trappe, qui parut en 1721, en
2-vol. in-12; les véritables Lettres
d'Héloïse et d'Abeilard, avec une Pré-
face apologétique, et la Censure des
docteurs de Paris, par le même, en
2 vol. in-12, et dont il y a eu deux
éditions, la première à Londres, et la
seconde à Paris, en 1723.*

Il est encore d'autres Savans qui ont
parlé d'Abeilard comme du plus ha-
bile théologien de son siècle, tels que,
*De Foulgues, prieur de Deuil; Vin-
cent de Beauvais; Paul Emile; du*
Tome I. b

*Huillan; Belleforest; Vignier; Tri-
thème de Ste. Marthe; Louis Jacob;
tome IV, Gallia christiana; de Script.
Cabilon; Camusat, in Antiquit. Tri-
cass. et Moréri dans son dictionnaire
historique: les curieux peuvent appro-
fondir, dans tous ces auteurs, les faits
que nous avons avancés.*

Tous ces Ecrivains, anciens et modernes, s'accordent parfaitement, et confirment la plupart des faits que nous avons rapportés. Ce qu'il y a d'étonnant et de rare, c'est qu'entre tant d'amis et d'ennemis qu'eurent Abeilard et Héloïse, et qui ont écrit pour ou contr'eux, on ne remarque aucune contrariété de sentimens dans les principales circonstances de leur vie. Ces auteurs sont d'autant plus dignes de foi, que quelques-uns ont vécu avec Abeilard, et qu'ils ont été témoins de ce qui s'est passé de son temps.

Quant aux *Lettres d'Héloïse et d'A-*

beilard, traduites librement du latin, par M. le comte de Bussy Rabutin, dont la première édition parut en 1695, il nous a semblé que le Public en avoit vu avec plaisir la réimpression dans ce Recueil: ce qui justifie le sentiment de Malherbe, un de nos plus grands poëtes du dernier siècle, qui assure que ces Lettres sont un chef-d'oeuvre, tant pour l'élégance du style, que pour la pureté de la diction: aussi, dans sa grammaire, en recommande-t-il expressément la lecture pour se perfectionner, dit-il, dans la langue françoise. (Voy. l'Avertissement qui précède ces Lettres, Tome I. pag. 66.) Ces lettres eurent tant de succès, que M. de Beauchamps, homme d'esprit et connu avantageusement dans la littérature, par des poésies agréables, les a mises en vers. Elles furent si bien accueillies, qu'il s'en fit trois édi-



tions ; la première en 1714, la seconde en 1721, et la troisième en 1737.

Nous commençons le second volume par la fameuse *Lettre d'Héloïse à Abeilard*, du célèbre Pope. Tout le monde sait le succès prodigieux qu'elle a eu en Angleterre, et que c'est à cette ingénieuse Lettre que l'on doit toutes les *Épîtres en vers* qui ont enrichi notre littérature depuis seize à dix-huit ans, et dont les plus connues rendent ce Recueil précieux, telles que celles de MM. Colardeau, Dorat, Feutry, Mercier, Saurin, etc. etc.

La *Lettre d'Abeilard à Héloïse*, par un auteur moderne, a été faite pour servir de réponse à la Lettre de Pope. Quoiqu'il n'y règne pas le même feu, et qu'on n'y apperçoive pas le même enthousiasme et le même génie qui ont conduit la plume de l'auteur anglois, nous osons cependant assurer, d'après les différens jugemens que nous en

avons entendu porter, qu'elle renferme des beautés frappantes, des expressions tendres et élevées, et des sentimens si délicats, que Pope ne l'eût peut-être pas désavouée, si on la lui eût attribuée.

Les *Épîtres en vers* qui suivent sont précédées d'une idée très-précise des *Amours d'Héloïse et d'Abelard*, afin de ne point renvoyer le lecteur au premier volume.

Si nous convenons, et c'est aussi de l'avis de tous les littérateurs, que les *Lettres* et les *Épîtres en vers*, qui font toute la richesse de cette Collection, sont autant de petits chefs-d'oeuvres de poésie et de sentiment, dans lesquels l'amour conjugal est exprimé avec des couleurs si vives et si naturelles, que l'on s'imagine, en les lisant, entendre les propres expressions de ces célèbres et malheureux époux; nous conviendrons aussi que les au-

teurs se sont beaucoup écartés de la vérité de l'histoire, en ce qu'elles ne respirent que l'amour le plus profane: et que les *Lettres originales latines* sont au contraire pleines des plus grands sentimens et même de religion. Ces auteurs sont cependant excusables, en ce qu'ils ont écrit en vers, et que, comme Poëtes, la fiction leur est permise. D'ailleurs, lorsque dans les divers tableaux de l'amour qu'ils nous ont donnés, on n'y trouve que des peintures agréables et des expressions si conformes aux sentimens qu'Abelard et Héloïse ont dû éprouver dans les différentes situations où ils se sont trouvés dans le cours de leur vie, on ne peut que couronner leurs travaux; ce que le Public a déjà fait dans la personne de M. Colardeau, que l'académie françoise avoit admis au nombre de ses membres, et que la Parque impitoyable vient de nous enlever à la

fleur de son âge, sans qu'il ait pu jouir des lauriers qui lui étoient destinés.

On ne trouvera peut-être pas mauvais que nous ayions terminé cette Collection par quelques fragmens d'une pièce dramatique, en cinq actes et en vers, de M. Guis de Marseille, intitulée: *Héloïse et Abeilard*. (Voyez l'avertissement qui les précède, tome II.)

Un auteur, connu par des ouvrages où règne le plus pur sentiment, nous avoit promis une Épître d'Héloïse à Abeilard de sa composition: des occupations inattendues l'ont sans doute empêché d'y mettre la dernière main, et ont retardé l'effet de ses promesses. Nous sentons toute la perte que nous faisons, nous qui comptions surprendre agréablement le Public par cette nouvelle production, qui sûrement n'auroit pas moins intéressé le lecteur, que les Ouvrages qui sont sortis jusqu'à

présent de la plume féconde de cet aimable auteur.

Les moindres productions d'un homme célèbre sont toujours précieuses. C'est ce qui nous a déterminé à donner l'extrait de la Lettre dont M. de Voltaire nous a honoré.

MONSIEUR,

Quoique j'avance, à pas de géant, à mon seizième lustre, et que je sois presque aveugle, mon coeur ne vieillit point. Je l'ai senti s'émouvoir au récit des malheurs d'Abeilard et d'Héloïse, dont vous avez eu l'honnêteté de m'envoyer les Lettres et les Épîtres que je connoissois déjà en partie. Le choix que vous en avez fait et l'ordre que vous y avez donné, justifient votre goût pour la littérature. Votre réponse à la Lettre de notre ami Pope, m'a beaucoup intéressé; elle enrichit votre

Collection. Elle est purement écrite et avec énergie. Qu'elle peint bien les agitations d'un coeur combattu par la tendresse et le repentir! Il seroit à désirer que tous ceux qui exercent l'art typographique eussent vos talens; le siècle des Elzévir, des Estiennes, des Frobens, des Plantins, etc. renaîtroit. Je ne le verrai point, mais je mourrai au moins avec cette espérance.

Je suis, etc.

—
Votre très-humble, etc.

—
Du château de Ferney,
le 13 Avril 1774.

LA VIE
LET T R E S

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

TOME PREMIER.

L E T T R E S

E T

EPIQUES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

E T D'ABEILARD.

TOME PREMIER.

LA VIE,
LES AMOURS
ET
LES INFORTUNES
D'ABEILARD
ET
D'HÉLOÏSE.

IL est peu de personnes qui ignorent les infortunes d'Abeilard et d'Héloïse. Tout le monde sait qu'ils furent aussi célèbres par leur profonde érudition dans les langues orientales, (hébraïque, grecque et latine) qu'ils furent malheureux dans leurs amours. Pierre Abeilard éprouva sur-tout ce que la vengeance humaine peut inventer de plus barbare par l'opération

A.

cruelle qui lui fut faite, et qui ne lui laissa de l'homme que le nom.

Cet infortuné prit naissance en 1079 au bourg de Palais, près de Clisson, dans le diocèse de Nantes en Bretagne. Béranger étoit le nom de son père, et Luce le nom de sa mère. On assure que par un pressentiment de sa future éloquence, ses père et mère le nommèrent Abeilard, à cause de cet amas de belles connoissances, d'où il découleroit un miel plus délicieux que celui de l'abeille. (Ainsi, suivant cette étymologie, il faut dire Abeilard, et non pas Abelard ni Abailard.) Quoique son père fût noble, et qu'il suivit, avec éclat, la profession des armes, Abeilard, dès sa jeunesse, préféra les belles-lettres au génie militaire. Tout cédoit à la vivacité de son esprit. Ce qui devenoit un travail pénible pour ses camarades, n'étoit qu'un jeu pour lui. Les poètes, les orateurs, les langues latine, grecque et hébraïque,

et la jurisprudence lui devinrent familiers. Il s'arrêta particulièrement à la philosophie scolastique, qui, dans ce temps, étoit fort à la mode. Aussi, pour s'y livrer entièrement, il céda à ses frères son droit d'aînesse et les biens qui devoient lui revenir de sa famille. Dès ce moment Abeilard quitta la Bretagne. Dans toutes les villes par où il passoit, il laissoit des marques de la subtilité de son esprit. Personne ne savoit mieux approfondir une question et embarrasser un homme. Non content de cet avantage qu'il avoit déjà sur les autres, par la supériorité de ses talens, et pour satisfaire la noble curiosité qu'il avoit de s'instruire et son inclination pour les sciences, il vint étudier à Paris, où la réputation de ceux qui enseignoient, attiroit des écoliers de toutes les nations de l'Europe. Parmi les savans qui se distinguoient dans cette capitale, Guillaume de Champeaux, fameux théologien,

d'abord archidiacre de Paris, puis évêque de Châlons-sur-Marne, enfin religieux de Citeaux, fut celui qu'Abeilard se choisit pour professeur. La réputation du nouveau disciple éclipsa bientôt la gloire et blessa l'orgueil du maître. Cette supériorité lui fit mille ennemis. Guillaume de Champeaux, entr'autres, très-jaloux des succès de son écolier, fut un de ceux qui voulurent ternir sa renommée : mais Abeilard triomphoit toujours. Personne n'osoit entrer en lice avec lui. Cependant, pour ne point irriter davantage la jalousie de ses adversaires, il quitta Paris, et alla enseigner la philosophie à Melun. Cette ville étoit alors assez considérable. La cour qui y passoit une partie de l'année, attiroit beaucoup d'étrangers. Abeilard n'étoit âgé que de vingt-deux ans, lorsqu'il obtint la permission d'ériger en cette ville une chaire de philosophie. Champeaux, dont la jalousie n'étoit pas éteinte, employa en-

vain ses amis pour empêcher son disciple d'ouvrir cette école. Abeilard l'emporta. Sa réputation fit tant de bruit, qu'en peu de temps il eut un si grand nombre d'auditeurs, que les classes de Paris sembloient désertes. On ne parloit plus que d'Abeilard. Non seulement il effaça la gloire que Champeaux s'étoit acquise, mais même il le rendit odieux, parce qu'on reconnut qu'une basse jalousie l'avoit animé contre ce philosophe. Quelque temps après, il alla s'établir à Corbeil. Ce fut là que les écoliers de Champeaux vinrent en foule se disputer contre les disciples d'Abeilard : mais ces derniers remportoient toujours la victoire, et acquirent à leur maître une gloire infinie. Abeilard en jouissoit à peine, qu'il tomba dangereusement malade. C'étoit aux dépens de ses forces et de sa santé qu'il avoit fait des progrès si rapides dans les sciences. La passion de devenir le plus grand philosophe de son siècle,

lui faisoit oublier de prendre le repos et la nourriture nécessaire à la conservation de sa vie. Il fallut qu'il cédât à la violence du mal qui augmentoit de jour en jour. Les médecins l'obligèrent, s'il vouloit être guéri, d'aller prendre l'air natal. Cette décision lui fut sensible. Il partit. Les savans furent touchés de l'éloignement de ce célèbre professeur. Le desir qu'Abeilard avoit de retourner à Paris, lui fit prendre beaucoup sur lui-même. Il se ménagea avec tant de soin, qu'au bout de deux ans il se vit en état de paroître avec encore plus d'éclat qu'auparavant.

A son retour à Paris, il trouva les choses bien changées. Champeaux s'étoit fait moine : ses disciples étoient dispersés et les études languissoient. Abeilard étoit alors âgé de vingt-huit ans. Il fit la paix avec son ancien maître, qui enseignoit la rhétorique, et se remit sous sa discipline. Mais il ne fut pas long-

temps sans se brouiller de nouveau. Abeilard l'obligea de changer d'opinion, et de se rétracter en public. Il profita de la disgrâce de son adversaire, et fut bientôt le seul qui enseigna dans Paris. C'est alors qu'Abeilard se vit considérer comme l'oracle de la philosophie. Il étoit suivi d'une foule d'auditeurs qui payoient bien chèrement l'honneur d'étudier sous le plus habile maître qu'il y eût alors dans le monde. A ces faveurs de la fortune, fut joint un canonicat de l'église de Paris. Il y a lieu de croire que s'il fût resté dans cette capitale, il en eût été évêque.

La profession monastique étoit alors dans une singulière vénération, et particulièrement en France. Il étoit très-commun de voir des princes, des évêques, et même des personnes mariées, quitter le monde pour passer le reste de leurs jours dans le cloître. Le père d'Abeilard fut du nombre de ces pieux chré-

tiens : il se fit religieux ainsi que son épouse. Ce changement imprévu dans la famille de notre philosophe, et les lettres réitérées de sa mère, qui le pressoit de se rendre auprès d'elle, l'obligèrent de revoir sa patrie. C'est pendant cette absence que Champeaux fut fait évêque, ce qui fit revenir promptement Abeilard à Paris. Mais, n'y trouvant plus personne capable d'étendre sa réputation, il prit la résolution d'aller entendre les leçons d'Anselme, doyen, archidiacre de Laon; mais la capacité de ce théologien ne répondant pas à l'estime qu'il en avoit conçue, il alloit rarement à ses leçons; et lorsqu'ils s'y trouvoit, il avoit toujours la gloire d'imposer silence à son maître. Anselme, offensé de la conduite d'Abeilard, l'engagea d'expliquer en public le premier chapitre d'Ezéchiel, ce qui attira tant d'auditeurs à ce philosophe, qu'en peu de temps son auditoire devint plus nombreux que celui de son

maître, qui, par une vile jalousie, le fit chasser de Laon.

Dans cette triste situation, Abeilard prit le parti de revenir à Paris. Il y parut en qualité de théologien. Les leçons publiques qu'il fit de l'Écriture-Sainte, lui attirèrent les plus grands applaudissemens, et augmentèrent considérablement son revenu. Chacun se faisoit honneur de l'avoir pour ami. Son mérite, ses manières agréables et engageantes, tout paroissoit conspirer à son repos et à sa félicité.

Il y avoit déjà quatre à cinq ans qu'Abeilard enseignoit la théologie dans Paris, lorsqu'il apprit que, dans cette ville, il y avoit un prodige d'esprit, dont les siècles précédens n'avoient point donné d'exemples. C'étoit une demoiselle de dix-sept à dix-huit ans, d'un génie si élevé, qu'elle savoit, outre sa langue, le latin, le grec et l'hébreu. Peu de filles la surpassoient en beauté, et il n'y

en avoit aucune dans le royaume, ni peut-être sur la terre, qui l'égalât en esprit et en érudition. Son nom étoit Héloïse ou Louise, déjà célèbre dans le monde par la réputation qu'elle s'y étoit acquise. On n'en parloit qu'avec admiration. Elle étoit nièce d'un chanoine de la cathédrale, nommé Fulbert, qui l'aimoit tendrement, et qui faisoit ses délices de l'élever près de lui, avec tous les soins imaginables. Il lui tenoit lieu de père et de mère qu'elle avoit perdus dès sa plus tendre enfance. Abeilard fit connoissance de cette aimable fille. Il fut si transporté des perfections qu'Héloïse possédoit, qu'il donna à son nom la plus sublime origine, prétendant qu'il venoit du mot hébreu Héloï, qui signifie Divinité. Cependant on assure qu'elle étoit de la maison de Montmorenci. Ces deux personnes, si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit, et par la sensibilité de leur ame, se virent,

s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, et prirent des précautions pour se livrer sans contrainte à leur passion.

Héloïse, plus passionnée, étoit encore plus sensible au mérite d'Abeilard, qu'Abeilard ne l'étoit au sien: il faut convenir que ce philosophe joignoit, à la science profonde dont il étoit rempli, tous les avantages du corps. Il étoit dans la fleur de son âge, âgé de trente-neuf ans environ, beau, bien-fait, l'air doux, la voix belle, parlant bien et chantant encore mieux. Héloïse avoua elle-même dans une de ses lettres, que sa voix et son éloquence l'avoient enchantée. Abeilard, transporté d'amour, fit, sous des noms empruntés, des chansons *) à la

*) Abeilard composa aussi, dit l'abbé Dubos, en langue françoise des chansons pour Héloïse, et d'autres petites pièces qui étoient reçues avec des applaudissemens incroyables. Cet auteur s'est trompé: ces chansons étoient latines. L'éditeur des

louange de sa maîtresse, qu'il lui en-
 voyoit secrètement, et qui bientôt cou-
 rurent toute la ville. Mais ils ne pou-
 voient se voir librement. Cette contrainte

Poésies du roi de Navarre s'exprime ainsi,
 (page 206 à 213, tom. I. édition de Gué-
 rin, 1742.) „ Au seul nom d'Abeilard, on
 „ est ému, touché. On a de lui l'idée d'un
 „ savant et d'un galant homme, dont la
 „ réputation, les amours et les infortunes
 „ remuent et attendrissent, pour peu qu'on
 „ soit sensible. Formé pour aimer, instruit
 „ par le coeur et par Ovide, quelle devoit
 „ être sa poésie! Ce seroit un mérite pour
 „ la langue françoise, en l'état auquel elle
 „ étoit de son temps, si elle avoit pu
 „ exprimer ce que pensoit un homme si
 „ tendre, si délicat et si habile. J'ai cher-
 „ ché dans ses oeuvres, quelques préten-
 „ dues galanteries en vers françois, dont,
 „ suivant nos auteurs, il charmoit Hé-
 „ loïse, et tout le royaume. Je n'en ai
 „ rencontré aucune, et tout ce qu'on en
 „ dit est sans nul fondement.”
 „ Quand ma connoissance commença avec

obligea Abeilard d'employer toute son adresse pour se faciliter les moyens de voir et d'entretenir en liberté Héloïse. En conséquence, il fit consentir, par ses

„Héloïse, dit Abeilard, j'étois d'une réputation brillante, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable, que je n'avois point à craindre de cruelles; j'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la jeune Héloïse, qu'elle avoit une vive passion pour les lettres; passion rare chez les dames, et qui l'a rendu du célèbre dans toute l'Europe. L'amour m'ayant embrasé le coeur, si j'inventois encore quelques vers, ils ne parloient plus de philosophie, ils ne respiroient que le langage de mon vainqueur. Plusieurs de mes petites pièces sont chantées dans nos villes, par ceux, sur-tout, dont le coeur est dans une situation pareille à celle où je me trouvois.”

Abeilard ne dit rien de plus de sa poésie. Héloïse, qui en étoit plus touchée que lui, en parle avec plus de feu. „Entre les qualités qui brilloient en vous, lui

amis, Fulbert à le prendre en pension chez lui, sous des prétextes honorables et spécieux. Fulbert, prêtre aussi simple qu'avare, accepta, sans hésiter, la

„dit-elle, deux sur-tout m'enflammèrent ;
„les grâces de votre poésie et celles de
„votre chant : toute autre femme en au-
„roit été également enchantée. Lorsque,
„pour vous délasser de vos exercices phi-
„losophiques, vous composiez en mesure
„simple, ou en rime, des poésies amou-
„reuses, tout le monde vouloit les chan-
„ter, à cause de la douceur de votre ex-
„pression et de celle du chant. Les plus
„insensibles aux charmes de la mélodie,
„ne pouvoient vous refuser leur admira-
„tion. Comme la plupart de vos vers chan-
„toient nos amours, mon nom fut bien-
„tôt connu par le vôtre. Les sociétés par-
„ticulières, et les publiques, ne reten-
„tissoient que du nom d'Héloïse ; les fem-
„mes envioient mon bonheur. Hélas ! que
„sont devenus ces temps heureux ? Qu'ils
„sont changés !”

Dans ce récit des effets de la poésie d'A-

demande que lui fit Abeilard de prendre un logement dans sa maison , aux conditions cependant de lui payer une forte pension et d'instruire sa nièce. Il poussa

beilard, il n'y a pas une syllabe qui fasse voir qu'elle ait été écrite en langue vulgaire. Auroit-elle eu dès-lors cette douceur et cette mélodie, qui distinguoient particulièrement les vers de ce beau génie, et qui les rendoient si chantans? Et si elle l'avoit eue, pourquoi auroit-elle été autant négligée qu'elle l'étoit encore? Non sûrement, elle ne l'avoit point.

Abeilard recommande en quelqu'endroit de ses ouvrages, l'étude de trois langues, l'hébreu, le grec, le latin; il en relève la beauté; il en fait sentir l'utilité; tout ce qu'il a écrit, ses lettres même à Héloïse, sont en latin. Imagine-t-on, qu'il aura renoncé à une langue si chérie, si familière, pour écrire dans la françoise, encore informe, des chansons qui devoient courir par tout le royaume? Son mépris pour les jargons populaires, différens alors en chaque canton de la France, est bien

B e

même la complaisance si loin, qu'il permit au précepteur de châtier Héloïse, si elle étoit indocile à ses leçons. Voilà donc nos amans libres de se voir, de se

marqué dans sa lettre, où il décrit ses calamités. „Je fus nommé, dit-il, à l'abbaye „de saint Gildas (de l'évêché de Vannes „en Bretagne). Sans les persécutions que „j'éprouvois, qu'aurois-je été faire en „cette terre barbare dont j'ignorois la „langue ?”

Puisque le langage de sa patrie lui étoit devenu si étrange depuis qu'il l'avoit quittée, que devoit lui être celui d'un autre pays ? Il faut en conclure que les vers que l'on nous avoit annoncés comme françois, étoient latins, rimés ou mesurés. *Metro vel rythmo composita reliquisti carmina*. Ces deux mots, *metro vel rythmo*, dont Yves de Chartres s'est aussi servi, font entendre que les versificateurs de ce temps-là connoissoient deux sortes de vers. Le mesuré sans rime, tels qu'étoient ceux des anciens poëtes latins, et ceux qu'un Raimond, religieux de l'ordre de Cluni, en ce même

parler la nuit comme le jour. Cette étroite liaison forma bientôt une dangereuse familiarité, et cette familiarité une union de cœurs si intime, qu'en peu de temps

siècle, composa à Toulouse, sur lesquels l'abbé Pierre, surnommé le Vénérable, le compliment dans une lettre (*Pet. Venerab. t. 4. Epist. 24.*) qu'il lui écrivit en vers hexamètres et pentamètres, qui ne sont aussi que mesurés. Je vais en rapporter ci-après.

De tant de vers amoureux que produisit la muse d'Abeilard, aucun n'a échappé à la rigueur de l'oubli; deux seulement, qui se sentent de la piété dans laquelle il chercha la consolation à ses adversités, se lisent à la fin de la seconde lettre à Héloïse, (*Epist. III.*)

Vive, vale, vivantque tuae, valeantque so-
rores,

Vivite; sed Christo, quaeso, mei memores.

Adieu, ma soeur, adieu; vivez, vos soeurs
et vous,

Héloïse devint si éprise, qu'elle n'aimoit plus de son maître que les leçons que l'amour lui dictoit. Ils cherchoient, sous prétexte d'étudier, les endroits les

Vivéz en Jésus-Christ, souvenez-vous de nous.

Le langage de ces deux vers latins éloigne encore le peu de vraisemblance qu'il y a que ceux qu'il fit par galanterie fussent françois.

Il étoit si peu d'usage alors de composer de petites pièces en rimes françoises, que dans une élégie mesurée et rimée, où Hilaire, disciple d'Abeilard, exprime son chagrin, de ce que, sur les rapports de quelque écolier perfide, Abeilard avoit reçu ordre de quitter le Paraclet, pour se retirer à Quincey, près de Nogent; le refrain de chaque strophe de l'élégie est un jargon françois, et n'a point sa rime. En voici les deux premières strophes.

*Lingua servi, lingua perfidiae,
Rixae motus, semen discordiae,
Quam sit prava, sentimus hodie,
Subjacendo, gravi sententiae;*
Tot a vers nos li mestre.

plus écartés; mais la passion l'emportoit toujours sur le devoir. Pendant plusieurs mois ces amans vécurent heureux dans les bras de l'amour; mais ce commerce secret transpira et devint public.

*Lingua servi, nostrum dissidium,
In nos Petri commovit odium;
Quae meretur? Ultorem gladium,
Quia nostrum extinguit studium;
Tot a vers nos li mestre.*

Opera Abeil. p. 243.

Ce refrain, si je l'entends bien, signifie que le *mestre* qui avoit envoyé l'ordre à Abeilard, de se retirer du Paraclét, faisoit un grand tort à ses disciples, en les privant de ses leçons.

Il suffit que les chansons d'Abeilard, pour Héloïse, aient été faites sous des noms empruntés, pour qu'elles soient restées dans l'oubli. On ne doit point être étonné de ne les pas trouver dans les oeuvres de cet homme célèbre, qui depuis son infortuné, s'étoit totalement consacré à Dieu.

Les disciples d'Abeilard furent les premiers qui s'en apperçurent par la négligence de leur maître dans ses leçons. On en fit des chansons. Fulbert, qui n'auroit jamais pensé de sa nièce un tel dérèglement, et qui ignoroit le commerce clandestin de ces deux amans, ne l'apprit que par ses amis et par des chansons qui lui découvrirent tout le mystère. C'est alors qu'il se reprocha sa trop grande simplicité et son aveuglement. Il s'accusa d'imprudence: l'amitié qu'il avoit pour Héloïse suspendit son indignation. Il la fit venir, lui parla des bruits scandaleux qui se répandoient sur son compte. Héloïse dissimula, fit au contraire l'éloge de la retenue et de la sagesse de son maître; que s'ils avoient passé des nuits ensemble, elles avoient été employées à l'étude; que les lieux écartés où ils alloient souvent, étoient choisis pour travailler avec plus de tranquillité, et que ces vers et ces chan-

sons pleines de passion étoient un jeu d'esprit d'Abeilard pour le délasser d'un travail qui ruinoit sa santé. Enfin, que ce qu'on publioit de ce grand homme n'étoit qu'une pure calomnie inventée par ses ennemis, et que lui attiroit son rare mérite. Fulbert ne fut pas la dupe de ce feint discours. Il s'emporta vivement contre sa nièce, et, après avoir accablé de reproches et d'injures Abeilard, il le chassa honteusement de sa maison.

Dans ce malheur, Abeilard ne voyoit que celui de sa maîtresse; comme Héloïse, dans sa disgrâce, n'étoit touchée que de l'affliction de son amant, et d'avoir causé la ruine de sa fortune. Ils ne pouvoient plus se voir. Les amours de ces infortunés devinrent la nouvelle du jour. Mais Abeilard, pour dissiper ce bruit, fit entendre que toute cette catastrophe n'étoit qu'une vision du chanoine Fulbert, qui, jaloux de sa nièce, entroît, sur les moindres apparences, dans

de fâcheux soupçons. Ce discours eut tout l'effet que ces amans pouvoient en attendre. Abeilard, plus tranquille, reprit ses exercices. A peine jouissoit-il de cette tranquillité qu'il reçut secrètement une lettre d'Héloïse, qui lui donnoit avis, avec des transports de la joie la plus excessive, qu'elle étoit enceinte. Abeilard ne songea plus qu'aux moyens de sauver l'honneur de sa maîtresse, ayant tout à craindre du ressentiment de Fulbert. En conséquence, il fit avertir Héloïse que, pendant l'absence de son oncle qui devoit aller passer quelques jours à la campagne, il viendrait la nuit l'enlever; qu'elle se déguiseroit en religieuse, et qu'il la conduiroit sous cet habit, en Bretagne chez sa soeur, que ce tendre amant avoit eu soin de prévenir. Cet arrangement eut tout le succès qu'ils avoient espéré. Fulbert, de retour, ne trouvant plus sa nièce chez lui, entra dans une fureur inconcevable, et vouloit aller

poignarder Abeilard, s'il n'eût craint un traitement pareil à celui qu'il méditoit contre ce ravisseur. Il aimoit si fort cette fille, que le chagrin de ne la plus voir lui fit perdre l'appétit et le repos, de sorte qu'une sombre mélancholie s'empara bientôt de son esprit.

Pendant ces entrefaites, Héloïse mit au monde un fils, qui lui parut d'une si rare beauté, qu'elle le nomma Astralable, qui signifie Astre brillant. Cette nouvelle circonstance, qui faisoit tant de plaisir à ceux qui lui avoient donné la vie, augmenta la douleur de Fulbert à un point qu'il en devint presque fou. Il se promit de se venger de l'affront qu'Abeilard lui avoit fait; mais celui-ci, prévenu de cette résolution, se tint sur ses gardes. Il ne sortoit plus que bien armé, et accompagné d'une multitude de ses écoliers. Cette précaution arrêta le dessein de Fulbert, sans cependant rien diminuer de ses afflictions.

Abeilard eut pitié de la peine qu'il avoit causé à cet oncle si outragé. Il eut le courage d'aller chez lui. Il employa tout ce que l'esprit et l'éloquence peuvent suggérer pour appaiser le courroux le plus redoutable, et pallier sa faute. Il ne manqua pas de s'excuser sur les charmes puissans d'Héloïse, et qu'il étoit résolu, pour l'honneur de cette charmante personne, de lui donner toute la satisfaction qu'il souhaiteroit. Fulbert parut s'adoucir, et devint plus traitable. Abeilard, transporté de joie, lui offrit d'épouser Héloïse, à condition que le mariage seroit tenu secret, afin de ne pas nuire à sa réputation, d'où dépendoit toute sa fortune. Le chanoine le prit au mot, et en présence de plusieurs parens, il fit la paix avec Abeilard, qu'il embrassa; et pour témoigner sa parfaite réconciliation, il lui jura une amitié éternelle.

Après avoir ainsi donné sa parole, Abeilard partit pour aller chercher sa future épouse. Il espéroit lui faire beaucoup de plaisir, en lui apprenant l'objet de son voyage. Mais quelle est sa surprise; Héloïse désapprouve son dessein. Elle emploie tout ce qu'elle a d'esprit pour l'empêcher de l'épouser. Elle lui fait entrevoir les embarras du ménage, qu'ils ne conviennent point à un philosophe, et lui dit qu'elle préféreroit l'amour aux liens de l'hymen, aimant mieux être sa maîtresse que sa femme.

Abeilard pénétré de ces tendres sentimens, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame et le courage d'Héloïse. Mais sa parole étoit donnée à son oncle et à ses parens: il lui étoit impossible de reculer. Héloïse, loin de se rendre aux discours persuasifs d'Abeilard, devint encore plus éloquente; elle ne put cependant rien gagner sur le coeur de son amant; et loin de modérer l'excès

de sa douleur, lorsqu'elle se vit obligée de partir, et comme si elle eût pénétré dans l'avenir, elle s'écria : Fasse le ciel que ce funeste mariage ne soit pas la perte de l'un et de l'autre, et que les peines qui le suivront, ne soient pas plus grandes que l'amour qui l'a précédé ! Dans ces entrefaites ils perdirent leur fils.

Ils arrivèrent chez Fulbert, qui leur fit tout le bon accueil qu'ils pouvoient désirer. Le jour pris pour la célébration des noces, ils se rendirent dans une église, accompagnés de part et d'autre de quelques amis affidés, et reçurent du prêtre la bénédiction nuptiale. Pour rendre le mariage plus secret, les nouveaux époux se séparèrent au sortir de l'église. Héloïse alla demeurer chez son oncle, et Abeilard reprit son appartement, et continua comme à l'ordinaire, ses études et ses leçons publiques. Tout contribuoit à la félicité et au dessein de ces

époux. Malgré la violence de leur amour, ils se voyoient rarement. Ils cédoient à des considérations d'intérêt, et d'une réputation qu'Abeilard vouloit soutenir, et d'où dépendoit leur bien-être. Mais ce qui fait le bonheur de la vie, n'est pas toujours une fortune éclatante. Abeilard et Héloïse eussent été heureux au milieu de leur disgrâce, si les choses eussent restées ainsi. Fulbert ne crut pas l'honneur de sa nièce entièrement réparé, si le mariage ne se déclaroit pas. Il ordonna à ses domestiques de le divulguer contre sa parole. Il le dit lui-même, et en peu de temps la nouvelle s'en répandit par tout Paris. Héloïse en recevoit des complimens ; mais prévoyant qu'un tel bruit alloit faire un tort considérable à son époux, elle se mit sur la négative, et protesta à tout le monde qu'il n'en étoit rien. Cette adorable femme accompagnoit ses discours de tant de marques de sincérité, qu'on ne dou-

ta presque plus que Fulbert étoit un imposteur, ce qui le tourna en ridicule. Ce mauvais succès l'irrita davantage contre sa nièce; il la menaça et la maltraita d'une manière indigne de son caractère. Héloïse s'en plaignit à son époux, qui, sans perdre de temps, la retira des mains de cet oncle forcené, et lui choisit pour retraite l'abbaye d'Argenteuil, où elle avoit été élevée dès le berceau. C'est dans cette maison qu'elle avoit appris les langues; elle y avoit beaucoup d'amies, et les religieuses la reçurent chez elles avec le plus grand empressement.

Fulbert ne sut rien du dessein d'Abcilard que lorsque sa nièce ne fut plus chez lui. De temps en temps Abcilard alloit voir son épouse, mais avec circonspection, et de façon que personne ne se doutoit de leur entrevue ni à Paris, ni à Argenteuil.

Lorsque Fulbert apprit qu'Héloïse étoit à l'abbaye d'Argenteuil en habit

de religieuse, il devint furieux; il s'imagina qu'Abeilard vouloit que sa femme en fit son état, et rendre par-là son engagement nul. Il fit entrer ses parens et ses amis dans son ressentiment, leur exagéra la perfidie de son neveu, et l'affront qui rejaillissoit sur la famille. Il n'eut pas de peine à les faire conclure à la vengeance: ils résolurent donc de se venger par leurs propres mains, et de punir Abeilard par le même endroit qui les avoit déshonorés, ravis de ce que du même coup ils puniroient en même-temps Héloïse.

Il ne s'agissoit plus que d'exécuter leur infame projet. Pour cet effet, ils gagnèrent, à force d'argent, un des valets d'Abeilard, qui promit de leur livrer son maître la nuit qu'on voudroit choisir. Les assassins, au nombre de cinq, tous parens de Fulbert, se transportèrent vers le minuit au logis d'Abeilard. Le traître de valet avec lequel ils

s'entendoient, les introduisit jusques dans la chambre où couchoit son maître. Quatre des plus robustes se saisirent d'Abeilard, lorsqu'il étoit encore dans son premier sommeil, et le cinquième prenant un rasoir, lui fit le dernier des outrages, en ne lui laissant aucune ressource à la concupiscence. Cet horrible forfait exécuté, ils laissèrent le malheureux Abeilard baigné dans son sang, et prirent la fuite. Le bruit que ces scélérats firent en se retirant, joint aux cris du patient qui appelloit à son secours, attirèrent les voisins chez lui, qui le trouvèrent dans l'état le plus pitoyable. On fit venir un chirurgien. La justice, informée de cet horrible attentat, se transporte sur les lieux, apprend d'Abeilard le nom des complices de ce crime affreux. On dresse des procès-verbaux, on fait les informations les plus exactes, et on envoie des archers de toutes parts pour arrêter les coupables.

À peine le jour commençoit à paroître, que cette triste nouvelle, déjà répandue dans la ville, attira chez Abeillard une multitude infinie de monde pour prendre part à sa douleur. On n'entendoit de tous côtés que des pleurs et des gémissemens. Tout Paris étoit affligé de ce malheur, autant par la nouveauté de l'attentat, que par l'estime et la vénération qu'on avoit pour ce savant homme. Les dames furent si sensibles à sa disgrâce, qu'elles en versèrent des larmes.

La justice, bien informée, décréta de prise-de-corps le chanoine Fulbert: on lui fit son procès. Il fut dépouillé de tous ses bénéfices, et ses biens confisqués au profit de l'église. De tous les complices de cet attentat, qu'on poursuivoit vivement, on n'en put arrêter que deux, dont l'un étoit son scélérat de valet. Ils furent l'un et l'autre condamnés à la peine du talion, et à avoir les yeux cre-

vés. Quelque dur que parût alors ce châ-
timent, il seroit aujourd'hui bien au-des-
sous de ce crime qu'on puniroit de mort.
Si les témoignages d'estime que reçut
Abeilard, dans ces tristes conjonctures,
devoient le consoler, il n'en étoit pas
moins affligé. Il devint insupportable à
lui-même; il auroit préféré la mort à l'é-
tat où il se trouvoit. Il craignoit de se
montrer en public, et de devenir le su-
jet de la raillerie du peuple. La viva-
cité de son esprit et toute son érudition
ne servoient qu'à augmenter sa douleur.
La religion, venant à son secours, le
consoloit; mais l'idée de sa confusion
l'emportant sur toutes les autres, il se
détermina à la cacher dans l'obscurité
d'un cloître.

Un dessein si pieux ne pouvoit se
remplir sans le consentement de son
épouse. Héloïse étoit encore dans le fort
de la douleur que lui avoit causé la nou-
velle de ce désastre arrivé à son mal-

heureux époux, lorsqu'il lui fit savoir sa résolution. Il l'exhortoit à suivre son exemple et à dire, comme lui, un éternel adieu à ce monde trompeur.

A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu que l'on peut trouver le vrai bonheur.

Une ame moins noble que celle d'Héloïse, auroit sans doute succombé sous le poids de tant d'afflictions. Elle n'avoit que vingt-deux ans au plus, lorsqu'elle consentit à se séparer d'un époux qu'elle aimoit plus que sa vie : elle crut, pour lui plaire, qu'elle devoit l'imiter en se faisant religieuse. Elle devenoit donc une épouse sans mari, une veuve avant sa mort, une mère sans enfans, une religieuse sans vocation, une désolée sans appui, une solitaire au milieu du monde qu'elle aimoit encore. Comme elle n'avoit jamais eu d'autres volontés

que celles de son époux, chose rare dans les femmes, même les plus chrétiennes, elle ne balançâ pas un moment à prendre le parti que lui offroit Abeilard. Cette infortunée se regardoit comme la cause de tous les malheurs de son mari; elle crut n'en pouvoir jamais assez faire pénitence. Dans ces tristes entrefaites, ils s'écrivirent mutuellement des lettres, où la noblesse des sentimens et les beaux traits dont elles étoient remplies auroient orné notre histoire, si elles fussent venues à notre connoissance. Pour Abeilard, aussi-tôt qu'il fut guéri de sa blessure, il alla cacher sa honte dans le cloître de Saint-Denis, où il fut reçu avec empressement, à cause de son mérite et de sa réputation. Il prit l'habit de religieux. Avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse à suivre son exemple. Accablé de son malheur, sa foiblesse l'avoit rendu jaloux: il s'étoit fait de tous les hommes autant de rivaux. Hé-

loïse s'apperçut de cette jalousie; elle y fut si sensible, qu'elle en versa des larmes: elle surmonta cependant ce déplaisir, et prononça ses vœux solennels avec un courage au-dessus de son sexe. On voyoit, jusque dans l'excès de sa douleur, des marques de son érudition: les paroles qu'elle venoit de prononcer étant une imitation de ces vers de la Pharsale de Lucain; *O maxime conjux! etc.*

O mon illustre époux!

Sur qui l'injuste ciel fait tomber son cour-
roux,

A quel affreux malheur ton épouse t'ex-
pose!

Tu te vois accabler! j'en suis la seule
cause.

Falloit-il que l'hymen nous unit de ses
noeuds,

S'il devoit à jamais te rendre malheureux?

Mais je veux te venger du destin qui t'op-
prime:

Vois ce que j'entreprends; reçois-moi pour
victime.

Ainsi cette admirable femme, en s'offrant à Dieu, portoit à l'autel le coeur de son époux et le sien, et son sacrifice immoloit l'un et l'autre.

J'offrois au ciel un coeur qui n'étoit plus
à moi ;
Et quand je l'invoquois, je ne pensois
qu'à toi.

Quelques jours après cette triste cérémonie, Abeilard fit profession. Il faut convenir que son sacrifice étoit plus pur, plus dégagé des passions humaines, et par conséquent plus digne de Dieu que celui d'Héloïse. Ses supérieurs l'engagèrent à reprendre ses fonctions ordinaires, c'est-à-dire, à continuer ses leçons de théologie. Il ne put résister à leurs vives sollicitations. Les religieux de son ordre ne suivant pas les austérités de la règle, Abeilard crut devoir leur remontrer que leur dérèglement étoit un sujet de scandale, qu'ils devoient mener une vie plus

conforme à leur état. Ses bons avis le rendirent si odieux aux moines, qu'ils résolurent de le chasser de la communauté.

A peine Abeilard eut-il reçu l'ordre de prétrise, que son supérieur lui commanda de se retirer, sans aucun délai, dans une petite maison de campagne qu'il lui assigna pour ses fonctions, ajoutant que le tumulte du monde et le grand abord qu'il y avoit à Saint-Denis, étoient contraires à des études si sérieuses; qu'un lieu retiré seroit plus convenable pour ses leçons. Abeilard s'aperçut bien du piège qu'on lui tendoit; mais il obéit. Cette retraite lui fut plus glorieuse que ses frères ne le souhaitoient. A peine sut-on que ce docteur professoit la théologie hors du couvent, qu'on accourut de toutes parts pour se faire instruire. Les contemporains de ce docteur font monter le nombre de ses auditeurs à plus de trois mille. Il y en avoit d'Italie, d'Al-

lemagne, d'Angleterre, d'Espagne, de Flandres, de Bretagne, etc. etc. C'est de cette école d'où sont sortis tant de grands hommes qui ont éclairé l'Eglise. Nous ne citerons ici que Guy du Châtel, Cardinal et depuis Pape, sous le nom de Célestin II. Le fameux Pierre Lombard, évêque de Paris, Gaudefroy, évêque d'Auxerre, Bérenger, évêque de Poitiers. Saint Bernard, qu'on sait n'avoir pas toujours été de ses amis, avoue que la plupart des cardinaux et des prélats de l'église romaine avoient étudié sous ce grand homme. Il est vrai que cet habile théologien se servoit d'une excellente méthode dans sa manière d'enseigner : il commençoit ses leçons par les louanges de la philosophie, c'est-à-dire, de la vraie sagesse, qui consiste à se connoître soi-même. Il blâmoit l'ignorance et l'a-veuglement de ceux qui vivent comme des bêtes, sans penser à s'instruire; ensuite il donnoit des instructions solides

de la logique, de la physique, des mathématiques, sur-tout la géométrie et l'astronomie, et enfin la morale qu'il enseignoit par pratique. Après ces études, il amenoit ses disciples à la théologie, et leur faisoit lire tout ce qu'en avoient dit les Anciens, soit grecs, soit barbares, et les exhortoit à ne s'attacher à aucun philosophe, quelque réputation qu'il eût, mais à Dieu seul et à ses préceptes; ensuite il leur expliquoit les saintes écritures, dont il étoit le plus savant interprète de son temps.

Toutes ces belles qualités, jointes à son désintéressement, qui lui attirèrent tant de monde, (car depuis qu'il étoit religieux, il n'exigeoit aucun salaire de ses écoliers), ne manquèrent pas d'exciter l'envie et la jalousie des autres maîtres, qui voyoient, avec douleur, leurs écoles désertes et leur réputation flétrie.

A peine leur nom étoit-il connu parmi les savans, depuis qu'Abeilard ensei-

gnoit. Tel est un petit arbrisseau sous un grand chêne qui, étendant ses branches et ses feuillages, le cache de son ombre, et lui permet à peine d'être aperçu de ceux qui passent.

Tant de célébrité ne pouvoit manquer d'animer ses nouveaux ennemis, entr'autres Albéric et Lotulphe, professeurs de Rheims, qui s'élevèrent contre lui. Mais Abeilard triompha de leurs persécutions. C'est dans ces temps qu'il composa, aux instantes prières de ses écoliers, un traité de théologie, sur la Trinité, qui contenoit un abrégé de cette divine science, et qui fut reçu du public avec un applaudissement général. La réputation de cet ouvrage réveilla la fureur de ses ennemis, qui déferèrent son livre à l'archevêque de Rheims, comme rempli d'hérésies. Ce prélat assembla, en 1120, un concile à Soissons pour le faire condamner. Abeilard est cité à ce concile par le légat du pape. Ce procédé surprit extrême-

nement ce professeur, qui pensa être lapidé en entrant à Soissons. Les prétextes dont s'étoient servi ses ennemis pour exciter cet orage, se trouvèrent faux. Son ouvrage fut remis, pour être examiné scrupuleusement, entre les mains de ses deux plus grands adversaires, qui n'y trouvèrent rien que de très-orthodoxe. Pendant ce temps, Abeilard prêche à Soissons avec le plus grand succès. Son mérite lui procure un entretien avec Albéric: ce dernier est couvert de confusion. Il triomphe: de sorte qu'on vit en lui l'accomplissement de ces paroles de saint Jérôme: „Le mérite et la vertu ne manquent jamais d'envieux qui se déchainent contr'eux. Les foudres ne frappent que les montagnes les plus élevées.” Cette pensée, que ce saint avoit puisée dans Lucain, peut se traduire ainsi:

Ces superbes rochers qui menacent les
cieux,

Eprouvent, les premiers, la foudre:

D 3

Ces chênes, dont la cime est cachée à nos
yeux,

Sont les premiers réduits en poudre.
Plus le mérite est grand, plus il a d'en-
vieux.

Cependant les ennemis d'Abeilard tra-
vailloient toujours à le perdre; ils firent
nommer de nouveaux censeurs pour exa-
miner, avec la dernière rigueur, son trai-
té de la Trinité: ils réussirent; et, mal-
gré sa réputation et ses amis, Abeilard
ne put empêcher que son livre ne fût
condamné au feu. Il est obligé, en plein
concile, de le brûler lui-même, au grand
étonnement de l'assemblée. Il versa ce-
pendant des larmes sur son sort, „lui
„qui n'avoit travaillé, comme il le dit
„lui-même, que pour la gloire et l'hon-
„neur de l'église. Est-ce là, disoit-il,
„le salaire de mes travaux, et la ré-
„compense que méritoit la droiture de
„mon intention.” On lui avoit donné
son cloître pour prison, où il ne man-

quoit pas de consolation. Quelques mois après il fut remis en liberté. De retour à Saint-Denis, les moines du monastère ne l'y virent pas d'un bon oeil, parcequ'il censuroit leurs actions. Son opinion sur saint Denis l'aréopagite, lui attire une nouvelle persécution. Les moines de l'abbaye le font mettre en prison comme criminel d'état. Par la faveur de plusieurs religieux qui voyoient avec peine l'envie de leurs frères contre Abeilard, il se sauve de la prison, et se retire dans les états du comte de Champagne, qui le reçoit avec plaisir. Après avoir essuyé plusieurs contradictions avec ses supérieurs à qui il avoit écrit, il a l'avantage de remporter la victoire, et d'obtenir la démission de ses vœux, et sa retraite du couvent de Saint-Denis. Ce savant théologien eut donc la liberté d'aller où il voudroit, d'accord avec l'abbé Suger, son supérieur.

L'amour de la solitude engagea Abeilard à se retirer proche de Nogent sur-Seine. Il y fait bâtir, avec la permission de l'évêque Hatton, un oratoire qu'il dédie au Saint-Esprit, et à qui il donne le nom de Paraclet, c'est-à-dire, Consolateur. Sa retraite n'empêche point qu'un grand nombre de disciples viennent l'accompagner, que son mérite lui attiroit de toutes les parties de l'Europe. Abeilard dit lui-même, dans l'histoire de ses malheurs : „que la plupart des écoliers „qui étoient en France préféroient le „plaisir d'être pauvrement avec lui à la „campagne, à celui d'être bien logés et „nourris délicatement dans les villes.” Il y enseigne malgré lui la théologie, et compose un nouveau traité de Morale. On l'accuse d'hérésie, pour avoir dédié son église au Saint-Esprit. Il se justifie, et confond ses adversaires qui ont recours aux calomnies. Abeilard se désole; il eut beaucoup de peine à se défendre :

Il réussit cependant, et il est fait abbé de Saint-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes. Aussi-tôt qu'il eut pris possession de cette abbaye, les religieux n'ayant point une conduite régulière, il veut y mettre une réforme. Abeilard avoit alors quarante-sept ans environ. Le malheur le suivoit par-tout: les moines de Saint-Gildas firent souffrir à leur nouvel abbé toutes les persécutions possibles. Le souvenir de son cher Paraclet augmentoit sa douleur. Il avoit été si sensible à la désolation de ses disciples, lorsqu'il les eut abandonnés, que ce souvenir ajoutoit encore à ses peines. Tandis que toutes ces pensées rouloient dans son esprit, la Providence lui fournit une occasion de satisfaire à sa piété, et d'établir dans le Paraclet une communauté de saintes religieuses dont Héloïse seroit abbesse.

Cette chère épouse d'Abeilard, par son exemple et ses rares qualités, étoit de-

venue, pour ses soeurs, un modèle de régularité, ce qui porta son abbesse à la faire prieure de sa communauté. Quoiqu'elle n'eût pas encore vingt-huit ans, elle s'acquitta de cet emploi avec beaucoup d'édification. Son érudition, son éloquence naturelle la firent briller dans cette charge. Mais ses instructions devenoient inutiles ; leur maison d'Argenteuil étoit si déréglée, que les religieux de Saint-Denis prirent ce prétexte pour les en chasser, et s'y introduire eux-mêmes.

Abeilard, ayant appris cette triste nouvelle, écrivit à Héloïse, et l'invita à venir dans la solitude du Paraclet, qu'il lui offrit avec ses dépendances. Elle accepta ce parti, et fut suivie de huit ou dix religieuses d'Argenteuil qui s'étoient particulièrement attachées à sa personne. Entre ces religieuses, il y avoit deux nièces d'Abeilard. Il se crut obligé d'aller sur les lieux pour y recevoir Héloïse et ses compagnes, et les mettre lui-même

en possession des biens qu'il leur donnoit. Douze ou treize années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne s'étoient vus. Je laisse au lecteur à se représenter tous les mouvemens de leurs coeurs dans cette entrevue, et à pénétrer dans leurs premiers entretiens sur tant de disgrâces et d'événemens extraordinaires. La donation fut générale, et Abeilard ne manqua point de prendre toutes les sûretés nécessaires pour rendre cet établissement stable et de durée. Héloïse fut élue, d'une voix unanime, supérieure de cette communauté. Abeilard, après les avoir exhorté toutes à l'union et à l'exacte observance de leur règle, retourna à son abbaye de Saint-Gildas.

Ces nouvelles habitantes du Paraclet souffrirent extrêmement dans les premières années de leur établissement. Héloïse cependant s'y plaisoit beaucoup. La seule pensée qu'Abeilard y avoit demeuré et élevé les bâtimens, donné de

savantes leçons de théologie, étoit pour elle un sujet de consolation. Mais elles étoient obligées, pour vivre, de travailler, les revenus ne suffisant pas seulement pour deux personnes. Elles supportoient leur peine avec joie par la sagesse et les tendres exhortations d'Héloïse. Leur pauvreté augmentant de jour en jour, Abeilard en étant informé par ses amis, résolut de les aller secourir. Il leur porta le plus d'argent qu'il lui fut possible, et leur procura, par la suite, de plus grandes sommes, par le moyen des personnes qu'il y connoissoit, et qui venoient entendre les savantes instructions qu'il donnoit à ces religieuses. Milon, seigneur de Nogent, son oncle Galo, autre seigneur champenois, et Adélaïde, son épouse, ainsi que la comtesse Matilde, furent les principaux bienfaiteurs du Paraclét qui, par leurs libéralités, jouissoit des plus grands revenus en bled, en argent, si bien que, par la

suite, cette maison devint un chef-d'ordre.

Quoiqu'Abeilard eût attiré toutes les largesses par son mérite et par son crédit, il en attribue toute la gloire à la vertu d'Héloïse et de ses religieuses. „En „ un an, dit-il, elles acquirent plus de „ biens et de commodités temporelles, „ que je n'aurois pu faire en cent ans, „ si je fusse resté au Paraclet. Il ne faut „ pas s'en étonner, ajoute-t-il, car Hé- „ loïse étoit si estimée et si chérie de „ tout le monde, que les évêques la con- „ sidéroient et l'honoroient comme leur „ fille, les abbés comme leur soeur, et „ les personnes du siècle comme leur „ mère, et que tous admiroient sa pru- „ dence, sa douceur et sa piété." Ces louanges sont d'autant plus sincères, qu'Abeilard ne voyoit plus Héloïse. Elle étoit accablée de visites. Il est vrai que sa conversation charmoit ceux qui la voyoient. Elle avoit une adresse parti-

culière pour s'acommoder à la portée des esprits, soit qu'elle parlât à des personnes de qualité, à des ecclésiastiques, à des séculiers, soit à des personnes du commun, c'étoit avec tant de grâces, qu'on ne sortoit jamais d'auprès d'elle qu'enchanté de ses discours. Abeilard ne se possédoit pas de joie. On peut juger de sa consolation en voyant la ferveur de ces religieuses. Il conçut pour ces saintes filles tant de vénération, qu'il forma le dessein de consacrer le reste de ses jours à leur service. Le Paraclét étoit pour ce docteur malheureux, ce qu'un port agréable est pour ceux qui ont été long-temps battus de la tempête. Lorsqu'il venoit à comparer la douceur et l'innocence de ces bonnes religieuses, avec l'indocilité et le dérèglement des moines de son abbaye, il ne pouvoit se résoudre à y retourner. Tandis qu'il goûtoit ce repos si désiré, ses ennemis attribuoient ses fréquentes visites au Paraclét à sa passion

pour Héloïse. Ces bruits si désavantageux à la réputation d'Abeilard, le touchèrent sensiblement *). Il se comparoit à Origène et à St. Jérôme, et il les trouvoit bien plus heureux que lui, puisqu'ils avoient été exempts de tous soupçons, quoique tous les deux fréquentassent les dames du monde, et se trouvassent souvent tête à tête avec elles.

Cependant, pour sa réputation et celle d'Héloïse, il se renferma dans son abbaye, où il composa son traité des Hé.

*) Le jésuite Théophile Raynaud se récrie dans son traité des Eunuques, sur les excuses d'Abeilard. Il s'efforce de prouver, dans le même traité, avec aussi peu de critique que de décence, que l'opération faite à Abeilard ne le privoit pas entièrement de tous les plaisirs de l'amour; mais l'exemple des Orientaux qui confient l'honneur de leurs femmes aux eunuques, suffit pour mettre Abeilard à l'abri de tout soupçon.

résies. Il réfuta ensuite des chanoines réguliers qui avoient écrit contre l'ordre monastique et contre la philosophie. Tandis que ce savant travailloit sur une matière si épineuse, il souffroit, de la part de ses religieux, les plus cruelles persécutions. Ces monstres, endurcis dans le mal, voyant qu'ils ne pouvoient plus vivre dans le libertinage sous la conduite d'un tel supérieur, résolurent de s'en défaire à quelque prix que ce fût. Ils choisirent à cet effet la voie du poison, comme la plus propre à cacher leur crime. Soit qu'Abeilard se doutât de leur dessein, soit qu'il eût découvert leur trame odieuse, il prit si bien ses précautions, qu'ils ne pûrent réussir dans leur abominable entreprise.

Dans le temps qu'Abeilard pensoit sérieusement à se retirer, on vint lui apporter la nouvelle que le comte de Nantes étoit fort mal, et qu'il souhaiteroit le voir. Abeilard partit aussi-tôt pour

se rendre auprès de ce prince avec un jeune religieux et un valet pour les servir. Les moines, ravis de l'occasion favorable qui se présentoit, gagnèrent le valet par argent, et lui promirent encore une plus grande récompense à son retour, s'il les délivroit de cet insupportable abbé. Ils lui fournirent toutes les drogues nécessaires pour l'empoisonner dans son voyage, lorsqu'il en auroit la facilité. Il ne la trouva point sur la route ; mais quand ils furent à Nantes, le malheureux ne manqua pas son coup. Abeilard, qui depuis long-temps n'avoit point vu sa famille, fut reçu chez son frère Radulphe avec la joie et l'amitié que peut inspirer la proximité du sang, jointe à un mérite qui leur faisoit beaucoup d'honneur. Un jour qu'il revenoit de chez son malade, où il avoit resté long-temps, il se trouva si fatigué, qu'il ne voulut point souper. Le jeune religieux qui l'accompagnoit et qui avoit

gagné de l'appétit à l'attendre, mangea beaucoup, et ne laissa que peu de chose de ce qui avoit été préparé pour Abeilard. A peine fut-il sorti de table, que les convulsions le prirent, et après quelques heures de douleurs très-violentes, il expira entre les bras de son abbé. Le poison parut; les médecins qu'on avoit fait venir en rendirent témoignage; et le scélérat, frappé de l'horreur de son crime, prit la fuite; on ne douta plus de la trahison ni de la perfidie des moines de Saint-Gildas.

Abeilard pleura long-temps ce religieux; il s'accusoit de sa mort, et il auroit voulu pouvoir le ressusciter aux dépens de sa propre vie. Toutes les persécutions qu'il essuyoit de la part de ses moines, lui firent prendre la résolution de se retirer de la communauté: il fut même réduit à user des censures de l'église et à les excommunier, ce qui les rendit si furieux, qu'ils cabalèrent de

nouveau contre la vie de leur abbé. Une chute qu'il fit en tombant de cheval les empêcha d'exécuter leur premier dessein. Après son rétablissement Abeilard évita encore plusieurs fois d'être poignardé par ses religieux: la nuit, pour lui aussi périlleuse que le jour, ne le laissoit pas jouir du repos qu'elle procure à toute la nature. Sa terrible situation lui faisoit faire mille réflexions plus accablantes les unes que les autres.

C'est dans ces entrefaites qu'un de ses amis, dans le voisinage du Paraclet, lui écrivit une lettre de douleur, dans laquelle il lui faisoit part de tous ses chagrins et d'une perte considérable qu'il venoit de faire: il demandoit à Abeilard un mot de consolation. La réponse de ce savant abbé fait le sujet de cette excellente lettre qu'on a mise à la tête de ses ouvrages, et dont nous avons tiré les principales circonstances de sa vie. Cette lettre, qui n'avoit été écrite que

pour un particulier, tomba par hasard dans les mains d'Héloïse. Elle en connut aussitôt le caractère, et cette vue réveilla dans son coeur les sentimens les plus tendres et les plus vifs qu'elle avoit eus autrefois. Le récit qu'Abeilard y faisoit de toutes ses aventures, auxquelles elle avoit tant de part, la toucha vivement: elle ne put s'empêcher de lui écrire. C'est ce qui produisit ces fameuses lettres qui nous restent d'eux, et qui peignent si bien les combats de la nature et de la grâce. Nous en avons une traduction assez bien faite, et qui compose deux vol. in-12, avec le texte original à côté. Le célèbre Mr. Pope en a fait sentir toutes les beautés, et a fait une épître d'Héloïse à Abeilard, qui est une imitation amplifiée poétique, que nous avons mise en tête de ce recueil qui doit être précieux à tous les coeurs sensibles.

Avant qu'Héloïse eût connoissance

de la lettre qu'Abeilard avoit écrite à son ami, son monastère augmentoit de jour en jour, par un grand nombre de demoiselles qu'elle avoit reçues et qui avoient apporté des dots considérables. Elle avoit obtenu du Saint-Siège des privilèges, et dans une de ces bulles, accordées par Innocent II, Héloïse fut traitée d'abbesse du Paraclet.

Tel étoit l'état de l'abbaye du Paraclet lorsque la lettre dont nous venons de parler tomba entre les mains d'Héloïse. Elle la lut avec toute l'avidité que son attachement à la personne d'Abeilard pouvoit lui inspirer. Elle sentit, son ancienne passion se réveiller par les plus secrètes circonstances de son amour qui y étoient décrites. Son coeur perdit beaucoup de sa tranquillité: enfin elle éprouva toutes les agitations qui accompagnent une passion mal éteinte, ou qu'on ne combat que foiblement. Elle ne trouva de soulagement à ses maux qu'en les

expliquant à l'objet qui les causoit : ce fut le sujet de cette première lettre qu'elle lui écrivit : lettre toute pleine d'esprit, d'érudition et d'éloquence. La piété, la générosité, la force de l'amour conjugal y paroissent tour-à-tour, et tout y est exprimé avec tant de grâce et de délicatesse, qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou des généreux mouvemens de son coeur, ou de la beauté de son esprit. Elle commence ainsi :

„C'est à son maître, c'est à son père,
 „c'est à son frère, c'est à son époux,
 „qu'une servante, une fille, une soeur,
 „une épouse :” et, pour renfermer en un mot tout ce que ces noms ont de soumis, de respectueux et de tendre,

„C'est à son Abeilard qu'Héloïse écrit.”

Dans la réponse qu'Abeilard fit à la lettre d'Héloïse, il lui déclare qu'il desire qu'après sa mort son corps soit por-

té dans leur monastère, pour y être inhumé. Cette lettre, loin de consoler Héloïse, l'accable de chagrin. Elle lui en fait des reproches si touchans et si pathétiques, qu'on a peine à retenir ses larmes en les lisant.

La renommée publioit tant de merveilles d'Héloïse, que St. Bernard vint lui rendre visite. La réputation de cette illustre abbesse l'attira au Paraclet. Il fut enchanté de sa profonde érudition, sur-tout lorsqu'elle lui prouva, (sur une petite discussion qu'il eut avec elle) par le grec, l'hébreu, l'Écriture et les Pères, qu'elle avoit raison. Il sortit, satisfait de la grâce, de la modestie, de la capacité et de la religion qu'il avoit trouvée dans cette abbesse, et il fut tout aussi édifié de ses religieuses.

Quelque temps après Abeilard ne pouvant vivre heureux au milieu de ses moines, et desirant revoir Héloïse, qui l'invi toit souvent par ses lettres à la venir

voir, succomba à la tentation d'aller passer quelques mois au Paraclet, où la Providence voulut qu'il trouvât le comble des malheurs auquel il ne s'attendoit pas. Il écrivoit toujours, et sa grande réputation excita encore la jalousie de ses envieux. Il est vrai qu'Abeilard avoit un furieux entêtement pour sa dialectique, tirée des écrits d'Aristote; ce qui lui fit donner le surnom de dialecticien. La cruelle affaire, que ce savant théologien avoit eue, il y a vingt ans, au concile de Soissons, se renouvela. L'abbé de Saint-Thierry s'élève contre lui, et l'accuse d'hérésie. Abeilard, persécuté, est obligé de se retirer de Sens, et en appelle à Rome. Les propositions avancées dans ses ouvrages ne furent pas moins condamnées dans le concile que les provinces de Rheims et de Sens célébroient en la présence du roi Louis le Jeune, en 1140. Abeilard travaille à sa justification. Il envoie sa profession de

foi à Héloïse, et l'adresse ensuite à tous les fidelles. Pour défendre sa cause, il croit devoir aller à Rome, mais l'abbé de Cluny l'en empêcha, l'engagea à rester chez lui, en lui promettant de le réconcilier avec St. Bernard qui, dans cette malheureuse affaire, étoit son plus grand ennemi. Abeilard, qui ne demandoit que la paix, se rend aux solides raisons de l'abbé de Cluny, et, au moyen de l'abbé de Cîteaux, il le réconcilie avec St. Bernard. Plus Abeilard éprouvoit de disgrâces, plus il cherchoit à faire pénitence. Aussi, depuis sa retraite dans Cluny, loin de réfléchir sur les tristes événemens de sa vie, il pria même ses amis de ne le plus entretenir de ses malheurs. Pierre le Vénérable, son supérieur, avance qu'on ne vit jamais un plus grand dévouement dans St. Martin, ni dans St. Germain plus d'humilité. Le pape, informé par les lettres de l'abbé de Cluny, de la conduite si édifiante

d'Abeilard, témoigna du regret de l'avoir traité avec tant de rigueur. Il le rétablit dans ses droits et ses prérogatives : mais ces nouvelles faveurs ne servirent qu'à le rendre plus humble, et à donner plus d'essor à sa piété. Abeilard ne put jouir long-temps des avantages de la santé. Son corps devint si affoibli par les austérités et les jeûnes, que depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, il fut couvert d'une espèce d'ulcère ; quelque situation qu'il prit, il ne pouvoit y rester sans de grandes douleurs. Son supérieur l'obligea d'aller prendre l'air de la campagne. A peine fut-il arrivé au prieuré de Saint-Marcel, à Châlons-sur-Saone, que sa santé commençoit à se rétablir ; mais ne pouvant résister à la trop grande vivacité de l'air, il retomba plus dangereusement malade. Ce grand homme vit la mort s'approcher de lui et n'en fut point troublé. Depuis ses souffrances et les peines excessi-

A. 1. 1. 1.

ves qu'il avoit essayées pendant le cours de sa vie, il l'attendoit de jour en jour comme un terme à ses malheurs. Il y avoit déjà long-temps qu'il avoit cessé toute correspondance avec Héloïse. Son ame ne s'occupoit plus que de Dieu et de l'éternité. Dans ses derniers jours, l'espérance d'une vie plus heureuse en l'autre monde, l'animoit. Il reçut, avec la plus grande joie, le saint Viatique, et quelques heures après il rendit le dernier soupir, le 21 Avril 1142, âgé de 63 ans.

Tout lui céda. C'est peu. Ce héros des
savans ,

Ce fameux Aristote , à la fin de ses ans,
Remporta sur soi-même une insigne vic-
toire ,

Et mit toute sa gloire

A vivre dans Cluny , disciple de la Croix.
Ce fut là la sagesse , et ce fut là son
choix.

C'est ainsi qu'il mourut l'onzième des
kalendes

De notre mois de mai : croyons que nos
offrandes

L'uniront au plutôt à la source des biens,
A ceux qui sont vraiment philosophes
chrétiens.

AUTRE ÉPITAPHE

D'ABEILARD, *par le même.*

PIERRE, qu'on regardoit comme un
second Homère,
Est uni maintenant à la pierre angulaire,
Sans qu'il puisse jamais en être détaché.
Quoique sous cette pierre il demeure
caché,
Il brille toutefois au-dessus des étoiles,
Et voit la vérité sans figure et sans voiles.
Le soleil de la France, hélas, est éclipsé
Pareille tout est nuit, Pierre étant trépassé.
Il sut tout ce qu'un homme ici-bas peut
connoître,
Et voyoit les savans devant lui dispa-
roître.
Maître de tous les arts, et jamais écolier,
Il faisoit sous ses loix tout le monde plier.
O vous! sacré séjour de la philosophie,

Ecoles, votre prince, hélas, n'est plus
en vie!

C'en est fait; venez voir cet éclatant
flambeau,

Le fameux Abeilard caché dans un tom-
beau.

Le vingtième d'avril vit mourir ce grand
homme,

Si célèbre autrefois dans la France et
dans Rome.

Seul entre les mortels, seul avant son
trépas,

Il sut tout ce qui peut être appris ici-bas.

Ces éloges ne peuvent être suspects.
Ils partent d'une plume qui a toujours
été si consacrée à la vérité, qu'on ne
peut les soupçonner de flatterie. Abei-
lard étoit l'homme le plus éclairé de son
siècle. Il étoit grammairien, orateur,
poète, musicien, philosophe, théolo-
gien, mathématicien, astronome, juris-
consulte, savoit cinq ou six langues. Il

n'ignoroit rien de l'histoire sacrée et profane : c'est même à lui à qui l'on doit la philosophie scolastique.

Abeilard étoit un de ces génies heureux qui tirent tout de leur propre fonds, qui viennent au monde pour être les maîtres des autres, qui n'ont qu'à se montrer pour plaire, et pour enlever l'estime du public : et si un homme aussi célèbre a essuyé tant d'infortunes, on peut dire que son mérite seul les lui a attirées.

A peine l'abbé de Cluny eut-il rendu les derniers devoirs à Abeilard, qu'il écrivit à Héloïse la perte qu'elle venoit de faire. L'impression que cette triste nouvelle fit sur son coeur est au-dessus de toute expression. Elle eut besoin de la force de son esprit, et de ce grand courage qu'elle avoit naturellement, pour ne point succomber à la juste douleur qui l'accabloit. Cette chère épouse n'avoit jamais rien tant appréhendé que de

survivre à son mari. Sa jeunesse, si précieuse pour toutes les personnes de son sexe, ne faisoit que l'irriter; elle prévoyoit que, selon l'ordre de la nature, elle lui conserveroit la vie dans un temps où elle voudroit en être privée. Elle craignoit d'essuyer les terribles assauts que son amour pour Abeilard devoit lui livrer.

Héloïse ne put cependant modérer sa douleur, à la nouvelle de la mort de son digne époux. Elle tomba évanouie à la lecture de la lettre du vénérable abbé; et l'on crut même que son ame étoit allée se réunir à celle d'Abeilard: elle revint pourtant à elle-même, et sans jeter une seule larme, elle leva les yeux au ciel. Les tristes soupirs qu'elle pouvoit, firent mieux connoître son extrême douleur, que tous les pleurs qu'elle auroit versés. Enfin, jamais femme n'a poussé l'amour conjugal au point d'élévation qu'Héloïse l'a porté. Le mérite personnel,

et les rares qualités d'Abeilard avoient tellement ravi toutes les puissances de son ame, qu'il lui auroit été impossible de trouver sur la terre quelqu'autre objet capable de l'attacher. Héloïse avoit alors quarante-un ans, et possédoit encore tous les agrémens de la jeunesse. Elle ne manqua pas de répondre à l'abbé de Cluny, et elle lia même un commerce de lettres latines avec ce saint abbé, à qui elle ne cessa de demander, avec instance, le corps d'Abeilard. Elle lui représenta, par de si vives raisons, la justice qu'il y avoit de lui donner, au moins après sa mort, un époux qu'elle n'avoit pu posséder pendant sa vie, que ce vénérable abbé ne put le lui refuser. Il savoit qu'Abeilard avoit toujours désiré d'être enterré au Paraclet; qu'il avoit même mandé à Héloïse, qu'en quelque lieu qu'il mourût, il vouloit que son corps y fût porté.

Ce pieux abbé exigea de l'abbesse de

Paraclet, le plus grand secret, en lui promettant de profiter d'un moment favorable, pour l'accomplissement de ses volontés. Sous le prétexte de quelques affaires, il se transporta au prieuré de Saint-Marcel; et là, une nuit, pendant que les religieux reposoient, il fit exhumer le corps d'Abeilard, et partit aussitôt avec ce dépôt pour se rendre au Paraclet. Il y arriva le 16 Novembre. Sa présence causa à Héloïse des mouvemens si différens, qu'il seroit impossible de les exprimer.

Ce précieux dépôt si désiré, la consolation pour ses filles, d'avoir chez elles le corps de leur fondateur, de leur père, et de leur maître; tout cela ne pouvoit manquer de faire quelque sensation à Héloïse: mais d'un autre côté, la vue de cet époux si cher, dans un cercueil, le souvenir accablant de la perte irréparable qu'elle avoit faite: en un mot, la mort d'Abeilard qui étoit présente à

ses yeux, sans qu'elle pût se la dissimuler davantage : quel sujet de douleur ! Elle s'augmenta beaucoup par les chants lugubres de l'église, par la pompe funèbre avec laquelle on reçut le corps du défunt, et par les obsèques qu'on lui fit. On porta le corps d'Abailard dans le sépulcre qu'Héloïse lui avoit fait préparer. Il étoit disposé de telle manière qu'une partie se trouvoit dans l'église, et l'autre dans le choeur des religieuses.

L'abbé de Cluny, pénétré du mérite et de la haute réputation que s'étoit acquis l'abbesse du Paralet, n'épargna rien pour l'attirer avec une partie de sa communauté dans le voisinage de Cluny ; mais il s'y prit trop tard. Lorsqu'elle se vit en possession de ce qu'elle souhaitoit avec tant d'ardeur, elle ne pensa plus qu'au déshonneur qu'elle feroit à la mémoire de son cher époux, si elle abandonnoit sa fondation. Le seul plaisir qu'elle sentoit, en pensant qu'elle ha-

bitoit la même cellule où il avoit demeuré, et qu'elle ne pouvoit faire un pas dans le monastère, sans marcher sur les traces de son cher Abeilard, dont elle avoit le corps devant les yeux, l'arrêtoit: elle contracta cependant une étroite amitié avec l'abbé de Cluny, qui fut cimentée par toutes les marques que la piété et la religion y peuvent ajouter. Ce respectable abbé s'en retourna plein d'estime et de vénération pour le Paraclét; mais, sur-tout, charmé d'Héloïse, dont il ne pouvoit assez faire l'éloge. A son retour, Héloïse ne manqua pas de lui écrire une lettre de remercimens, de tous les avantages que sa visite lui avoit procurés, ainsi qu'à ses religieuses.

Héloïse ne se regarda plus que comme une veuve désolée. Abeilard n'existant plus, le reste du monde lui parut indigne de ses soins et de ses empressemens. Son occupation étoit de pleurer et de gémir. On la voyoit jour et nuit au tom-

beau de son cher époux. Il falloit faire violence pour l'en arracher, et l'obliger de prendre du repos et de la nourriture; c'est ainsi que cette vertueuse femme passa les vingt deux années qu'elle survécut à Abeilard. Le monde ne vit plus Héloïse; plus de compagnie, plus de visite, plus de parloir pour elle; à peine la rencontroit-on dans le monastère. Elle étoit, ou enfermée dans sa chambre, ou auprès du tombeau de son époux. Ses larmes coulèrent si long-temps, qu'elles ternirent la beauté de son visage; une triste pâleur prit la place de sa couleur naturelle: ses yeux perdirent tout leur feu, et tout son corps fut abattu par la douleur. Elle devint l'exemple de sa communauté par ses austérités et sa pénitence. Elle dressa même des constitutions *),

*) Voyez ces constitutions dans la Vie d'Abeilard, imprimée en 1720, tom. II. p. 255.

non-seulement pour les religieuses du Paraclet, mais encore pour les monastères de sa dépendance. Elle obtint divers privilèges du saint siège, et le pape Luce II confirma tous ceux que ses prédécesseurs lui avoient accordés. La bulle qui lui fut adressée est du 17 Mars 1143, et Héloïse y est traitée d'abbesse de la sainte Trinité. Elle obtint depuis plusieurs bulles, et la dernière grâce qui lui fut accordée par le saint siège, est une bulle d'Alexandre III, le même pape qui a canonisé saint Bernard. Elle est datée de Paris, le 6 Avril 1163, vingt-un ans après la mort d'Abeilard.

Après toutes les précautions que cette habile supérieure avoit prises pour le bien de sa congrégation, elle ne pensa plus qu'à inspirer à ses religieuses les sentimens les plus saints et les plus élevés. Prières, instructions, exemples, réglemens, exhortations, tout entroit dans sa conduite, et tout lui réussissoit. Sa

douceur étoit un charme qui gaignoit tous les coeurs, qui applanissoit toutes les difficultés, qui surmontoit tous les obstacles. Son éloquence persuadoit tout ce qu'elle vouloit.

Une fièvre violente et d'autres indispositions firent connoître à Héloïse que sa fin approchoit. Elle ne s'en alarma point. Son coeur étoit détaché de la vie présente; elle se disposa à ce dernier passage avec ce courage héroïque qui ne l'avoit jamais abandonnée. Elle consolait ses filles qui concevoient la grandeur de la perte qu'elles alloient faire; elle les exhortoit, les encourageoit. Après avoir reçu les derniers sacremens, elle leur donna sa bénédiction, en leur ordonnant de l'enterrer avec leur fondateur. Elle mourut un dimanche, le 17 de Mai 1164, comme Abeilard, dans son année climatérique, âgée de soixante-trois ans. Héloïse, en ordonnant de la mettre dans le tombeau d'Abeilard, a voulu faire

connoître à la postérité, que l'amour qu'elle avoit pour lui étoit aussi pur que légitimé; et quoique des critiques superstitieux aient cru voir, dans cette disposition, des restes de la flamme qu'elle avoit sentie pour Abeilard dans sa jeunesse, il étoit juste cependant que la mort ne séparât point ceux qui, durant leur vie, n'avoient qu'un coeur et une ame.

Tout ce qu'il y avoit de considérable dans la province, soit dans l'église, soit dans l'épée, soit dans la robe, honorèrent de leur présence ses funérailles, et accompagnèrent de leurs larmes son corps jusqu'au tombeau. Leur piété fut récompensée par la vue d'un prodige, dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abeilard, et qu'on fut sur le point d'y descendre le corps d'Héloïse, ce fidelle époux qui l'attendoit depuis vingt-deux ans, étendit ses bras

pour la recevoir, et l'ayant serrée contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant et inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après sa vie, et fit connoître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque dans leurs personnes il ne fut pas éteint par la mort même. Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des auteurs dignes de foi *). Saint Grégoire de Tours nous rapporte une semblable histoire d'un sénateur de Dijon, nommé Hilaire, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque, quelques années après, on la mettoit dans le même tombeau. Pareil événement arriva encore du temps de Tertulien, qui en rapporte tout au long l'histoire dans son livre de l'Ame. Si

*) Voyez *Chron. Turon. Quercet. in not. ad Epist. Abeil.* page 1195.

nous ajoutons foi à ces auteurs célèbres, la circonstance de la sépulture d'Héloïse ne paroîtra plus incroyable.

Malgré tous les changemens qu'on a faits depuis tant de siècles au tombeau de ces malheureux époux, on a toujours respecté une si sainte et si rare union. Personne n'a osé séparer ce que la nature avoit joint par des liens si merveilleux. On fit graver quatre vers latins à la louange d'Héloïse, sur son tombeau; mais comme ils sont d'une basse latinité, nous les rapporterons tels qu'ils ont été traduits en notre langue.

Ci gît cette savante abbesse,

Héloïse est son nom;

De ce lieu d'oraison

La fondatrice et la maîtresse.

L'esprit consolateur en a fait sa maison;

Avec lui dans Sion,

Elle repose en paix, et pleine d'allégresse.

Que ses mérites, que ses vœux,

Nous fassent de la terre élever jusqu'aux

cieux!

Ces vers sont bien peu de chose pour une personne d'un mérite aussi rare. L'épithaphe suivante, faite depuis, nous a paru plus digne de cette illustre femme.

Ce tombeau, d'Héloïse ensevelit les cendres.
Monument précieux pour tous les amans
tendres !

Epouse sans époux, et veuve avant sa mort,
Héloïse, à vingt ans, subit ce triste sort.
Sa beauté, son esprit, sa science profonde,
La firent admirer des quatre coins du monde.
La mort, qui détruit tout, l'a rejointe à
jamais

A son cher Abeilard l'objet de ses souhaits.

On peut dire, en faveur d'Héloïse, que depuis qu'elle eut quitté le monde pour se faire religieuse, jusqu'au dernier jour de sa vie, elle a eu une estime et un applaudissement universels. De tous les écrivains, dont le nombre est infini, qui ont fait mention de cette femme célèbre, dans leurs ouvrages, il ne s'en trouve aucun qui en dise du mal : chose

étonnante, lorsqu'on a fait, comme Héloïse, sur le théâtre de cette vie, un personnage aussi distingué.

Il y a plus de six siècles qu'Abeilard et Héloïse n'existent plus; mais leur mémoire a toujours été si précieuse aux âmes tendres et sensibles, que la postérité n'oubliera jamais leurs infortunes. Il semble qu'Héloïse l'ait prédit, lorsque dans sa première lettre elle écrit à Abeilard:

Ainsi l'on parlera de nous, de nos ardeurs,
Tant que le tendre Amour régnera dans
les coeurs.

Fin de la Vie d'Abeilard et d'Héloïse.

IL est peu de livres qui aient fait mention de la lettre qu'Abeilard écrivit à Philinte son ami, dont une copie tomba, par hasard, entre les mains d'Héloïse : nous commençons ce recueil précieux par cette lettre, comme ayant donné lieu à toutes celles que nous avons d'Héloïse et d'Abeilard, d'après lesquelles M. le Comte de Bussy Rabutin, et le célèbre Pope ont composé leurs fameuses lettres, qui ont servi de modèles à messieurs de Beauchamps, Colardeau, Dorat, Feutry, Saurin, Mercier, G** Dourxigné, C**, etc. dont les épîtres imitées et mises en vers, ajoutent à la richesse de cette collection.

Cette lettre n'étant qu'un récit de la vie d'Abeilard et d'Héloïse, nous y renvoyons souvent le lecteur, afin de ne pas répéter ce qui a déjà été dit de ces époux malheureux.

LETTRE
D'ABEILARD
A SON AMI.

APRES le triste récit que vous m'avez fait des malheurs que vous avez éprouvés, vous avez besoin de consolation, je le sais; mais croyez-vous, Philinte, être le seul homme à plaindre dans l'univers? Hélas! à qui vous adressez-vous? Comme ami véritable, j'ai pris part à vos justes douleurs: que ne vous ai-je pas dit pour essuyer vos larmes? J'ai épuisé toute ma philosophie, afin d'adoucir les blessures que la fortune vous avoit faites. Tous mes soins ont donc été inutiles; pourquoi vous occuper toujours de vos chagrins? L'homme sage doit se soutenir, et ne pas s'abandon-

ner à lui-même. S'il est un moyen de vous consoler, je le trouve dans l'amitié que j'ai conçue pour vous. Connoissez tous mes malheurs; les vôtres vous paroîtront moins sensibles, lorsque vous les comparerez avec ceux qu'a souffert le plus tendre et le plus malheureux des hommes. Il faut être mon ami, comme vous l'êtes, pour me résoudre à vous tracer ici des événemens qui ne peuvent se présenter à mon esprit, sans pénétrer mon coeur d'une affliction mortelle. Puisse le long enchaînement de mes maux calmer les soucis de votre ame, et rendre à la mienne cette douce tranquillité qu'elle ne peut trouver qu'après la destruction de ce misérable individu qui la renferme, et pour l'anéantissement duquel je prie Dieu tous les jours. . .

Abeilard fait ici l'histoire de ses amours et de ses infortunes. Nous renvoyons le lecteur à la vie de cet illustre malheureux, qui précède cette

lettre : nous rapporterons seulement les passages suivans qui nous ont paru mériter quelque attention ; Abeilard , après avoir triomphé de ses ennemis , continue ainsi sa lettre :

Les orages étoient évanouis ; je me voyois dans le port ; tous les traits de mes ennemis étoient émoussés et sans force : heureux , si j'avois su profiter de ma victoire ! Ah ! lorsque l'esprit est content , qu'il est difficile de défendre son coeur du funeste poison de l'amour ! Vous allez connoître , Philinte , toutes mes foiblesses ; je crois que tous les hommes doivent payer le tribut dû à l'amour. J'étois philosophe , mais ce tyran des ames triompha de toute ma sagesse : ses flèches furent plus fortes que tous mes raisonnemens ; aussi ce dieu ne tarda guère à me faire suivre le penchant qu'il voulut. Le ciel , au milieu des délices dont mon coeur s'enivroit , m'accabla de sa colère ; je fus un exemple de sa ven-

Tome I.

H

geance, une victime d'autant plus malheureuse, qu'on m'ôta tous les moyens de me satisfaire; il me laissa en proie à tous mes desirs criminels. Je vais, mon cher, vous faire un récit fidelle de ma passion; vous jugerez si j'ai mérité un pareil châtement.

J'ai toujours eu en horreur ces coquettes ridicules qu'on ne peut aimer sans honte. J'étois ambitieux dans le choix que mon coeur faisoit: je voulois trouver des obstacles à surmonter, afin de vaincre avec plus de gloire. Il y avoit dans Paris une jeune personne. Ah, Philinte, l'amour s'étoit plu à la former! son nom étoit Héloïse.

Abeilard continue de parler de ses amours, de sa réussite auprès de Fulbert, des chagrins qu'il essuie de la part de ce chanoine outré de la conduite de sa nièce; de sa réconciliation avec lui, jusqu'au moment de son entrevue avec Héloïse en Bretagne, où

il étoit allé pour lui annoncer les conditions de la paix qu'il avoit faite avec son oncle. Héloïse, mécontente de la parole qu'avoit donné Abeilard de l'épouser, ne put s'empêcher, pour l'ex détourner, de lui représenter...

Que le mariage étoit un lien fatal à un philosophe; que les soins d'une famille ne s'accordoient pas avec la tranquillité et l'application que demandoit l'étude de la sagesse. Elle me rapporta (continue Abeilard) tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Théophraste, Cicéron et sur-tout l'infortuné Socrate, qui sortoit joyeux de la vie, parce qu'il y laissoit Xantippe. Ne m'est-il pas plus doux, ajoutoit-elle, de me voir votre amante que votre épouse? L'amour n'aura-t-il pas plus de force pour conserver nos coeurs dans l'intelligence, que les noeuds de l'hymen? Les plaisirs que nous goûterons rarement et avec peine, nous paroîtront toujours charmans, au lieu que

les choses permises sont insipides. Toutes ces raisons ne pouvant m'émouvoir, Héloïse supplia ma soeur de me donner d'autres alarmes. Lucile (c'est ainsi qu'elle se nomme) m'ayant tiré en particulier: A quoi pensez vous? me dit-elle; à quoi songez-vous? Est-il possible qu'Abeilard ait formé le dessein d'épouser Héloïse? Elle semble, je l'avouerai, mériter un attachement éternel: la beauté, la jeunesse, la science, tout se rencontre en elle; vous en êtes adoré, je le veux croire; mais à quoi bon vous flatter! Cette beauté n'est qu'une fleur que la première maladie flétrira bientôt. Lorsque ces traits, dont vous êtes épris, seront effacés, vous vous repentirez, mais trop tard, de vous être engagé dans des chaînes que la mort seule peut rompre. Je veux vous voir réduit, comme les autres maris, au seul plaisir de veuvage: pensez-vous que la science vous doive rendre Héloïse plus aimable? Je le sais,

elle n'est pas de ces précieuses qui vous accablent sans cesse d'un langage affecté, qui se mêlent de juger des livres, et qui décident. Lorsqu'elles sont dans leur fureur de parler, époux, amis, valets, tout est en fuite; vous direz que mille timbales et mille trompettes font un bruit confus. Héloïse n'a pas ce défaut; cependant il est toujours fâcheux de n'oser, en présence d'une épouse, se servir de termes impropres. On souffre avec plaisir d'une amante. Vous êtes sûr du coeur d'Héloïse, dites-vous: je le crois, vous en avez reçu des preuves éclatantes; mais ne craignez-vous pas que l'hymen ne soit le tombeau de son amour? Le nom d'époux et de maître est odieux. Héloïse seroit-elle ce phénix qu'on ne sauroit trouver? Se distinguera-t-elle des autres femmes? Allez, allez, le front d'un philosophe est moins en sûreté que celui des autres hommes. . .
Ma soeur s'animoit et m'alloit alléguer

mille raisons de cette nature : je l'interrompis brusquement, et me contentai de lui dire qu'elle ne connoissoit point Héloïse. Peu de jours après, nous partîmes ensemble de Bretagne, et à peine fûmes-nous arrivés à Paris, que notre mariage se conclut, etc. etc.

Abailard parle ensuite des mauvais traitemens de Fulbert envers Héloïse, décrit ses malheurs. La peinture qu'il fait de l'abbaye de Saint-Gildas, d'où il écrit cette lettre à son ami, mérite d'être rapportée.

J'habite un pays barbare, dont la langue m'est inconnue; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces: mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée; mes moines ne sont connus que par leur débauche; ils n'ont d'autre règle que celle de n'en avoir point. Je voudrois, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye: les portes ne

sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux. Les cellules sont tapissées de napes de cerfs, etc. J'éprouve chaque jour de nouveaux périls: je crois à tous momens voir sur ma tête un glaive suspendu; que vous dirai-je enfin? je me vois seul abandonné à tous mes chagrins. Je regrette le Paraquet que j'ai quitté; je souhaite le revoir... Ah, mon ami! l'amour que mon coeur conserve toujours pour Héloïse, ne me séduit-il point? Je n'ai pu encore en triompher dans ma solitude... je pousse des soupirs, je verse des larmes de sang... Le nom d'Héloïse m'échappe: je prends plaisir à le prononcer... Je me plains de la rigueur du ciel à mon égard... Ai-je donc mérité tant de disgrâces? Il le faut croire, puisqu'elles me sont arrivées. Si le monde vous hait, Philinte, vous voyez comme il m'a haï. Allons, faisons des efforts sur nous-mêmes; pro-

92 LETTRE D'ABEILARD A SON AMI.

fitons de nos malheurs; résignons-nous
entièrement à la volonté d'un Dieu qui
n'afflige que ceux qu'il aime... Hélas!
je vous donne ici des leçons: heureux, si
moi-même je peux les mettre en usage!...
Adieu.

REMARQUE DE L'ÉDITEUR.

*CETTE lettre, traduite du latin, a
pour titre: Historia calamitatum Abe-
lardi; elle renferme des pensées qu'on
ne peut rendre en françois sans blesser
les oreilles chastes. Entr'autres, ces
passages, lorsqu'Abailard dit qu'il se
servoit du prétexte d'enseigner Hé-
loïse, pour lui faire l'amour. Primum
domo una conjungimur, postmodum ani-
mo, sub occasione igitur disciplinae amo-
ri penitus vacabamus, et secretos reces-
sus quos amor optabat, studium lectio-
nis offerebat. Apertis itaque libris plura*

de amore quam de lectione verba se ingerbant; plura erant oscula quam sententiae, saepius ad sinus quam ad libros deducebantur manus. . . . Quoque minus suspicionis haberemus, verbera quandoque dabat amor non furor, gratia non ira. . . . Quid denique nullus a cupidis intermissus est gradus amoris, et si quid insolitum amor excogitare potuit est additum. *Héloïse, pour détourner son amant de l'épouser, s'exprime ainsi: Pro periculo et pro dedecore Abelardi, Heloïssa dehortabat me a nuptiis, nuptiae non conveniunt cum philosophia, quae enim conventio scholarium ad pedissequas, scriptoriorum ad cunabula; librorum ad colos, calamorum ad fusos. . . . Héloïse, sur les malheurs d'Abelard, peint ainsi ses sentimens: Deus immaculatum non pertulit thorum, qui diu ante sustinuerat pollutum; quid ex adulterio promerentur alii, tu ex matrimonio incurristi; non cum pristinis va-*

caremus voluptatibus, sed cum ad tempus segregati castius viveremus.

Il est beaucoup d'autres passages qu'on ne pourroit traduire librement, tel que celui-ci. C'est Héloïse qui parle: Te magis offendere quam Deum vereor, tibi placere amplius quam ipsi appeto. Jamais la traduction françoise de cette suscription de lettre n'aura le mérite du latin. Domino suo, imo patri; conjugii suo, imo fratri; ancilla sua, imo filia; ipsius uxor, imo soror; Abelardo, Heloïssa.

Nous ne craignons pas de dire que les expressions d'Héloïse sont beaucoup plus recherchées dans ses lettres, et qu'il y a plus d'élégance dans sa latinité que dans celle d'Abelard.

LETTRES
VÉRITABLES
D'HELOÏSE
A ABEILARD,
AVEC LES RÉPONSES
D'ABEILARD A HELOÏSE,
*Traduites librement d'après les Lettres
originales latines*
Par M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A V I S.

LE traducteur de ces lettres est si connu dans la république littéraire, que nous sommes dispensés d'en faire l'éloge.

Ses lettres à madame la marquise de Sévigné, et à M. de Coulange, etc. ses parens et ses amis, sont des chefs-d'oeuvres de style et d'élocution.

Quant à celles-ci, il suffit de dire que le célèbre poëte Malherbe les a insérées dans sa grammaire françoise, comme un morceau digne de la plus grande pureté de notre langue.

L E T T R E

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD.

IL y a quelque temps que l'on m'apporta par hasard une lettre que vous écriviez à un de vos amis. Comme j'en connus le caractère, je l'ouvris, et pour excuser cette action, je me flattai du droit que je dois avoir sur tout ce qui vient de vous : mais ma curiosité me coûta bien des larmes, ne trouvant dans cette lettre qu'un long détail de nos aventures. Ces idées m'agitèrent violemment ; il me sembla qu'il n'étoit pas besoin, pour consoler votre ami de quelque légère disgrâce, de lui parler si sincèrement de nos malheurs. Quelles réflexions ne

Tome I.

I

fis-je point ! Le temps effaçoit un peu le souvenir de nos peines ; mais , en les lisant , écrites de votre main , je les sentis jusqu'au fond du coeur aussi vivement que jamais. Je me représentai tout de nouveau ce que vous avez souffert pour moi ; combien votre esprit vous attiroit d'ennemis et de jaloux ; cette prison perpétuelle dont on vous menaçoit sur les choses même que vous désavouiez ; enfin ma mémoire ne m'épargna rien sur le souvenir de nos malheurs. Je n'ai pas oublié non plus la persécution de ces deux hommes qui s'élevèrent contre vous au concile de Rheims , et le scandale qu'on vous fit sur le nom de Paraclet que vous aviez donné à votre maison ; et je n'oublierai jamais la persécution que vous essayâtes de ces moines que vous honorez pourtant aujourd'hui du nom de frères. Le récit que vous faites de tout cela à votre ami est si vif et si naturellement écrit, que j'ai failli à étouffer

de douleur en le lisant ; et j'aurois eu le plaisir de vous renvoyer votre lettre effacée par mes larmes , si on n'étoit venu un peu trop tôt me la demander ; elle m'a laissée bien émue , et je vous avoue qu'elle a réveillé tous mes ressentimens contre nos ennemis. Puisque le temps , qui vient à bout de tout , n'a point usé leur haine contre vous , et que votre vertu est toujours persécutée , je suis résolue de publier en toutes les langues nos disgrâces , pour faire honte au siècle injuste qui ne vous a pas connu ; je n'épargnerai rien , puisque rien ne vous épargne , et je vous attirerai tant de pitié , qu'on ne parlera plus de mon cher Abeilard que la larme à l'oeil.

Pour moi , qui ne sens que vos maux , je ne vous dis rien de l'état où je suis pour l'amour de vous. Seule , affligée , et sans consolation ; car je ne puis en recevoir que de votre part , et je ne reçois pas même de vos nouvelles. Ne me refu-

sez pas au moins ce secours, je vous en conjure, et me faites un récit fidelle de tout ce qui vous regarde, quelque douloureux qu'il soit.

S'il est vrai que les peines partagées sont plus légères, vous souffrirez moins quand vous m'aurez conté les vôtres. Ne dites pas, pour vous excuser, que vous voulez épargner mes larmes; votre silence m'en coûte autant que le récit de vos malheurs: d'ailleurs, si vous voulez attendre, pour m'écrire, que vous ayiez des choses agréables à me mander, j'ai peur que vous n'attendiez trop longtemps. La fortune et la vertu s'accordent rarement. Si vous étiez moins sage vous seriez plus heureux; donnez-moi donc le plaisir de recevoir de vos lettres, sans attendre un miracle de la fortune. C'est en votre absence la seule joie que je puisse sentir; et c'est de cette joie que Sénèque, que vous me fîtes lire, se laissoit pénétrer, tout philosophe qu'il étoit,



quand il recevoit des lettres de Lucile. En attendant que vous me donniez le même plaisir, je goûte celui de regarder souvent votre portrait : je le néglige quand je vous vois, votre absence le rend meilleur ; mais, si la peinture donne tant de plaisir, quelle joie n'inspirent point les lettres ; elles, qui parlent, qui allument et qui nourrissent le feu de nos passions ! Un plaisir si innocent ne nous est pas défendu ; ne perdons point, par nos négligences, la seule consolation qui nous reste : je lirai dans vos lettres que vous êtes mon époux, je vous parlerai dans les miennes comme votre épouse ; et, malgré vos malheurs, vous me serez toujours tout ce que vous voudrez être. C'est pour soulager les personnes enrhumées comme moi, que les lettres ont été inventées ; je porterai les vôtres sur mon sein, je les baiserais sans cesse ; mais je ne veux point qu'elles vous coûtent de peines : écrivez-moi sans application,

avec négligence ; que votre coeur me parle , et non votre esprit. Je ne saurois plus vivre , si vous ne me dites que vous m'aimez. Ce langage vous doit être si naturel , que je ne crois pas que vous puissiez en tenir un autre ; d'ailleurs , il est juste que vous refermiez , par quelque nouvelle marque d'amour , les blessures que vous avez ouvertes dans mon ame par le détail que vous faites à votre ami de nos malheurs. Ce n'est pas que je vous reproche l'innocent artifice dont vous vous êtes servi pour consoler un affligé , en comparant sa misère à une plus grande : la charité est ingénieuse , et je vous en loue ; mais vous nous devez encore quelque chose de plus qu'à cet ami.

On nous appelle vos soeurs , nous nous disons vos filles , et s'il y avoit dans la nature des termes plus tendres , nous nous en servirions pour vous marquer ce que nous vous sommes , et vous faire

souvenir de ce que vous nous devez. Pour nous, quand nous serions assez ingrates pour oublier la reconnaissance que nous vous devons, cette église, ces autels, cette maison nous en parlent assez; c'est vous qui avez sanctifié ce lieu qui n'étoit connu que par des vols et par des meurtres, et qui avez fait une maison de prières, d'une retraite de voleurs. Ces cloîtres-ci ne doivent rien aux aumônes publiques; les usures et les pénitences des publicains ne nous ont point enrichies; vous seul nous avez tout donné: c'est à vous que ce jeune plant doit tout ce qu'il est.

Quoique la grâce de la vocation semble être ici assurée par une clôture et par des voeux; quoique les pointes de nos grilles en défendent les approches, cette séve d'Adam, qui monte insensiblement jusqu'au coeur, nous le corrompra, si vous ne nous aidez à le conserver.

Je sais que vous ne demeurez pas oisif:

mais ce n'est pas pour nous que vous travaillez : vous jetez devant les pourceaux les richesses de l'évangile , et vous négligez des brebis innocentes qui vous suivroient sur le haut des montagnes.

Mais je m'apperçois que je n'ose pas seulement vous parler en mon nom : cependant devois-je employer, pour vous toucher , d'autres intérêts et d'autres pleurs que les miens ? Les Augustins , les Tertulliens , les Jérômes ont écrit à des Paules , à des Eudoxes , à des Ménalies. Quand vous lisez ces noms , oubliez-vous le mien ? Ne devriez-vous pas me former à la vertu avec St. Jérôme , me prêcher la vérité avec Tertullien , me parler de la grâce avec St. Augustin ? Votre science ne doit point être pour moi un bien stérile ; de plus , en m'écrivant , vous écrivez à votre épouse ; le sacrement a rendu notre commerce hors de scandale : vous pouvez même me voir sans danger. Quand nos

voeux ne seroient pas un obstacle à nos plaisirs, et que nous pourrions les oublier, la cruauté de mon oncle à votre égard ne nous laisse rien à craindre de notre tendresse. Ne me fuyez donc plus, écoutez mes soupirs, soyez-en le témoin, puisque vous en êtes la cause. Si je suis ici par raison, persuadez-moi d'y demeurer par vertu.

Hélas ! si vous vous souveniez. . . mais oublie-t-on comment on est aimé ? comme je passois les jours à vous attendre, avec quel plaisir je me dérobois à tout le monde pour vous écrire ; quelle inquiétude me coûtoit un billet, jusqu'à ce que vous l'eussiez reçu ! que de ménagemens et de stratagèmes pour vous voir !

Ce détail vous surprend, vous craignez d'en entendre la suite ; mais ce récit me soulage ; je n'en rougis point ; et puisque l'excès de ma tendresse pour vous n'a point eu de bornes, je n'en veux point donner au plaisir que je trouve

d'en parler. Je me suis haïe pour vous montrer plus d'amour; je suis venue ici pour me perdre, pour vous laisser vivre sans inquiétude.

Le vice n'inspire point de tels sentimens; quand on aime par les sens, on n'aime pas les morts. Mon oncle a cru que, semblable aux autres femmes, je n'aimerois que votre sexe: il s'est trompé, en vous l'ôtant; et je me venge de lui, en vous accablant de toute ma tendresse.

Vous savez bien que dans le temps même que nos amours pouvoient n'être pas si pures, je n'ai jamais aimé l'homme en vous. Combien vous ai-je témoigné de répugnance pour le mariage? Quoique je connusse bien que le nom de femme étoit auguste parmi les hommes, et saint dans la religion, je trouvois plus de charmes dans celui de votre maîtresse. Les chaînes du mariage portent un attachement nécessaire qui ôte la

gloire d'aimer, et que je voulois me conserver; toutes ces délicatesses ne vous sont point échappées: je vois même par la lettre que vous écrivez à votre ami, que vous vous en souvenez encore avec plaisir, et que vous n'avez pas oublié combien je trouvois insipides les engagemens que la mort seule peut rompre, et qui font une nécessité de l'amour. Combien de fois vous ai-je protesté qu'il m'étoit plus doux de vivre avec Abeilard, comme sa maîtresse, que d'être impératrice avec Auguste, et que je trouvois plus de douceur à vous obéir, qu'à voir sous mes loix le maître du monde! La véritable tendresse sépare de l'amant tout ce qui n'est pas lui; elle ne cherche ni rang ni fortune; je suis persuadée que s'il y a une félicité à espérer ici-bas, ce n'est que par l'union de deux coeurs que la sympathie a joints, et que le mérite et l'amour réciproque rendent heureux. Il n'y a point alors de vuide dans leurs

coeurs: tout y est en repos, parce que tout y est content.

Nous avons été de ce nombre; charmés l'un de l'autre, nous vivions heureux. Votre réputation faisoit honneur à mon choix. Il n'y a point de province où l'on ne vous ait désiré; on ne vous a jamais quitté sans peine; on se faisoit un plaisir de dire, j'ai vu Abeilard. Les femmes les plus sévères ne l'auroient point été pour vous, si vous aviez voulu les corrompre. Le moyen de n'être pas touché de votre air, de vos manières, de la vivacité de votre esprit, du brillant de vos conversations? Tout en vous parle pour vous; bien éloigné de ces savans qui savent tout, hors le moyen de plaire, la science en vous est aimable et fait envie de savoir. Avec quelle facilité faites-vous des vers les plus galans du monde! Personne ne badine comme vous: il n'y a que vous qui

sachiez louer : cette jolie Rose *) en sera une preuve et un modèle à la postérité. Il n'est pas jusqu'à vos moindres chansons qui n'aient des charmes. Combien toutes ces galanteries m'ont-elles fait de rivales ? Combien en ai-je vu à qui l'amour-propre faisoit croire, après une seule de vos visites, qu'elles étoient la Silvie de vos vers ? Mais où est le temps dont je parle ? Je pleure à présent mon amant et mes joies passées.

Vous qui fûtes jalouses de mon bonheur, apprenez que celui que vous m'avez envié n'est plus pour vous ni pour moi ; mon amour a fait son crime, son supplice et mon désespoir. La rage de mes parens a troublé le calme où nous vivions, ne songeant qu'à nous aimer et à nous plaire. Si c'est un crime de vivre

*) *Le roman de la Rose*. C'est une erreur. Cet ingénieux roman est de Jean de Méhün, et non d'Abeilard.

ainsi, j'aime le crime, et je suis innocente aujourd'hui bien malgré moi.

Si j'avois été auprès de vous quand on vous mit dans le triste état où vous êtes, je vous aurois défendu au péril de ma vie; mais n'en parlons plus: il y a de l'éloquence à se taire, quand le malheur ne peut être exprimé. Dites-moi seulement pourquoi vous m'avez négligée dès que j'ai eu fait profession, où vous savez que je n'ai apporté d'autres dispositions que celle de vous plaire et de vous éviter des peines, ni d'autre consentement que le vôtre. D'où viennent vos froideurs? Ne seroit-ce point que l'excès de ma tendresse, qui ne vous laisse plus rien à désirer, auroit ralenti vos feux? Une triste expérience me fait connoître que l'on fait ceux à qui on a trop d'obligation, et que le comble des faveurs attire le mépris d'un homme, au lieu de sa reconnaissance. J'ai trop mal défendu mon cœur: vous l'avez pris

sans peine, ingrat! vous le rendez de même; mais je n'y consens pas; et, quoique je ne doive point avoir ici de volonté, j'y ai pourtant conservé, malgré moi, celle d'être aimée de vous et de mourir en vous aimant. En prononçant mes vœux j'avois sur moi un billet de vous, par lequel vous me juriez que vous seriez toujours à moi: ainsi, j'ai offert votre coeur à Dieu avec le mien, et je lui ai juré de mourir plutôt que de ne vous pas aimer. Souffrez, au moins, ma passion comme une chose dont vous ne devez plus vous défaire. Hélas! quelle lâcheté à moi de parler ainsi! Je ne dois penser qu'à Dieu, et je ne parle que d'un homme. Vous m'y forcez, cruel! pourquoi ne m'aimez-vous plus? pourquoi, au moins, ne me trompez-vous pas? Vous ne daignez pas seulement me laisser aucun moyen de vous excuser. Quoi! pouvez-vous bien vous résoudre à ne me voir jamais? Hélas! écri-

vez-moi donc quelquefois. Ne vous y trompez pas : vos sermens vous ont donné à moi, et je n'ai fait d'autre profession que d'être à vous. Rien ne doit séparer nos coeurs ; je me suis enfermée, parce que vous l'avez voulu. Voilà le secret de ma vocation : vous le savez, et cependant votre froide indifférence est tout le fruit de ma prison.

J'ai honte, parmi les épouses d'un Dieu, de me trouver la servante d'un homme. Je suis à la tête d'une communauté, dont je devois être l'exemple, dévouée uniquement à Abeilard : quel monstre ! M'éclairez-vous, mon Dieu ? votre grâce me fait-elle parler ? ou si mon désespoir seulement m'arrache ces réflexions ?

Au travers des feux dont je brûle, je me vois quelquefois comme une pécheresse qui devrait pleurer ses péchés ; et misérable que je suis, je ne pleure que mon amant ! je rappelle sans cesse le sou-

venir de ces péchés; mais ce n'est pas de les avoir commis que j'ai de la douleur, c'est de ne les plus commettre.

En quel désordre me jetez-vous, Abeilard! Je vous confesse mes foiblesses; je vous reproche votre dureté; je ne sais ce que je dis, l'excès de mon amour l'emporte: je ne puis plus me retenir. Ah! qu'il est dur, mon cher Abeilard, de combattre toujours pour son devoir contre une longue habitude d'aimer! J'écoute un moment les sentimens de piété que Dieu m'envoie; un moment après, mon imagination se remplit de ce que la tendresse a de plus doux, et je m'y abandonne. Je vous dis aujourd'hui tout ce qu'hier je ne voulois pas vous dire. Je veux quelquefois ne plus vous aimer; mais l'Amour se venge bien de ce dessein, en redoublant le martyre d'amour dont il me fait mourir pour vous. Par pitié, aidez-moi à me guérir de vous, si vous l'êtes de moi. Comme mon amant,

K 3

comme mon époux, ou comme mon père, consolez-moi. Ces noms ne sauroient-ils plus vous émouvoir par amour, par religion? Venez tâcher d'étouffer ma passion, et de fortifier mes bons desirs. Empêchez-moi de profaner plus long-temps ma vocation. Humilions-nous devant les richesses de la Providence de mon Dieu qui se sert de tout pour notre justification, et, par un effet de sa grâce, nous purifie souvent, malgré nous, en nous dessillant les yeux sur nos misères.

Je croyois finir ici ma lettre, mais mon coeur n'est pas encore content. Quand vous m'obligeâtes de me donner à Dieu, vous me promîtes d'en faire autant; cependant vous ne m'avez pas tenu parole. Si ma jeunesse et mon sexe vous faisoient craindre de me laisser dans le siècle, ma vie, ma fidélité, mon coeur que vous deviez connoître, vous devoient rassurer. Votre défiance me toucha, je l'avoue, sensiblement. Quoi! disois-je,

Abeilard me croyoit autrefois au premier mot, et il faut aujourd'hui un Dieu et des vœux pour lui répondre de moi ! Vous n'aviez qu'à me donner des loix, sans m'enfermer. Vous êtes-vous cru un meilleur maître pour le vice que pour la vertu ? Tout ce qui vient de vous a des charmes pour moi : rien ne m'auroit paru difficile à exécuter sous vos ordres et sous vos yeux. Vous avez bien plus risqué à me laisser sans vous. Je suis foible quand je suis seule, et je vous aime encore aujourd'hui plus que je n'ai jamais fait.

Cela vous marque au moins la pureté de mon amour. Si j'avois aimé la volupté, lorsqu'on attenta sur vous, je n'avois que vingt ans ; je pouvois donner du plaisir et en prendre, si j'en avois pu goûter d'autre que celui de vous aimer. Je renonçai avec joie au monde, aux richesses, aux honneurs, à tout, hors à vous, mon cher Abeilard : laissez-moi quelque espé-

rance de n'être pas tout-à-fait oubliée. Je vous conjure, par les liens que je traîne ici, d'en venir relever le poids; je le trouverai léger, quand vous le soutiendrez; vous me donnerez des maximes d'un saint amour, et puisque vous m'avez mis dans le port de la grâce, n'est-il pas juste d'en partager avec moi le bonheur? Sans changer de coeur, changeons d'objet; élevons nos esprits à Dieu, n'ayons de transports communs que pour sa gloire; j'attends cela de sa miséricorde: il a des droits particuliers sur le coeur des grands hommes: quand il les touche, il les ravit jusqu'à ce moment de grâce arrivé. Pensez à moi; souvenez-vous de ma tendresse et de ma fidélité; aimez en moi votre maîtresse, chérissez votre fille, votre soeur, votre femme; songez que je vous aime éperduement, quoique je combatte quelquefois pour ne vous plus aimer. Quel blasphème! ne vous plus aimer! j'en fris-

A ABEILARD.

117

sonne, et j'ai envie de l'effacer. Je finis
enfin cette grande lettre, mon cher Abei-
lard, en vous disant adieu.

HELOÏSE.

LETTRE
A HÉLOÏSE.

ABEILARD.

Si j'avois pensé qu'une lettre qui ne s'adressoit point à vous, pouvoit tomber entre vos mains, je me serois bien gardé d'y rien mêler qui eût pu rappeler le souvenir de nos plaisirs passés. Je parlois à mon ami avec confiance de mes malheurs, pour adoucir les siens par la comparaison; si je vous ai fait du mal ne songeant qu'à lui faire du bien, je vous en demande pardon; c'est assez que je vous aie fait souffrir, quoique je l'aie fait sans y penser, pour que vous souffriez. Car, ne vous trompez pas, Héloïse, je vous adore avec plus d'ar-

deur que je n'ai jamais fait. Il faut vous ouvrir mon coeur; j'ai caché ma passion au monde depuis ma retraite par vanité, et vous par tendresse; je voulois vous guérir par mon indifférence affectée, et vous épargner les maux cruels d'un amour sans espérance. J'ai moi-même essayé, ne pouvant plus vivre avec vous, de vous effacer de mon coeur. J'ai cherché, dans la philosophie et dans la religion, des armes pour combattre cette passion, que nos malheurs n'avoient fait qu'allumer davantage. Je me suis engagé par des vœux à vous oublier, et je n'ai oublié que ces vœux.

La solitude où j'ai cru trouver un asyle contre vous, désoccupé de tout le reste du monde, vous laissez seule remplir mon coeur et mon esprit, et je suis convaincu que c'est un soin inutile de travailler à ne vous plus aimer. Je serai assez sage, si je ne découvre qu'à vous mon désordre et ma foiblesse. Ma raison me fait voir

toute l'étendue de mes devoirs. Toujours occupé de remords ou d'amour, je n'ai pas un moment tranquille; j'ai beau m'éloigner de vous, votre idée et ma passion me suivent par-tout. Je n'ai rien à espérer de l'amour, et je ne puis me donner à la vertu.

Que nous sommes foibles, Héloïse, quand nous ne nous appuyons pas sur la croix de J. C.! Les déserts, sans la grâce, n'éteignent pas les feux qu'on y porte. Vous m'appellez votre maître: il est vrai, je vous ai appris à aimer; mais vous m'avez appris à votre tour que les maux que vous faites sentir sont des maux incurables. Je serois obligé à votre oncle de sa cruauté, si, en me mettant en état de ne pouvoir contenter ma passion, j'avois pu cesser de vous aimer; mais mes désirs, qui ne peuvent être satisfaits, n'en sont que plus violens. Je suis bien plus coupable de brûler pour vous sous le sac et sous la cendre, con-

sacré aux autels, que je ne l'étois par les crimes qui m'ont attiré mes malheurs.

Vous voyez, Seigneur, que je sens tout le poids de ma misère; m'en laisserez-vous accabler? Je vous dis sans cesse, avec St. Augustin: Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu! pour accomplir ce que vous me commandez; et puis commandez-moi ce qu'il vous plaira. Rien ne vous est caché, vous voyez tout ce que je souffre: permettez-vous qu'une créature vous dispute plus long-temps un coeur que j'avois cru vous avoir donné?

Vous me mandez, Héloïse, que vous ne vivez que pour moi, en paroissant ne vivre que pour Dieu, et que vous n'avez fait d'autres vœux que d'être à moi, et de mourir en m'adorant. A quoi songez-vous d'irriter ce Maître terrible, ce Dieu fort et jaloux qui appesantit sa main sur nous depuis si long-temps? Craignez-le pour votre intérêt et pour le mien, si vous ne le pouvez encore par

amour pour lui; et ne le faites pas servir de prétexte, comme vous faites, à cette réputation de sagesse que vous vous êtes acquise par votre hypocrisie. Mais, hélas! j'éprouve moi-même, Héloïse, combien il est difficile de pratiquer ce qu'on enseigne. Que ne fis-je point, quand vous vous enfermâtes, pour vous oublier? Je cherchai des déserts au fond de la Bretagne; je mis la mer entre vous et moi, et presque au désespoir

Je résolu de vous céder la place,
Et d'opposer aux feux dont me brûloient
vos yeux,

Cette insensible glace
Que verse dans les coeurs la distance des
lieux.

Je fis deux cents lieues pour m'éloigner de vous: mais l'absence, l'éloignement, le jeûne, l'étude, la prière, le silence, tout n'a servi qu'à me donner le plaisir d'être votre martyr; j'ai cherché du secours dans les conseils d'un

ami fidelle; mais il falloit parler de vous, et c'étoient de nouveaux traits pour m'enflammer; votre constance est un poison pour mon ame, qui nourrit mon amour. Votre indifférence feroit peut-être plus pour mon salut, que n'ont pu ni mes devoirs, ni ma raison: ce seroit le coup de grâce pour moi; mais la délicatesse de mon amour ne me permet pas de vous le demander. Je m'allume en vous parlant de mon amour; et, dans ce moment, je ne puis comprendre comment j'ai pu envier le repos indolent de ceux qui n'aiment rien.

Vous me reprochez ma fuite et mon silence; vous rappelez le tendre souvenir de nos plus amoureux rendez-vous, et vous n'oubliez rien pour faire vivre une passion qui ne peut jamais être satisfaite.

N'ai-je pas assez de mes maux et de mon amour pour mourir bientôt de douleur?

Mais s'il faut mourir, ô mon Dieu! pourquoi ne pas mourir pour vous? tant de souffrances seront-elles perdues pour le temps et pour l'éternité? Faites-moi sentir, Seigneur, dans l'amertume de mon ame, cette salutaire douceur que trouve le véritable pénitent à pleurer ses péchés. Enivré de mon amour, je n'ai pleuré jusqu'ici que ma maîtresse; et, séduit par les dehors d'une vie pénitente, je me suis flatté que je satisfaisois à mes crimes. Quelquefois l'exemple des religieux que je commande, m'humilie et me confond; mais souvent mon amour s'irrite de leur affreuse indifférence: je méprise tous les coeurs qui ne savent point aimer, et je crois dans ces momens devoir dédommager l'amour de tout celui qu'on lui refuse. Je sais bien que cette peinture que je vous fais de mes foiblesses est criminelle: ma force vous auroit donné du courage par vertu ou par dépit; mais ma passion est ac-

coutumée à vaincre. Ces deux volontés dont parle St. Paul, déchirent mon ame, et celle d'aimer Dieu est toujours la plus foible. Si l'on pouvoit excuser un crime, il ne faudroit, Héloïse, que vous avoir vue pour m'excuser; mais je sens que je me perds, et je ne veux pas me sauver. Damné dès ce monde-ci, j'aime sans fruit ce que je ne verrai jamais, et je perds tous les mérites d'une vie qui m'assureroit le ciel, si je le préférois à vous. Je crois à l'évangile, sans le vouloir pratiquer: c'est la foi des damnés. Sans goût pour la vertu, sans attention à mon état, sans respect pour les voeux que j'ai faits, je souffre toute la peine du vice et de la vertu, sans espoir d'être récompensé ni par l'un ni par l'autre. Ne me traitez donc plus de grand homme: je ne mérite pas cet éloge: ma foiblesse m'anéantit. Je vous trouye toujours entre Dieu et moi: quel obstacle pour aller à lui! Cachez-moi votre tendresse; laissez-

moi oublier tout ce que vous souffrez de mon absence: soyez vous-même toute à Dieu; mettez votre loisir et notre séparation à profit: le calice des saints se boit d'abord avec amertume, mais la persévérance l'adoucit. Votre amour se sert de la piété pour me rappeler auprès de vous; Héloïse, défiez-vous de ce desir: il m'est suspect. Fuyez, dit l'apôtre. Et comment vous oublierois-je en vous voyant, puisqu'en votre absence je ne songe qu'à vous?

Vous me demandez pourquoi je vous pressai de faire des vœux avant que de m'engager: je ne puis vous rien cacher, Héloïse, en voici le secret.

Quand votre oncle eut fait de moi un exemple aux téméraires amans, ma faiblesse me rendit jaloux; je crus que, ne trouvant en moi que des desirs, vous cherchiez ailleurs un amant plus solide. L'amour croit ce qu'il craint; je voulus me rassurer; et, vous pressant de

faire des vœux , j'aimai mieux vous perdre que de hasarder de vous partager, et je remis à faire profession, jusqu'à ce que vous eussiez fait la vôtre, pour avoir la liberté, si vous eussiez résisté à faire ces vœux, de vous suivre par-tout pour faire le bonheur de votre vie, si vous m'aviez toujours aimé; ou pour être votre bourreau, si vous aviez été infidelle. Cet amour est intéressé, je l'avoue; mais quel est l'amour qui ne l'est point? Aime-t-on pour faire aimer seulement? J'éprouve depuis long-temps qu'on peut aimer sans jouissance; mais il n'est pas au pouvoir du coeur d'aimer long-temps sans être aimé; et je sens, à la honte de ma passion, que mes chaînes se fortifient des vôtres. Aidons-nous à nous guérir. Vous êtes l'épouse de Jésus-Christ. La dignité de votre état doit vous donner le courage d'en remplir les devoirs. Je vous aurois disputée à un homme; mais il faut vous céder à

Dieu, à qui vous appartenez, et faire, par cet effort, le plus cruel sacrifice qu'un coeur tendre lui puisse offrir.

Vous avez été la victime de mon amour; devenez celle de ma piété. Ecoutez ce que Dieu demande de vous: il est de sa grandeur de ne trouver dans l'homme d'autre fondement de sa miséricorde, que la foiblesse humaine: gémissous de la nôtre au pied de ses autels. Il n'attend de nous, pour mettre fin à nos maux, que de voir nos coeurs contrits et humiliés: que notre pénitence soit aussi publique que nos crimes l'ont été. Nous sommes l'exemple et l'excuse de la mauvaise conduite de la jeunesse. Apprenons à notre siècle et à la postérité, que la réparation de nos égaremens en a mérité le pardon, et faisons admirer en nous les prodiges d'une grâce qui aura pu triompher de l'amour. Ne vous effarouchez point de quelques retours de tendresse: c'est un sujet de mériter, que

de la vaincre. Apprenez de votre misère à supporter les défauts de vos soeurs : songez, pour me haïr, que j'ai séduit votre innocence, que j'ai terni votre réputation, que j'ai hasardé votre salut.

Ne me pardonnez plus par amour; ayez besoin du christianisme, pour oublier tout le mal que je vous ai fait. La Providence veut nous sauver; ne l'en dédisons pas, Héloïse : ne m'écrivez plus. Voici la dernière lettre que vous aurez de moi; mais, en quelque lieu que je meure, j'ordonnerai que mon corps soit porté au Paraclét : ce seront des prières, et non des larmes, dont j'aurai besoin alors. Pleurez aujourd'hui pour éteindre nos feux; et, si les vôtres ne l'étoient pas encore quand je mourrai, ma mort, peut-être plus éloquente que moi, vous apprendra qu'une seule chose est digne d'être aimée, que l'on peut aimer éternellement.

ABEILARD.

SOMMAIRE

DE LA LETTRE SUIVANTE.

HELOÏSE paroît plus que jamais emportée par sa passion. Dans les commencemens de sa retraite au Paraclet, le voeu solennel qu'elle venoit d'y faire, les hauts murs, les grilles d'un couvent inaccessible, l'éloignement d'Abeilard, et sur-tout la cruauté de Fulbert, avoient, en l'accablant, fait taire son amour. Elle reçoit une lettre d'Abeilard; ce feu devient plus ardent que jamais. Irritée par les obstacles que la fortune a mis à son bonheur, elle ne garde plus aucune mesure dans cette seconde lettre. Elle se plaint de l'état malheureux où elle est. Ce n'est plus une religieuse timide qui combat un penchant dangereux, c'est une amante enflammée qui dit tout ce qu'un amour violent lui inspire. Elle s'abandonne à ses transports, et fait quelquefois des retours sur elle-même.

L E T T R E
D' H É L O Ï S E
A B E I L A R D.

J'AI lu avec empressement la lettre qu'on m'a rendue de votre part : j'épérois, malgré tout mon malheur, n'y trouver que des sujets de consolation : mais que les amans sont ingénieux à s'affliger ! Jugez de la délicatesse et de la force de mon amour, par ce qui cause le trouble et la douleur de mon ame. L'inscription de votre lettre m'a alarmée. Pourquoi, en me l'adressant, avez-vous placé le nom d'Héloïse avant celui d'Abeilard ? Pourquoi cette distinction injuste et cruelle ? C'est votre nom, c'est le nom d'un père et d'un époux que mes regards curieux vouloient trouver : je ne

cherchois pas le mien, je voudrois l'oublier, comme la cause de votre infortune. Les loix de la bienséance, la qualité de maître et de directeur que vous avez sur moi, s'opposeront à ces manières respectueuses, et l'amour vous commande de les bannir: ah! vous ne le savez que trop. Est-ce ainsi que vous m'écriviez avant que la fortune jalouse eût traversé mon bonheur? Je le vois, votre coeur m'échappe, vous avancez dans le chemin de la piété plus que je ne voudrois; vous faites de trop grands progrès: hélas! je suis trop foible pour vous suivre: daignez au moins m'attendre et m'animer par vos conseils. Aurez-vous la cruauté de m'abandonner? Cette crainte pénètre mon coeur: mais les présages affreux que vous semblez me donner de votre mort, la peinture que vous faites sur la fin de votre lettre, me met toute hors de moi-même. Ah! cruel Abeilard, vous deviez arrêter mes larmes, et vous les faites

couler : vous deviez calmer l'agitation de mon coeur, et vous y jettez le désespoir. Vous voulez qu'après votre mort, je prenne soin de vos cendres, et que je vous rende les derniers devoirs : hélas ! dans quel esprit avez-vous conçu ces tristes pensées, et comment avez-vous pu nous les tracer ? La crainte de me causer la mort ne vous a point fait tomber la plume de la main ? Vous ne songiez pas, sans doute, à tous les tourmens où vous m'alliez livrer. Le ciel, quelque rigueur qu'il ait exercé sur moi, ne me hait pas assez pour me laisser vivre un moment après vous avoir perdu : voudroit-il, en me conservant la vie, me faire mourir mille fois ? Le jour, sans mon cher Abeilard, m'est un supplice insupportable, et la mort me paroît un bien, pourvu qu'elle m'unisse avec lui. Si le ciel exauce les voeux que nous faisons incessamment pour vous, vos jours seront conservés, vous nous enfer-

meriez dans le tombeau. Quoi! n'est-ce pas à vous à nous résoudre, par vos touchantes exhortations, à ce grand et pénible trajet qui doit même effrayer les plus fermes courages? N'est-ce pas à vous à recevoir nos derniers soupirs, à prendre soin de nos funérailles, à rendre compte de nos moeurs et de notre foi? Quel autre que vous peut nous recommander dignement à Dieu, et conduire à lui, par la ferveur et le mérite de vos prières, ces ames que vous avez attachées à son culte par des noeuds solennels? Nous attendons de votre charité paternelle ces pieux devoirs; vous serez libre après cela des inquiétudes que nous vous causons; vous quitterez la vie avec moins de peine, lorsque le Seigneur voudra vous appeler à lui. Content de votre ouvrage, et assuré de notre bonheur, alors vous pourrez nous suivre. Mais jusque-là, cessez, je vous conjure, de nous écrire des choses si terribles. Ne som-

mes-nous pas assez malheureuses ? Faut-il que vous augmentiez notre infortune ? Notre vie n'est plus qu'une langueur : voulez-vous nous l'arracher ? Nos disgrâces présentes nous occupent sans cesse ; est-il nécessaire de chercher dans l'avenir des sujets d'affliction ? Que les hommes, dit Sénèque, ont peu de raison, de rendre des maux éloignés, présents à leur mémoire, et de chercher, même avant la mort, à perdre la vie. Lorsque vous aurez ici-bas achevé votre carrière, vous voulez que votre corps soit porté au Paraquet, afin que, toujours exposé à nos yeux, vous ne sortiez jamais de notre esprit ; que votre cadavre fortifie notre piété, et anime nos prières. Nous avez-vous cru capables d'effacer les traits dont vous êtes gravé dans nos coeurs, et de perdre le souvenir de vos bienfaits ? Quel temps trouverons-nous pour ces prières que vous nous demandez ? Hélas ! je serai alors en proie à d'autres soins.

Un malheur si funeste me permettra-t-il un moment de tranquillité? Ma raison affoiblie résistera-t-elle à de si fortes attaques, lorsqu'éperdue et furieuse, et d'un esprit soulevé, si je l'ose dire, contre Dieu même, je le fléchirai moins par mes prières, que je ne l'irriterai par mes cris et par mes reproches. Mais comment crier? Hélas! misérable que je suis, pourrai-je suffire à ma douleur? Je m'exprimerai plus à vous suivre qu'à vous rendre les tristes honneurs de la sépulture. C'est pour vous, c'est pour Abelard, que j'ai résolu de vivre: si vous m'êtes ravi, que ferai-je de ces jours infortunés? Ah! que je serois à plaindre, si le ciel, par une pitié cruelle, me conservoit jusqu'à ce funeste moment! Quand je songe à cette séparation, j'éprouve toutes les rigueurs de la mort. Que deviendrois-je, grand Dieu! Cessez donc, cessez de porter dans mon ame des atteintes si douloureuses: si ce n'est par

amour, que ce soit au moins par un motif de votre piété. Vous voulez que je me donne à mes devoirs; vous me conjurez d'être toute à un Dieu à qui je me suis consacrée; et comment puis-je le faire, tandis que vous m'annoncez des choses qui occupent nuit et jour toutes mes pensées? Lorsqu'un malheur nous menace, et qu'il est impossible de le détourner, pourquoi nous livrons-nous à une crainte inutile, et plus rigoureuse que les maux mêmes que nous craignons? Que n'imitons-nous un fameux poëte, qui faisoit cette prière à ses dieux:

Si de quelques malheurs ma vie est menacée,
Grands Dieux, sans différer, faites-les moi
sentir.

On doit, pour vivre heureux, bannir de
sa pensée

Les maux dont on voudroit en vain se garantir.

D'un avenir fâcheux la triste prévoyance
Nous fait, avant le temps, ressentir sa
rigueur:

Qu'il me soit donc permis de vivre sans
frayeur,
En me flattant toujours d'une douce espé-
rance.

Mais de quelle espérance pourrois-je
me flatter après vous avoir perdu? Qui
pourroit m'arrêter sur la terre, après que
la mort m'auroit enlevé tout ce qui m'y
attache? J'ai renoncé sans peine à tous
les enchantemens de la vie; je ne garde
que mon amour; je ne me réserve que
le plaisir secret de penser sans cesse à
vous, et de savoir que vous vivez:
quoique, hélas! vous ne viviez plus pour
moi; quoique je n'ose me flatter de jouir
encore de votre vue. Ah! sans doute,
c'est le plus grand de mes maux.

Fortune impitoyable! m'as-tu assez
persécutée? Tu as épuisé contre moi tous
tes traits, tu n'en as plus qui te fassent
craindre du reste des hommes. Tu t'es
lassée à me tourmenter; les autres n'ont

plus lieu d'appréhender ton courroux. Mais que te serviroit-il d'avoir contre moi des armes? Le grand nombre de blessures dont tu m'as couverte, ne te permet pas de m'en faire de nouvelles. Que ne puis-je te contraindre à vouloir me donner la mort? Tu crains, cruelle, parmi tous les tourmens dont tu m'accables, tu crains qu'un prompt trépas ne me délivre. Tu me conserves la vie, et tu ne laisses pas de me faire à tous momens mourir.

Cher Abeilard, plaignez mon désespoir. Vit-on jamais rien de si malheureux que moi? Plus vous m'avez élevée au-dessus des autres femmes qui m'envioient votre tendresse, et plus je suis sensible à la perte de votre coeur. Je ne suis montée au faite de bonheur, que pour éprouver une chute plus terrible. Rien ne pouvoit autrefois se comparer à mes plaisirs, rien ne sauroit à présent égaler mes peines. Ma gloire faisoit mille jalouses, mon

malheur excite la compassion de tous ceux qui me voient. La fortune, pour moi, a toujours été d'un excès à un autre. Elle m'a comblée de ses plus charmantes faveurs, afin de m'accabler de ses disgrâces les plus grandes. Ingénieuse à me tourmenter, elle vouloit que le souvenir des biens que j'aurois perdus, fût la source inépuisable de mes larmes; que l'amour que j'avois pour ses présens fût, quand elle m'en auroit privée, tout le sujet de ma douleur. Enfin elle n'a que trop bien réussi; la tristesse dont je me vois accablée est aussi amère, que je trouvois délicieux les transports qui m'avoient charmée. Mais, ce qui m'irrite davantage, nous avons commencé d'être malheureux dans un temps où nous semblions moins le mériter. Tandis que nous étions livrés l'un et l'autre au penchant d'un amour criminel, rien ne s'opposoit à nos coupables délices. Si quelquefois la crainte des jaloux venoit nous troubler dans nos

amoureux larcins, elle ne servoit qu'à donner un nouveau charme à nos plaisirs. A peine avions-nous retranché ce qu'il y avoit d'illégitime dans notre passion, à peine avions-nous cherché dans le mariage un asyle contre les remords qui auroient pu nous suivre, que toute la colère du ciel est tombée sur nous. Mais de quel supplice avez-vous été puni? Le seul souvenir me fait frémir. Un époux outragé, et jaloux des ses droits, peut-il faire souffrir un plus rude tourment à un téméraire qui détruit la fidélité due au mariage? Hé! quel droit un oncle cruel pouvoit-il avoir sur vous? Nous nous étions engagés l'un et l'autre au pied des autels; cela seul devoit vous mettre à couvert de la fureur de nos ennemis. Faut-il qu'une épouse ait attiré sur vous un châtiment qui ne doit tomber que sur un amant adultère? encore étions-nous séparés. Occupés à vos exercices, vous découvriez à des hommes savans et cu-

rieux de vous entendre, des mystères que les plus grands génies n'avoient pu pénétrer; et moi, contente d'obéir à ce que vous desiriez, je m'étois retirée dans un cloître. J'y passois les journées entières à penser à vous, et quelquefois à méditer sur des lectures saintes. C'est dans ce temps même que vous fûtes la victime de l'amour le plus malheureux. Vous expiâtes un crime qui nous étoit commun. Vous fûtes seul puni, et nous étions tous les deux coupâbles. Celui qui l'étoit le moins fut l'objet de toute la vengeance d'un barbare. Mais pourquoi m'emporter contre vos assassins? C'est moi, malheureuse, c'est moi qui vous ai perdu. Je suis l'origine de vos malheurs. Ah, Dieu! devois-je naître pour être la cause d'un événement si tragique? Qu'il est dangereux à un grand homme de se laisser charmer par notre sexe! Il devoit, dès l'enfance, former un cœur insensible à tous nos attraits pernicieux.

Écoute, mon fils, (disoit autrefois le plus sage des hommes) écoute et retiens mes leçons: si quelque beauté, par ses regards, cherche à te séduire, ne te laisse point entraîner à un penchant trop flatteur: rejette le poison qu'elle te présente, et ne suis pas les sentiers qu'elle te montre. Sa maison est la porte de la perdition et de la mort. J'ai long-temps examiné toutes ces choses, et j'ai trouvé que la mort même est un mal moins dangereux que la beauté d'une femme. C'est l'écueil de votre liberté, c'est un lien fatal qui vous attache, et dont on ne peut jamais s'affranchir. C'est une femme qui a précipité le premier des hommes de l'état glorieux où Dieu l'avoit formé. Celle qui avoit été créée afin de partager son bonheur, fut la seule cause de toute sa ruine. Samson, que ta gloire seroit éclatante, si ton coeur avoit eu autant de force contre les charmes de Dalila, qu'il en avoit contre les armes des Phi-

listins! vainqueur de leurs armées nombreuses, une femme te désarme et te trahit. Tu te vois livré entre les mains de tes ennemis; tu es privé de ces yeux qui avoient laissé entrer l'amour dans ton ame; confus et sans aucune espérance, tu meurs avec la seule consolation de pouvoir envelopper tes ennemis dans ta ruine. C'est pour plaire à des femmes que Salomon perd le soin de plaire à Dieu. Ce roi dont on venoit de tous côtés admirer la sagesse, que le Seigneur avoit choisi pour bâtir son temple, abandonne le culte des autels dont il s'étoit montré le défenseur, et porte la folie jusqu'à encenser les idoles. Job n'eut point de plus cruel ennemi que sa propre femme: quels assauts ne lui fallut-il pas soutenir? L'esprit de tentation qui s'étoit déclaré son persécuteur, se servit d'une femme pour ébranler sa constance; et c'est ce même esprit qui se sert d'Héloïse pour perdre Abeilard. Tout ce qui

me reste, c'est la foible consolation de n'être point la cause volontaire de vos maux. Je ne vous ai point trahi, c'est ma fidélité et mon amour qui vous ont été funestes. Si je suis criminelle de vous avoir aimé trop constamment, je ne saurois jamais me repentir de mon crime. Il est vrai, je me suis trop livrée aux douces erreurs que ma passion naissante me faisoit faire. J'ai cherché à vous plaire aux dépens de ma vertu; j'ai par là irrité les peines que je ressens. Mes coupables transports ne pouvoient avoir qu'une fin malheureuse et tragique. Si-tôt que je fus persuadée de votre amour, hélas! je ne différai guère à croire vos protestations. Il m'étoit trop glorieux d'être aimée d'Abeilard, et je souhaitois trop ardemment cet avantage, pour en vouloir douter un moment. Je ne cherchai qu'à vous convaincre de toute ma tendresse. Je ne me fis point un rempart d'une sévère fierté et d'une raison importune. Ces ty-

rans de nos plaisirs qui captivent notre sexe, ne firent qu'une foible et inutile résistance. Je sacrifiai tout à mon amour, et je le fis céder au désir de rendre heureux le plus aimable et le plus savant de tous les hommes. Si quelque considération avoit pu m'arrêter, ah! sans doute ç'au-roit été l'intérêt de mon amour. Je craignois que n'ayant plus rien à désirer, votre passion ne devînt languissante, et que vous ne cherchassiez ailleurs le contentement que donne une nouvelle conquête. Mais il vous fut facile de me guérir d'un scrupule que j'avois malgré moi. Je devois prévoir que l'idée qui me resteroit de mes plaisirs seroit contraire au repos de ma vie. Que je serois heureuse de pouvoir effacer par mes larmes le souvenir qui me reste de nos plaisirs, et que je me plais à conserver. Je veux faire au moins quelque effort généreux sur moi-même. Je veux, en étouffant dans mon coeur les désirs qu'une nature fra-

gile y fera naitre, exercer sur moi le même tourment que vos ennemis vous ont fait souffrir. Je tâcherai par-là de vous satisfaire, si je ne satisfais pas à un Dieu irrité. Car enfin je vous découvre l'état pitoyable où je suis; mon repentir pourroit-il le désarmer: j'ose, à tout moment, accuser le ciel de cruauté, de vous avoir livré aux embûches qu'on vous avoit préparées. Mes murmures allument le feu de sa colère, au lieu que je devrois songer à l'éteindre. Ce n'est pas assez pour expier un crime que d'en supporter la peine; tout ce qu'on souffre n'est compté pour rien, si les passions sont encore vivantes, et si le coeur brûle encore des mêmes désirs. Il est facile d'avouer sa foiblesse et de s'en punir, mais qu'il faut se faire violence pour oublier des plaisirs qu'une douce habitude a rendu maitres absolus de notre esprit! Combien voyons-nous de personnes qui font ouvertement l'aveu de leurs fautes; mais

qui, loin de les pleurer, ont un nouveau plaisir à les dire? L'amertume du coeur doit suivre l'aveu de la bouche; c'est ce qui se rencontre rarement. Pour moi qui ai trouvé tant de plaisir à vous aimer, je sens bien, malgré moi, que je ne pourrai jamais me repentir de l'avoir goûté, ni cesser d'en jouir autant qu'il m'est possible, en les rappelant dans ma mémoire. Quelques efforts que je fasse, de quelque côté que je me tourne, une chère idée me suit, tout retrace à mes yeux et à mon esprit ce que je devrois oublier. Pendant le calme de la nuit, où mon coeur devoit être tranquille, au milieu du sommeil qui suspend les plus grandes inquiétudes, je ne saurois éviter les illusions que mon coeur fait naître. Je crois être encore avec mon cher Abeilard. Je le vois, je l'entends, et je lui parle. Charmés l'un de l'autre, nous abandonnons les études de la philosophie, pour nous entretenir plus agréablement de notre passion. Quelque-

fois aussi je m'imagine être témoin de l'entreprise sanglante de vos ennemis; je m'oppose à leur fureur; je remplis notre appartement de cris effroyables, et dans ce temps je me réveille toute noyée de mes larmes. Dans les lieux les plus saints, jusqu'aux pieds des autels, je porte le souvenir criminel de nos plaisirs passés, j'en fais toute mon occupation; et loin de gémir de m'être laissée séduire, je soupire de les avoir perdus. Je me souviens (est-il quelque chose qui échappe à ceux qui aiment?) du moment et du lieu où vous me déclarâtes pour la première fois votre tendresse, où vous me jurâtes de m'aimer jusqu'à la mort. Vos paroles, vos sermens, tout est gravé dans mon coeur. On voit dans mes discours le trouble qui m'agite: mes soupirs me trahissent, et votre nom m'échappe à tous momens. Dans cet état, mon Dieu, que n'avez-vous compassion de ma foiblesse? que ne me fortifiez-vous de

vosre grâce? Vous êtes heureux, Abeillard, cette grâce vous a prévenu. Vosre malheur vous a fait trouver le repos. Le supplice que vosre corps a souffert, a guéri les plaies mortelles de vosre ame. La tempête vous a conduit dans le port; et Dieu qui sembloit appasantir sa main sur vous, ne cherchoit qu'à vous secourir: c'est un père qui châtie, et non un ennemi qui se venge. C'est un sage médecin qui vous fait souffrir, afin de vous conserver la vie. Je suis plus à plaindre que vous: j'ai mille passions à combattre: il me faut résister à ces feux que l'amour allume dans un jeune coeur. Notre sexe n'est que foiblesse; j'ai d'autant plus de peine à me défendre, que l'ennemi qui m'attaque me plaît: j'aime le péril qui me menace, comment pourrois-je n'y pas succomber? Parmi tous ces combats, je tâche au moins de cacher ma défaite à ces filles que vous avez confiées à mes soins; toutes celles qui m'en-

vironnent admirent ma vertu : mais si leurs yeux pénétroient jusque dans mon coeur, que n'y découvroient-ils pas ? Mes passions y sont révoltées ; je commande aux autres, et je ne peux me commander à moi-même. Je n'ai qu'un faux dehors, et cette vertu en apparence est un vice en effet. Les hommes me trouvent digne de louanges, mais je suis condamnable aux yeux pénétrants d'un Dieu à qui rien n'est caché, et qui lit dans les replis les plus secrets d'une ame. Je ne peux me dérober à sa connoissance ; c'est encore beaucoup pour moi, de couvrir mes foiblesses d'une piété apparente. Cette feinte pénible est en quelque façon louable. Je ne cause point de scandale aux gens du siècle, si susceptibles de mauvaises impressions ; je n'alarme point la vertu de ces foibles colombes dont j'ai la conduite ; le coeur plein de l'amour des hommes, je les exhorte au moins à n'aimer qu'un Dieu ;

charmée de la pompe et des plaisirs du monde, je tâche à leur découvrir qu'il n'est que tromperie et que vanité. J'ai assez de force pour leur cacher mon penchant, et je regarde cela en moi comme un effet puissant de la grâce. Si elle ne me porte pas à embrasser la vertu, au moins elle m'empêche de commettre le mal. C'est en vain cependant qu'on voudroit séparer ces deux choses: on est coupable, si l'on ne mérite pas; et on s'éloigne de la vertu, si l'on cesse d'en approcher. Encore faut-il n'avoir d'autre motif que l'amour de Dieu seul. Hélas! que puis-je donc espérer? Je l'avoue, à ma confusion, je crains plus d'offenser un homme que d'irriter un Dieu. Je n'ai de souci que celui de vous plaire. Oui, c'est votre commandement, et non pas, comme on le pense, une vocation sincère qui m'a enfermée dans ces demeures de la pénitence. J'ai cherché à procurer votre repos, et non pas à me

sanctifier. Quel est mon malheur ! Je m'arrache à tout ce qui me pouvoit plaire, je m'ensevelis toute vivante, j'exerce sur moi des jeûnes et des cruautés que des loix sévères m'imposent, je ne me nourris que de pleurs et inquiétudes, et cependant je ne mérite aucune récompense des maux que je souffre. Ma fausse piété vous a long-temps trompé ainsi que les autres: vous m'avez cru tranquille, et j'étois plus agitée que jamais. Vous vous êtes persuadé que j'étois attachée à mes devoirs, et je n'avois d'autre occupation que celle que l'amour me donnoit. Dans cette erreur vous m'avez demandé des prières; c'est de vous que je les dois attendre. Ne présumez point trop de ma vertu et de ma guérison. Je suis chancelante, c'est à vous à me raffermir par vos exhortations; je suis encore foible, et vous devez me soutenir et me conduire par vos conseils. Quel sujet avez-vous de me louer? La

louange est souvent nuisible à celui à qui on la donne. Une vanité secrète s'élève du coeur, nous aveugle, et nous cache des plaies mal guéries. Un séducteur nous flatte et cherche même à nous perdre. Un ami sincère ne nous déguise rien; et loin de passer légèrement la main sur le mal, il nous le fait sentir vivement en y apportant le remède. Que n'agissez-vous de la sorte avec moi? voulez-vous passer pour un flatteur injuste et dangereux? ou, si vous voyez en moi quelque chose de louable, ne craignez-vous pas que la vanité qui est si naturelle à tous les hommes ne l'efface? Mais ne jugeons point de la vertu par les vaines apparences; car elle se trouve dans les réprouvés aussi bien que dans les élus. L'adresse d'un imposteur habile sait bien s'en parer, et se fait souvent plus admirer que le zèle véritable des plus grands saints. Le coeur de l'homme est un labyrinthe dont on

ne peut découvrir toutes les routes cachées. Vos louanges me sont d'autant plus dangereuses, que j'aime celui qui me les donne; plus je désire vous plaire, plus j'ai de penchant à croire tout ce que vous m'attribuez de mérite. Ah! songez plutôt à soutenir mes foiblesses par des remontrances salutaires. Ayez plus de crainte que de confiance de mon salut, et ne dites pas que la vertu n'a point d'autre fondement que notre foiblesse, et que celui-là sera couronné qui aura combattu avec plus de peine. Je ne cherche point cette couronne que donne la victoire, je ne veux qu'éviter le péril. Il est plus sûr de se défendre que de livrer le combat. Il y a plusieurs degrés dans la gloire; je ne souhaite point les plus éclatans, je les laisse à ces grands courages qui ont tant de fois vaincu. Je n'ai point cherché à vaincre, de peur de perdre la victoire. Heureuse si je me puis échapper au naufrage, et enfin arriver au port. Le

ciel m'ordonne de renoncer à la passion
funeste qui m'attache à vous. Ah! mon
coeur n'y pourra jamais consentir. Adieu.

HELOÏSE.

SOMMAIRE

DE LA LETTRE SUIVANTE.

ABEILARD, qui fait une austère pénitence dans sa retraite, et qui songe sérieusement à son salut, ne veut plus recevoir de lettres d'Héloïse. Il lui écrit le péril où il s'expose en les lisant, et s'efforce de lui persuader qu'ils doivent s'oublier l'un l'autre. Il l'exhorte à remporter sur elle cette grande victoire; et comme un contraire ne brille jamais avec plus d'éclat que par l'opposition de son contraire, il lui représente les avantages d'une ame tranquille et soumise à la grâce, après lui avoir parlé des agitations d'un coeur que l'amour criminel trouble. Il est trop habile homme pour ignorer qu'il propose à Héloïse une chose difficile à exécuter. Il sait même qu'il n'est pas aisé d'arracher du coeur une passion qui y a pris de profondes racines. C'est pourquoi, en lui enseignant les moyens d'en venir à bout, il l'assure que par des prières ardentes, il va seconder ses efforts.

Tome I.

O

L E T T R E

D' A B E I L A R D

A H É L O Ï S E .

*Pour servir de réponse à la lettre
précédente.*

NE m'écrivez plus, Héloïse, ne m'écrivez plus, il est temps de finir un commerce qui rend nos mortifications infructueuses. Ne nous abusons point; pendant que nous flatterons l'idée qui nous revient de nos plaisirs passés, notre vie sera agitée, et nous ne goûterons point la douceur de la solitude. Commençons donc à faire un bon usage de nos austérités, et ne conservons pas des images coupables dans les rigueurs de la pénitence. Qu'une mortification de corps et d'esprit, un jeûne exact, une solitude

continue, et jamais interrompue, des méditations profondes et saintes, un amour pour Dieu qui ne se démente jamais, que tout cela, dis-je, succède à nos dérèglemens.

Essayons de porter la perfection religieuse à un point auquel il soit difficile de parvenir. Il est beau qu'il se trouvât dans le christianisme quelques âmes si détachées de la terre, des créatures et d'elles-mêmes, qu'elles semblent être indépendantes du corps auquel elles sont attachées, et qu'elles traitent comme leur esclave. On ne sauroit d'ailleurs s'élever trop, quand on veut aller jusqu'à Dieu même; quelques grands efforts que l'on fasse, on se trouve toujours fort éloigné de cette sublime divinité à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre. Agissons pour Dieu indépendamment des créatures et de nous-mêmes, n'ayons aucun égard à nos desirs, ni aux sentimens des autres. Si nous étions en

cet état, Héloïse, j'irois volontiers faire mon séjour au Paraclet. Là, mes soins ardens et efficaces pour une communauté que j'ai comme fondée, attireroient sur elle mille grâces particulières. Je l'instruïrois par ma parole, et je l'animerois par mon exemple. Je commanderois, ou plutôt je veillerois sur la vie de vos soeurs. Je vous ferois prier, méditer, travailler et vous taire; et je prierois moi-même, je méditerois, je travaillerois, et je garderois le silence.

Je parlerois pourtant quelquefois, mais ce seroit pour vous relever de vos chûtes, pour vous fortifier dans vos foiblesses, pour vous éclairer dans les ténèbres et dans les obscurités qui viendroient quelquefois vous surprendre. Je vous consolerois de ces aridités qui sont si connues aux personnes vertueuses, et distinguées par leur zèle. Je réprimerois même la vivacité de votre zèle et de votre piété, et je mettrois un tempérament judicieux

à votre ferveur ; je vous enseignerois les devoirs qui doivent être connus, et je vous éclairerois les doutes que la foiblesse de votre raison pourroit produire. Je serois votre maître et votre père, et par un talent merveilleux je deviendrois ou vif, ou lent, ou doux, ou sévère, selon le caractère différent de celles que je voudrois mettre dans le chemin pénible de la perfection chrétienne.

Où m'emporte une vaine imagination? Ah! chère Héloïse, que nous sommes éloignés de cette heureuse situation ! Votre coeur est encore en proie à une funeste flamme que vous ne pouvez éteindre, et je trouve dans le mien du trouble et de l'inquiétude. Ne croyez pas que je jouisse ici d'une paix profonde. Héloïse, il faut pour la dernière fois que je vous ouvre mon ame. Je ne suis pas encore détaché de vous. Je combats en vain des sentimens trop tendres ; malgré mes efforts, je sens qu'un reste de ten-



dresse me rend sensible à vos ennuis, et me les fait partager. Vos lettres, je l'avouerai, m'ont ému; je n'ai pu lire avec indifférence des caractères tracés par une main si chère. Je soupire, je verse même des larmes, et toute ma raison suffit à peine à cacher ma foiblesse aux yeux de mes disciples. Oui, malheureuse Héloïse, tel est l'état où se trouve le malheureux Abeilard. Le monde, qui se trompe presque toujours dans ses jugemens, croit que je suis tranquille, et comme si je n'eusse aimé en vous que la satisfaction des sens, on s'imagine que je vous ai oubliée. Que cette erreur est grossière! Je suis persuadé que le peuple s'imaginait, quand nous nous séparâmes, que la honte et la douleur de me voir traité si cruellement, me faisoient abandonner le monde, comme si mon amour ingénieux à se contenter, n'auroit pas pu inventer mille plaisirs aussi sensibles que celui dont Fulbert me privoit. Ce fut, vous le

savez, un juste repentir d'avoir offensé Dieu qui m'inspira le dessein de me retirer. J'expliquai l'accident qui nous étoit arrivé comme un ordre secret du ciel qui punissoit nos crimes. Je ne regardai plus le violent Fulbert que comme le ministre des vengeances du Seigneur. La grâce seule m'entraîna dans un asyle où je serois encore, si mes ennemis m'eussent laissé vivre. J'ai souffert constamment toutes leurs persécutions, ne doutant point que ce fût Dieu lui-même qui me les suscitoit pour me purifier.

Quand il m'a vu parfaitement soumis à ses saintes volontés, il a permis que j'aie justifié ma doctrine; j'en ai rendu la pureté publique, et j'ai fait voir enfin que ma croyance n'est pas seulement orthodoxe, mais qu'elle est encore exempte de tout soupçon de nouveauté.

Que je serois heureux, si je n'avois que mes ennemis à craindre, si je n'avois point d'autre obstacle à mon salut que

leur calomnie! Mais, Héloïse, vous me faites trembler. Vos lettres m'apprennent que vous êtes toujours asservie à une passion fatale; et si vous n'en triomphez, il faut renoncer à votre salut: et moi, quel parti voulez-vous que je prenne? Voulez-vous que, rebelle au Saint-Esprit, j'étouffe ses inspirations, et que j'aïlle, pour vous complaire, essuyer des pleurs que le démon fait couler. Cette indigne démarche sera-t-elle le fruit de toutes mes méditations? Ah! soyons plus fermes dans nos résolutions; nous ne sommes dans la solitude que pour y pleurer nos péchés, et pour y gagner le ciel; commençons donc à nous donner à Dieu de tout notre cœur.

Je sais que les commencemens de chaque chose sont difficiles; mais il est glorieux d'entreprendre et de commencer une grande action; et cette gloire augmente à proportion que les difficultés qui s'y rencontrent sont considérables. C'est

pourquoi nous devons vaincre courageusement tous les obstacles que nous trouverons pour embrasser la vertu chrétienne. C'est dans les monastères que les hommes sont éprouvés comme l'or dans la fournaise : c'est là que personne ne peut demeurer long-temps, s'il ne porte dignement le joug du Seigneur.

Quelque parfait qu'on puisse être, on a quelquefois des tentations ; il y en a même d'utiles. Il ne faut pas s'étonner si l'homme ne sauroit être exempt de tentation, puisqu'il a dans lui-même la source des tentations, c'est-à-dire, la concupiscence. A peine sommes-nous délivrés d'une tentation, qu'il en survient une autre. Tel est enfin le sort de la postérité du premier homme, qu'elle aura toujours quelque chose à souffrir, puisqu'elle a perdu sa première félicité. Qu'on ne se flatte point qu'on pourra vaincre les tentations par la fuite : si nous n'y joignons la patience et l'humilité, nous

nous tourmenterons inutilement. On en vient plus sûrement à bout, en implorant le secours de Dieu, que par les armes que peut nous fournir notre propre fond.

Soyez constante, Héloïse; ayez de la confiance en Dieu, et vous aurez peu de tentations à combattre; et quand elles viendront vous saisir, étouffez-les dans leur naissance. Ne souffrez pas qu'elles s'affermissent dans votre coeur. Remédiez au mal dès qu'il commence, dit un ancien; car si vous le laissez croître, vous ne pourrez le guérir. En effet, la tentation a des degrés: d'abord c'est une simple pensée à l'esprit, elle ne paroît pas dangereuse: l'imagination la reçoit sans alarmes; il s'en forme un plaisir qui nous flatte; nous nous y arrêtons, enfin nous y consentons.

Je ne doute pas, Héloïse, que vous ne songiez sérieusement à votre salut: c'est là l'unique soin qui doit occuper votre coeur. Bannissez-en Abeilard pour

jamais ; c'est le meilleur avis que je vous puisse donner : car enfin le souvenir d'une personne qu'on a aimé criminellement ne sauroit qu'être nuisible , quelqu'avancé qu'on puisse être dans le chemin du salut. Quand vous aurez détruit le funeste penchant que vous avez pour moi , la pratique de toutes les vertus qui conviennent à votre état vous sera aisée ; votre ame quittera avec joie ce misérable corps où elle est attachée , et prendra son vol au ciel. Vous vous présenterez alors devant le Seigneur avec confiance : vous ne verrez pas le caractère de votre réprobation sur le livre de vie. Le Sauveur vous dira : Venez , ma fille , venez partager ma gloire ; jouissez de la récompense éternelle que j'ai attachée aux vertus que vous avez pratiquées.

Adieu , Héloïse , voilà les derniers conseils de votre cher Abeilard. Pour la dernière fois , que ne puis-je vous persuader les plus saintes maximes de l'E-

vangile! Fasse le ciel que votre coeur
 autrefois si sensible à mon amour, se
 laisse maintenant conduire par mon zèle!
 Que l'image d'Abeilard amoureux, à
 votre esprit toujours présente, prenne
 désormais la figure d'Abeilard véritable-
 ment pénitent; et puissiez-vous autant
 verser de pleurs pour votre salut, que
 vous en avez répandu durant le cours
 de nos malheurs!

ABEILARD.

LETTRÉ
D'HÉLOÏSE
A ABEILARD.

CHER Abeilard, vous attendez peut-être que je vous reproche votre négligence. Vous n'avez point fait réponse à ma dernière lettre, et j'en rends grâces au ciel: dans l'état où je me trouve, c'est un bien pour moi de vous voir insensible à la funeste passion qui m'attache à vous; car enfin, Abeilard, vous avez perdu pour jamais Héloïse. Malgré tous les sermens que je vous ai faits de ne songer qu'à vous, de n'être occupée que de vous, je vous ai banni de ma pensée: je vous ai oublié; vous ne ferez plus ma félicité, délicieuse idée d'un amant que j'adorois! Chère image d'A-

Tome I.

P

beilard, qui me suiviez par-tout, je ne veux plus me souvenir de vous! Mérite éclatant d'un homme, qui est, malgré ses ennemis, l'admiration de son siècle! plaisirs enchanteurs auxquels Héloïse se livroit sans réserve, vous faites le tourment de ma mémoire! Abeilard, je vous avoue, sans rougir, mon infidélité. Que mon inconstance apprenne à l'univers qu'on ne doit pas compter sur les promesses des hommes; ils sont tous sujets au changement. Vous vous troublez, Abeilard! Cette nouvelle sans doute vous surprend; vous ne pouvez vous imaginer qu'Héloïse soit infidelle. Elle étoit prévenue pour vous d'un penchant si fort, que vous ne pouvez comprendre comment le temps l'a pu détruire. Sortez de votre erreur; je vais vous révéler ma perfidie; et au lieu de me la reprocher, je suis persuadée que vous en verserez des larmes de joie. Quand je vous aurai nommé le rival qui vous a ravi

mon coeur, vous louerez mon inconstance, et vous prierez ce rival de la vouloir fixer. Vous devez juger par-là que c'est Dieu qui vous enlève Héloïse. Oui, mon cher Abeilard, c'est lui qui rend à mon esprit la tranquillité qu'un vif souvenir de nos malheurs passés ne me permettoit point de goûter. Juste ciel ! quel autre rival pouvoit m'arracher à vous ? Avez-vous soupçonné qu'un mortel pouvoit vous avoir effacé de mon coeur ? Avez-vous été assez injuste pour me croire capable de sacrifier le vertueux et savant Abeilard à un autre que Dieu ? Non, je me flatte que vous m'avez rendu justice. Je ne doute pas que vous ne souhaitiez d'apprendre de quel moyen Dieu s'est servi pour me toucher : je vais vous le dire ; admirez les secrets ressorts de sa providence. Quelques jours après vous avoir envoyé ma dernière lettre, je tombai dans une dangereuse maladie ; les médecins m'abandonnèrent, et je crus

ma mort certaine. Ce fut alors, vous le dirai-je? que ma passion, que j'avois cru innocente, me parut criminelle: ma mémoire me représenta fidèlement toutes les actions de ma vie; et je vous avoue que mon amour fit toute ma peine en ces derniers momens. La mort que je n'avois jamais regardée que de loin, s'offrit alors à mon imagination, comme elle se présente aux pécheurs. Je commençai à craindre la colère de Dieu lorsque j'allois l'éprouver, et je me repentois de n'avoir point profité de ses disgrâces, quand j'allois cesser de vivre. Les lettres tendres que je vous ai écrites, et les entretiens passionnés que j'ai eus avec vous, me faisoient autant de peine en cet instant, qu'ils m'avoient auparavant fait de plaisir. Ah, malheureuse Héloïse! disois-je en moi-même, si c'est un crime de s'abandonner à de si doux transports, et si après la vie un infallible châtement les suit, pourquoi ne combattois-tu pas

un penchant si dangereux? Vois les supplices qui te sont destinés; contemple avec frayeur cet appareil épouvantable de tourmens, et rappelle en même temps les plaisirs que ton ame abusée trouvoit délicieux. Hé bien, poursuivis-je, n'es-tu pas au désespoir de t'être enivrée de ces fausses douceurs? Quelle folie de vivre comme j'ai fait jusqu'ici? Enfin, Abeilard, imaginez-vous, si vous le pouvez, tous les remords dont j'ai été la proie, et vous ne serez point étonné de mon changement.

La retraite est insupportable pour un coeur qui n'est pas tranquille; ses ennuis croissent dans le silence; la solitude les entretient. Depuis que je suis enfermée dans ces murs, je n'ai fait que donner des larmes à nos malheurs. Le Paralet a retenti de mes regrets, et comme une esclave condamnée à une éternelle servitude, j'ai poussé des soupirs, et passé mes jours dans la douleur. Au

lieu de remplir le dessein que Dieu a sur moi, je l'offensois; je regardois cet asyle sacré comme une prison affreuse, et je portois à regret le joug du Seigneur. Au lieu de me sanctifier par la vie pénitente que je menois, j'assurois ma réprobation. Quel égarement! C'en est fait, Abeilard, j'ai déchiré le bandeau qui m'aveugloit; et si je dois m'en fier aux mouvemens nouveaux qui m'agitent, je serai bientôt digne de votre estime. Vous n'êtes plus cet Abeilard voluptueux, qui pour se ménager une conversation particulière avec moi la nuit, imaginoit tous les jours de nouveaux moyens de tromper la vigilance de ceux qui nous observoient. Le malheur qui vous arriva après tant d'heureux momens, vous donna de l'horreur pour le vice; vous consacraâtes dès cet instant le reste de vos jours à la vertu; vous parûtes vous soumettre à cette nécessité sans violence. Pour moi, plus tendre que vous, et plus

sensible aux molles voluptés, j'ai souffert impatiemment ce malheur. Vous avez entendu les plaintes qui me sont échappées contre nos persécuteurs. Vous avez vu tout le ressentiment que j'en ai conçu par les lettres que je vous ai écrites : c'est sans doute ce qui m'a ôté l'estime d'Abeilard. Vous avez été alarmé de mes emportemens ; et si vous le voulez avouer de bonne foi, vous avez peut-être désespéré de mon salut. Vous n'avez pu prévoir qu'Héloïse vaincroit une passion si forte ; vous vous trompez, Abeilard, ma foiblesse soutenue de la grâce, ne sauroit empêcher que je remporte une victoire complete. Rendez-moi votre estime, je vous en conjure ; votre piété vous doit solliciter en secret à me l'accorder.

Mais quel trouble secret s'élève dans mon ame ! Quel mouvement inconnu s'oppose à la résolution que j'ai formée de ne soupírer plus pour Abeilard ! Juste ciel ! n'aurai-je pas encore triomphé de

mon amour? Malheureuse Héloïse, tant que tu respireras, ton sort est d'aimer Abeilard; pleure, tu n'eus jamais un plus juste sujet de t'affliger; c'est maintenant que je dois mourir de douleur. La grâce m'avoit prévenue; j'avois promis d'être fidelle à la grâce. Je me parjure, et je sacrifie la grâce à Abeilard. Ce sacrifice sacrilège met le comble à mes iniquités. Après cela puis-je encore espérer que Dieu m'ouvrira ses trésors de miséricorde? N'ai-je pas lassé sa clémence? J'ai commencé à l'offenser dès que j'ai vu Abeilard; une funeste sympathie nous engagea tous deux dans un commerce criminel; Dieu nous suscite une main ennemie qui nous sépare. Je m'en afflige; je déteste le malheur qui nous arrive, et j'en adore la cause. Ah! je devois plutôt expliquer ce sinistre accident comme un ordre secret du ciel, qui réprouvoit notre engagement, et m'appliquer dès-lors à détruire ma pas-

sion. Ah! qu'il eût mieux valu oublier pour jamais l'objet dont j'étois préoccupée, que d'en conserver un souvenir si fatal au repos de mes jours et à mon salut! Grand Dieu! Abeilard occupera-t-il toujours ma pensée? ne pourrai-je jamais m'affranchir des liens qui m'attachent à lui. Mais peut-être que je m'alarme mal-à-propos; la vertu règle tous mes mouvemens, et ils sont tous soumis à la grâce. Ne craignez point, cher Abeilard; je n'ai point ces sentimens qui, tracés dans mes lettres, vous ont causé tant de peine. Je ne tâcherai plus, par le récit des plaisirs que notre amour naissant nous faisoit goûter, de recueillir cette tendresse criminelle que vous aviez pour moi, et qui vous étoit si chère. Je vous dégage de tous vos sermens. Oubliez les noms d'amant et d'époux, mais conservez toujours celui de père. Je n'attends plus de vous ces protestations tendres et ces billets si propres à entretenir

le commerce de l'amour. Je ne vous demande que de pieuses exhortations et des conseils salutaires. Le chemin du salut, tout épineux qu'il puisse être, me paroitra agréable quand je marcherai sur vos pas. Vous me trouverez toujours prête à vous suivre. Je lirai avec plus de plaisir les lettres où vous me ferez voir les avantages de la vertu, que celles où, avec tant d'artifice, vous cachez le poison funeste des passions que vous m'inspiriez. Il ne vous est pas permis de garder le silence désormais sans être coupable. Lorsque toute remplie d'un amour violent je vous pressois avec tant d'ardeur de m'écrire, de combien de lettres falloit-il vous accabler avant que de pouvoir vous en arracher une? Vous me refusiez dans mon malheur la seule consolation qui me restoit. Vous la pensiez pernicieuse. Vous vouliez à force de rigueurs me contraindre à vous oublier, et je ne pouvois vous blâmer : mais

à présent vous n'avez rien à craindre. Une maladie heureuse, que la Providence semble m'avoir envoyée pour me sanctifier, a fait ce que tous les efforts humains et votre cruauté n'auroient pu faire. Je vois la vanité de ce fragile bonheur dont nous jouissions comme si nous ne devions jamais le perdre. Combien d'alarmes, combien d'inquiétudes nous falloit-il souffrir? Non, Seigneur, il n'est point de plaisir véritable sur la terre que celui que donne la vertu. Le coeur au milieu des délices du monde ressent une certaine amertume; il est inquiet et agité jusqu'à ce qu'il ait trouvé son repos en vous. Que n'ai-je point souffert, Abeilard, tandis que j'ai conservé dans ma retraite les feux qui m'avoient brûlé dans le monde. Je ne pouvois sans horreur voir les murailles qui me renferment; les heures me paroisoient de longues années. Je me repentois cent fois le jour, de m'être ainsi ensevelie toute

vivante. Depuis que la grâce a dessillé mes yeux, tout est changé. Ma solitude me paroît toute charmante. La tranquillité que j'y vois, entre jusque dans le fond de mon coeur. Contente de remplir mes devoirs, je sens une douceur que les richesses, les grandeurs et les plaisirs du monde n'ont jamais pu donner. Que le repos m'a coûté cher! que j'ai eu de peine à l'acquérir! Il faut l'avouer, je l'ai acheté au prix de mon amour. J'ai fait un sacrifice violent, et qui paroisoit au-dessus de mes forces. Je vous ai arraché de mon coeur; n'en soyez pas jaloux; j'y ai placé un Dieu qui devoit l'avoir toujours occupé tout entier. Contentez-vous d'être dans mon esprit, vous n'en sortirez jamais. Je me ferai un plaisir secret de penser à vous, et une gloire de remplir ces règles de piété que votre main me tracera.

On m'apporte dans ce moment une lettre de votre part. Je vais la lire, et

je prétends vous faire réponse sur le champ. Vous connoîtrez du moins, par mon exactitude à vous écrire, que vous m'êtes toujours cher. . . . Vous me faites des reproches obligeans sur le temps que j'ai laissé passer sans vous donner de mes nouvelles. Ma maladie me doit justifier. Je n'ai laissé point échapper d'occasion de vous donner des marques de mon souvenir. „Je vous remercie des „inquiétudes que vous dites que vous „cause mon silence, et de la crainte obligeante que vous me témoignez sur „ma santé. La vôtre, dites-vous, est „délicate, et vous avez, ces jours passés, pensé mourir.” Avec quelle froideur, cruel, vous m'annoncez une nouvelle si capable de m'affliger! Je vous marquai dans ma dernière lettre l'état où je serois réduite si vous aviez perdu la vie. Et si je vous suis chère, vous modérerez les rigueurs de votre vie austère. Je vous représentai le besoin que

nous avions de vos conseils et la nécessité indispensable où vous étiez de vous conserver. Je ne veux pas vous répéter les mêmes choses, de peur de vous ennuyer. „Vous nous recommandez de ne „vous pas oublier dans nos prières.” Ah, mon cher Abeilard! vous devez compter sur le zèle de notre communauté. Elle vous est parfaitement dévouée, et vous ne sauriez, sans injustice, l'accuser de vous avoir mis en oubli. Vous êtes notre père; nous sommes vos filles. Vous êtes notre guide; nous nous abandonnons avec confiance à votre piété. Vous nous ordonnez, nous vous obéissons; attentives à nos devoirs, nous exécutons avec fidélité ce que vous nous avez prescrit avec prudence. Nous ne nous imposons point de pénitence sans votre consentement, de peur de suivre plus un zèle indiscret qu'une vertu solide: en un mot, rien n'est bien fait, si Abeilard ne l'a approuvé. Vous me demandez une

chose qui m'embarrasse. „ On vous a dit
„ que quelques-unes de nos soeurs don-
„ noient de mauvais exemples, et qu'il
„ y avoit du relâchement parmi elles.”
Cela vous doit-il étonner, vous qui avez
de l'expérience, et qui savez comment
les monastères se remplissent aujourd'hui?
Les pères consultent-ils présentement les
inclinations de leurs enfans pour les étab-
lir? La politique et l'intérêt règlent au-
jourd'hui la plupart des établissemens.
Voilà pourquoi il se trouve quelque-fois
dans les couvens des religieuses qui font
l'opprobre des communautés. Mais je
vous conjure de m'apprendre ce qu'on
vous a dit du Paraquet, et de m'enseigner
le remède que vous jugerez à propos d'y
apporter. Le relâchement dont vous par-
lez, n'a point encore frappé mes yeux,
et dès que je m'en appercevrai, j'y don-
nerai bon ordre. Je fais la ronde toutes
les nuits, et je fais brusquement rentrer
dans leurs cellules les soeurs que je trouve

qui prennent le frais. Je me souviens de toutes les aventures qui sont arrivées dans les monastères voisins de Paris. Vous finissez votre lettre par vos plaintes ordinaires contre la fortune, et vous implorez la mort comme la fin d'une vie ennuyeuse et traversée. Sera-t-il possible qu'un génie aussi beau que le vôtre, ne se consolera jamais de ses malheurs passés? Que diroit le monde, s'il lisoit comme moi vos lettres? Il s'imagineroit que vous ne vous êtes renfermé que pour pleurer votre impuissance. Il croiroit que le seul motif qui vous a engagé à vivre dans la solitude, a été la honte que vous avez eu de vous voir dans l'état affreux où vous a mis la malice de mes parens. Que diroit de vous cette foule de jeunes gens qui courent si loin pour vous entendre, qui préfèrent vos sévères leçons aux douceurs de la vie civile, s'ils vous voyoient en secret esclave de vos passions, et ressentir toutes les foiblesses

dont vos préceptes les garantissent? Cet Abeilard, sans doute, qu'ils admirent, ce rare personnage, qui les conduit, perdrait une si belle réputation, et seroit même méprisé de ses disciples. Si ces raisons ne sont pas capables de vous donner de la fermeté dans votre infortune, jetez les yeux sur moi; admirez la résolution que j'ai prise de m'enfermer à votre exemple. J'étois jeune quand on nous a désunis; et si je dois ajouter foi à ce que vous me disiez tous les jours, je n'étois pas indigne de l'attachement d'un honnête homme. Si je n'eusse aimé dans Abeilard que le plaisir des sens, mille jeunes gens aimables m'auroient consolé de votre perte. Vous savez ce que je fis; dispensez-moi de vous le répéter. Souvenez-vous des assurances que je vous donnai de vous aimer avec la même tendresse. J'essuyois vos pleurs par mes baisers, et comme vous n'étiez plus si redoutable, j'avois beaucoup

moins de retenue. Ah! si vous m'eussiez aimée avec délicatesse, les sermens que je vous faisois, les transports dont ils étoient accompagnés, les caresses innocentes que je vous prodiguois, tout cela ne devoit-il pas vous consoler? Si vous m'eussiez vu devenir insensiblement indifférente, vous auriez raison de vous désespérer; mais non, jamais vous ne reçûtes plus de témoignages de ma passion. Que je ne voie plus dans vos lettres, mon cher Abeilard, ces murmures contre la fortune; vous n'êtes pas le seul qu'elle persécute; vous devez oublier les outrages que vous en avez reçu. Quelle honte pour un philosophe, de ne pouvoir se consoler d'un accident qui peut arriver à tous les hommes! Réglez-vous sur moi; je suis née avec des inclinations violentes; je combats même encore tous les jours des mouvemens trop tendres, et il est glorieux pour moi d'en triompher, de les assujettir à l'empire de la raison.

Faut-il qu'une ame foible rassure un esprit fort, un jugement solide? Mais où m'emporte une aveugle erreur? Est-ce à vous, cher Abeilard, que mon discours s'adresse? Je ne songe pas que je parle à un nouveau père des déserts. Vous pratiquez les vertus que vous enseignez; et si vous vous plaignez de la fortune, c'est moins par un ressentiment des coups qu'elle vous a portés, que par le déplaisir de ne pouvoir faire connoître à vos ennemis qu'ils ont tort de songer à vous nuire. Laissez-les, Abeilard, laissez-les épuiser leurs traits, et continuez de charmer tous ceux qui vous écoutent. Découvrez ces précieux trésors que le ciel sembloit avoir réservés pour vous. Vos ennemis, frappés de l'éclat de vos lumières, vous rendront justice. Que j'aurois de plaisir, si je voyois tout le monde aussi bien instruit de votre probité que je le suis! Votre mérite est connu par toute la terre, et vos plus grands

ennemis conviennent que vous n'ignorez rien de tout ce que l'esprit humain peut savoir. Ah, mon cher époux ! je me sers de cette expression pour la dernière fois, ne vous reverrai-je jamais ? n'aurai-je pas, avant ma mort, la satisfaction de vous embrasser ? Que dis-je, malheureuse ! Sais-tu bien, Héloïse, ce que tu souhaites ? Pourrois-tu voir ces yeux vifs, sans te rappeler tous ces regards lascifs qui t'ont été si funestes ? Pourrois-tu regarder ce port majestueux d'Abeilard, sans être jalouse de tout ce qui verroit comme toi un homme si charmant ? Cette bouche qu'on ne peut regarder sans désirs, ces mains si propres à piller les trésors de l'amour, enfin toute la personne d'Abeilard ne peut être envisagée par une femme sans péril. Ne souhaite donc plus, Héloïse, ne souhaite plus de voir Abeilard : puisque son image, le souvenir qui t'en reste, te troublent, que ne feroit point sa présence ? quels désirs n'exci-

teroit-elle pas dans ton ame? Comment pourrois-tu demeurer maîtresse de tes sens à la vue d'un homme si aimable? Il faut que je vous avoue, Abeilard, ce qui fait mon plus sensible plaisir dans ma retraite; après avoir passé tout le jour à songer à vous, pleine d'une si chère idée, je me livre la nuit au sommeil qui vient me surprendre. C'est alors qu'Héloïse, qui n'ose qu'en tremblant penser le jour à vous, s'abandonne au plaisir de vous parler et de vous entendre. Je vous vois, Abeilard, et je repais mes yeux d'une si belle vue. Quelquefois vous m'entretenez de vos chagrins secrets, et vous m'affligez. Quelquefois aussi, oubliant l'éternel obstacle qu'on a mis à nos désirs, vous me pressez de vous rendre heureux, et je cède sans résistance à vos transports. Le sommeil, pour nous servir, vous prête ce que vos barbares ennemis vous ont ôté, et nos ames animées de la même ardeur, ressentent le

même plaisir. Agréables illusions, douces erreurs, que vous passez vite! A mon réveil j'ouvre les yeux, et ne trouve plus Abeilard. J'étends mes bras pour le retenir, il m'échappe. Je l'appelle, il ne m'entend pas. Que je suis folle de vous entretenir de ces songes, vous qui êtes insensible à ces plaisirs! Me trompai-je, Abeilard? Voyez-vous quelquefois Héloïse en songe? En quel état se présente-t-elle à vous? Lui tenez-vous un langage aussi tendre que vous lui teniez quand Fulbert la confia à vos soins? A votre réveil en avez-vous de la joie ou de la douleur? Excusez, Abeilard, excusez une amante qui s'égare. Je ne dois plus attendre de vous cette vivacité qui animoit vos soins. Ce n'est plus le temps d'exiger de vous une parfaite correspondance de désirs. Nous nous sommes asservis à des règles austères, nous devons les suivre, quoiqu'il nous en puisse coûter. Contempons nos de-

voirs dans toutes leurs rigueurs , et faisons , s'il se peut , un bon usage de cette nécessité qui nous retient éloignés l'un de l'autre. Pour vous , Abeilard , vous acheverez heureusement votre carrière : vos désirs et vos mouvemens ne mettent point d'obstacle à votre salut. Héloïse seule est à plaindre. Toujours la triste Héloïse versera des torrens de larmes , sans être assurée qu'elles serviront à l'ouvrage de son salut.

J'allois finir cette lettre sans vous rendre compte de ce qui s'est passé ici depuis peu de jours. Une jeune religieuse , qui étoit du nombre de celles à qui on fait épouser un couvent , sans examiner si ce séjour leur est propre , par une adresse qui m'est inconnue , a trouvé le moyen de se sauver ; et l'on dit qu'avec un jeune homme dont elle étoit aimée , elle est allée en Angleterre. J'ai ordonné à toute la communauté en particulier de garder le secret sur cette aventure. Hé

bien, Abeilard, s'il vous étoit permis de vivre avec nous, vous préviendriez ces désordres. Toutes nos soeurs, charmées de vous voir et de vous entendre ne songeroient qu'à profiter de vos exemples et de vos leçons. La jeune religieuse qui vient de violer ses vœux, n'auroit pas formé un dessein si coupable. Que n'êtes-vous à notre tête à nous exhorter à vivre saintement? Si nous avions vos yeux pour témoins de nos actions, elles seroient innocentes. Quand nous tomberions, vous nous releveriez, et, soutenues de vos conseils, nous marcherions d'un pas ferme dans le sentier de l'austère vertu. Je commence à m'appercevoir, ô Abeilard! que j'ai pris trop de plaisir à vous écrire. Je devois brûler ma lettre. Elle vous apprend que je suis toujours prévenue pour vous de la plus malheureuse passion du monde, et j'avois dessein, quand je l'ai commencée, de vous persuader le contraire. Je suis in-

cessamment agitée des mouvemens de la grâce et de ceux de ma passion : je leur cède tour-à-tour. Ayez pitié, Abeilard, de l'état où vous me réduisez, et faites en sorte que les derniers jours de ma vie soient aussi tranquilles, que les premiers ont été agités.

HELOÏSE.

LETTRES
D'HELOÏSE

ET

D'ABEILARD,

MISES EN VERS,

*Par M. DE BEAUCHAMPS, d'après
l'excellente traduction des lettres
D'HELOÏSE ET D'ABEILARD, de M.
le comte de Bussi Rabutin.*

Cette Édition a été corrigée sur celle
de 1737.

É P I T R E .

Vous avez lu mes vers, et l'on vient
de me dire
Que vous vouliez encor les voir, et les
relire,
Que, touché de mes sons, j'avois eu le
bonheur
De m'ouvrir un chemin jusques à votre
coeur.
Quelle gloire pour moi ! quelle heureuse
surprise !
Quoi ! vous plaignez les maux de la
tendre Héloïse !
Et le triste Abeilard a trouvé près de
vous
Un asyle assuré contre tous ses jaloux !
Votre coeur de leur sort partage l'amertume,
Et donne des soupirs au feu qui les consume !

Dieu des vers, si jamais, favorable à
mes vœux,
Tu soutins mon génie, et m'inspiras tes
feux,
Allume dans mon sein une flamme plus
belle ;
Viens élever ma voix, et signaler mon
zèle,
Et que tout l'univers, charmé de mes
accens,
S'empresse d'applaudir aux transports
que je sens.
Que les siècles futurs, informés de ma
gloire,
Apprennent mon bonheur, et ne puissent
le croire.

E X T R A I T

DE LA PREFACE DE L'AUTEUR.

L'Esprit et la tendresse d'Abéilard, les sentimens et la vivacité d'Héloïse, leurs infortunes, leurs foiblesses, leur pénitence, quelle matière intéressante pour une nouvelle historique! Comment est-elle échappée à tant de beaux esprits qui se mettent sur les rangs, et qui, contre le précepte d'Horace, entreprennent tous les jours des sujets stériles à qui l'art ne peut donner les beautés que la nature leur offre dans celui-là? Peut-être y réfléchiront-ils. Pour moi, je m'en tiens à leurs Lettres: c'est mon coup d'essai. Si j'ai réussi, le Lecteur en décidera. Lui demander grâce, ce n'est plus la mode. Lui dire avec confiance qu'elles sont belles, et qu'il doit les admirer; je laisse ces fanfaronades aux auteurs petits-maîtres du siècle: je n'ai qu'un mot à dire sur mon ouvrage. Je n'ai point suivi l'original latin; les savans le trouveront mauvais: je leur dirai, sans chercher

à m'excuser, qu'en 1687, M. le comte de Bussy, et en 1695, M..... ne s'y sont point assujétis, et qu'ils s'en sont bien trouvés. Les Lettres d'Héloïse et d'Abeilard ne sont guère connues que de ceux qui les ont lues dans ces auteurs. Les produire sous une autre idée, ce seroit les défigurer, et je ne sais si l'on seroit bien reçu à le faire: au reste, comme ces messieurs ont suivi leur imagination, j'ai cru pouvoir suivre la mienne. La poésie donne encore plus de liberté que la prose.

EXTRAIT d'une Lettre écrite à M. de
BEAUCHAMPS.

M O N S I E U R ,

Je viens d'apprendre que madame de ***
avoit obtenu de votre paresse et de votre
complaisance, une chose que vous devriez
avoir faite il y a long-temps. La manière
dont le public avoit reçu vos Lettres
d'Héloïse et d'Abeilard, méritoit un plus
prompt remerciement. Vous savez combien
peu je goûtois les raisons de votre silence,
et combien je vous en ai fait la guerre;
mais enfin vous voilà au point où je vous
demandois. J'augure si bien de cette nou-
velle édition, et de tout ce que vous y
ajoutez, que si l'amitié souffroit les com-
plimens, je vous en ferois d'avance sur
le succès que vous en devez espérer.

LETTRES
D' H É L O Ï S E

ET

D' A B E I L A R D .

PREMIERE LETTRE
D' H É L O Ï S E A A B E I L A R D .

U_NE lettre en mes mains l'autre jour
fut remise !
J'y reconnus les traits de l'époux d'Hé-
loïse ;
Et me servant des droits que j'ai sur cet
époux ,
Je crus pouvoir l'ouvrir puisqu'elle étoit
de vous .
Je crus que sa lecture , appaisant mes
alarmes ,

Calmeroit mes ennuis, et sécheroit mes
larmes.

Curieuse, je l'ouvre avec empressement :
Je me flatte, j'espère y trouver mon
amant.

Illusion cruelle où l'amour nous entraîne !
Je veux me consoler, et j'irrite ma peine.
D'un ami malheureux soulageant les dou-
leurs,

Votre main à ses yeux exposoit nos
malheurs ;

J'y trouvai mille fois et mon nom et le
vôtre,

Et mille affreux revers entassés l'un sur
l'autre.

Chaque ligne à mon coeur porta de nou-
veaux coups.

Deviez-vous me réduire à me plaindre
de vous ?

Deviez-vous, pour calmer des disgrâces
légères,

Faire un si long récit de toutes nos mi-
sères ?

Non. Vous portez trop loin le zèle et
l'amitié,

Cruel: et l'amour seul vous trouve sans
pitié.

Quelles réflexions vinrent troubler mon
ame?

Je sentis tout-à-coup ressusciter ma
flamme.

Ces transports, si long-temps retenus
dans mon coeur,

Plus forts que ma vertu, reprirent leur
vigueur.

Dans mes yeux agités on lisoit ma ten-
dresse;

Toutes mes actions annonçoient ma foi-
blesse.

Même aux pieds des autels, trop pleine
de mes feux,

De profanes soupirs se mêloient à mes
vœux.

Excusez, ô mon Dieu, le trouble qui
m'accable,

Malgré ma volonté mon coeur me rend
coupable.

Funeste souvenir de mon bonheur
passé,
L'absence, ni le temps ne t'ont point
effacé;
Tu rappelles encore à ma triste mémoire
Ces momens, où l'amour prenoit soin de
ma gloire,
Où le tendre Abeilard me donnoit tous
ses soins,
Où nos coeurs de nos feux étoient les
seuls témoins.
Je ne t'oublierai point, cher époux que
j'adore!
Je t'entends, je te vois, je te possède
encore.
Si pour toute la terre Abeilard n'est plus
rien,
Héloïse, en lui seul, voit son souverain
bien.
Du destin conjuré la fureur impuissante
Ne détruira jamais l'ardeur de votre
amante.
Ce n'est pas l'homme en vous qui fai-
soit mon bonheur;

L'amant, le seul amant possédoit tout
mon coeur.

Vous savez que toujours ce coeur plein
d'innocence,

Modéra de vos feux la vive impatience;

Et que, fuyant les noms et d'épouse et
d'époux,

Les liens de l'amour me paroissoient plus
doux.

De la soif des plaisirs Héloïse pressée,

N'a jamais sur les sens arrêté sa pensée;

Et bornant tous mes vœux à la douceur
d'aimer,

Cette seule douceur eut droit de me
charmer.

Hélas! si vos malheurs m'arrachent quel-
ques plaintes,

C'est pour vous, non pour moi que j'en
sens les atteintes;

Votre seul intérêt me fait verser des
pleurs,

Que je refuserois à toutes mes douleurs.



Eh ! puis-je , sans frémir , voir un oncle
perfidé

Animer contre vous une main homicide ?
Puis-je voir , sans pleurer , vos ennemis
jaloux ,

Conduits par leur fureur , s'élever contre
vous ?

Obscurcir lâchement la gloire la plus
pure ,

Et sans honte mêler le ciel dans leur
injure ?

En vain , justifiant le sens de vos écrits ,
Vous voulûtes fléchir ces superbes es-
prits .

L'innocent Abeilard succomba sous leurs
trames ;

Ses ouvrages sacrés périrent par les flam-
mes .

Lui-même , menacé d'une injuste prison ,
N'échappa , qu'en fuyant , à cette tra-
hison .

Objet infortuné de la haine publique ,
On ne vous regardoit que comme un hérè-
tique ;

On blâmoit à l'envi le nom de Paraclet,
Ce nom de votre orgueil paroissoit un
effet.

Monde injuste et cruel, que ta plainte
est frivole!

Tu poursuis Abeilard, et son Dieu te
console.

Dans le fond d'un désert ce Dieu con-
solateur,

Malgré tes vains efforts rend le calme à
son coeur.

De la chair et du sang esclaves mer-
cenaires,

Traitres religieux, qui vous dites ses
frères,

Pour ternir sa vertu vous avez tout osé,
De crimes et d'erreurs vous l'avez accusé;
Et poussant à l'excès l'insolence et l'envie,
Perfides, vous avez attenté sur sa vie.

Le temps, qui calme tout, ne vous adou-
cit pas.

Vous voulez, inhumains, vous voulez
son trépas,

Et peut-être qu'un jour on vous verra
descendre

Au fond de son tombeau, pour y trou-
bler sa cendre.

Siècle injuste! rougis de ton aveuglement,
Et reconnois enfin le prix de mon amant;
Mais plutôt contre lui n'écoute que ta
rage,

Son immortalité doit être ton ouvrage.
Que dis-je? Juste Dieu! me faudra-t-il
toujours

Redouter ta fureur, et craindre pour ses
jours?

Et devenu l'objet des plus vives alarmes,
Ne prononcerons-nous son nom qu'avec
des larmes?

Entendrai-je toujours ses filles et mes
soeurs,

Soupirer, s'attendrir, partager mes
frayeurs?

Voyez l'état affreux où vous m'avez
plongée:

Seule, foible, incertaine, et sans cesse
affligée,

Que deviendrai-je, hélas! si vous m'abandonnez?

Puis-je traîner sans vous mes jours infortunés?

Venez, cher Abeilard, soutenir ma faiblesse;

Venez, ou partager, ou régler ma tendresse;

Mais si mon fol amour exige trop de vous,
Du moins, cher Abeilard, du moins écrivez-nous.

Eh, ne nous dites point que, ménageant vos filles,

Vous n'osez de vos maux faire gémir nos grilles.

Pourquoi nous épargner? Epuisez tous nos pleurs?

Nos yeux n'en peuvent trop donner à vos malheurs.

Ah! si vous attendez que le ciel moins contraire

Laisse à votre vertu désarmer sa colère,

Et que de votre sang, moins fiers, moins
ulcérés,

Vos mortels ennemis ne soient plus al-
térés ;

C'est inutilement attendre des miracles,
Le mérite toujours rencontre des ob-
stacles.

Ce seroit pour mon coeur le plaisir le
plus doux

De recevoir encore une lettre de vous.
Ainsi lorsque Lucile écrivoit à ce sage *),
Dont les écrits pour moi sont d'un si
grand usage,

Le transport le plus vif dans son ame
excité,

Y rappeloit le calme et la sérénité,
Et sur lui de Lucile une lettre reçue,
Faisoit le même effet que celui de sa vue.

Un portrait de l'absence adoucit la ri-
gueur,
Sa douce illusion passe des yeux au
coeur ;

*) Sénèque.

Et l'amour dans ses traits renouvelle
sans cesse

La maîtresse à l'amant, l'amant à la
maîtresse.

De cette erreur flatteuse on aime à s'oc-
cuper,

Et sans oser se plaindre, un coeur se
sent tromper;

Mais bientôt le retour détruit cette im-
posture;

Ce fantôme charmant, cette aimable
peinture,

Quand l'objet de nos voeux vient finir
nos douleurs,

N'est plus qu'un peu de toile et qu'un
peu de couleurs.

Une lettre plus vive, et toujours ani-
mée,

Nous découvre le coeur de la personne
aimée;

Elle parle. On y voit ses moindres mou-
vemens,

Ses craintes, ses désirs et ses empres-
semens.

Interprète éloquent, une lettre rassemble
Tout ce qu'on se diroit si l'on étoit en-
semble.

Quelquefois plus hardie, elle sert mieux
nos vœux,
Et l'austère pudeur n'y contraint point
nos feux.

Ne nous refusons pas, dans notre état
funeste,
Un plaisir innocent, et le seul qui nous
reste.

Epouse d'Abeilard, vous serez mon
époux,

Ce nom sera toujours mon destin le plus
doux.

C'est assez qu'à mon cœur vous puis-
siez le paroître,

Et vous serez pour moi ce que vous vou-
drez être.

Oubliez vos malheurs, et j'oublierai les
miens.

Que l'amour seul préside à tous nos en-
tretiens.

Que vos lettres, sans art, et sans gêne
tracées,

Soient pleines de tendresse, et non pas
de pensées.

Livrez-vous sans contrainte à toute votre
ardeur,

Laissez confusément s'exprimer votre
coeur.

Ah! si vous vous taisez, je ne saurois
plus vivre.

Redoutez-vous l'amour, n'osez-vous plus
le suivre?

Ce Dieu, qui fut sur vous si puissant
autrefois,

Vous a-t-il fait si-tôt méconnoître ses
droits?

Et cédant, sans combattre, au pouvoir
de l'absence,

N'osoit-il vous blesser, qu'armé de ma
présence?

Ne m'abandonnez pas à ce soupçon
affreux

Rassurez une amante, et partagez ses feux.

Ce que pour un ami fit un zèle sincère,
Pour une épouse en pleurs ne pouvez-
vous le faire?

Je ne condamne pas votre attendrisse-
ment;

L'amitié peut régner dans le coeur d'un
amant.

D'un zèle ingénieux j'approuve l'artifice;
Un supplice plus grand calme un moindre
supplice;

Mais lorsque vous pouvez suspendre
notre ennui,

Vous devez plus encor à vos filles qu'à lui.
Ce nom respectueux demande un coeur
de père;

Et vous devez aimer autant qu'on vous
revère.

Ce nom renferme en lui vos devoirs et
les leurs.

Votre coeur est le prix qui doit payer
leurs coeurs.

Elles n'imitent point votre injuste silence;
Et Dieu même est témoin de leur recon-
naissance.

Ce cloître, ces jardins, ce temple, ces
autels,

De votre piété monumens immortels,
A nos derniers neveux portant votre
mémoire,

Des horreurs de l'oubli sauveront votre
gloire:

On saura qu'animé d'un zèle généreux,
Abeilard, magnanime autant que mal-
heureux,

D'un antre de voleurs, lieu désert et
sauvage,

Dévoué de tout temps au meurtre, au
brigandage,

Fit un lieu d'oraison, un asyle sacré,
Où de Dieu, nuit et jour, le nom fut
adoré;

On saura que, pour vous, des filles pé-
nitentes,

Y pousoient vers le ciel des prières ar-
dentes;

On saura que ce temple, et ses supérbes
toits,

Sont votre unique ouvrage, et non celui
des rois.

Mais ce qui doit encor vous flatter da-
vantage,

On saura qu'Héloïse, et ce jeune héritage,
Chers objets de vos soins, vous doivent
le bonheur

D'être un temple vivant, et digne du
Seigneur.

Venez donc affermir nos vœux, notre
clôture;

Venez fortifier la grâce, et la nature.

Héritières d'Adam, coupables comme lui,
Notre coeur a besoin de secours et d'appui:
Et nous cachons, hélas! sexe foible et
fragile,

Un trouble dévorant sous un dehors tran-
quille.

Tantôt enfans de haine et tantôt de l'a-
mour,

La grâce et le péché triomphent tour-à-
tour.

C'est peu d'aller à Dieu, c'est peu de le
connoître,

Il faut n'aimer que lui , n'avoir que lui
pour maître ,

Ne vivre qu'en lui seul , s'en laisser pé-
nétrer ,

S'anéantir soi-même, et lui tout consacrer :

Mais l'homme chancelant s'arrête et perd
courage ;

Par le moindre plaisir le monde le rengage ;

Et le sublime effort d'un parfait dévoue-
ment ,

N'est pas pour des pécheurs l'ouvrage
d'un moment.

Tu peux seul , ô mon Dieu , par ta toute-
puissance ,

Attacher nos désirs , fixer notre incon-
stance ,

Et des feux de ta grâce , allumant notre foi ,

Nous faire détester tout ce qui n'est pas toi.

Imitez , Abeilard , le zèle de l'apôtre ;

Dieu bénit son travail , il bénira le vôtre ;

Paul sauva les Gentils , vous sauverez
vos soeurs ;

Que cet emploi pour vous doit avoir de
douceurs !

Je sais que votre esprit, ardent, infatigable,

Ne s'est point émoussé dans un repos
coupable ;

Mais vous donnez vos soins à des coeurs
endurcis,

Et vous abandonnez d'innocentes brebis,
Qui, pleines de respect et d'ardeur pour
leur père,

Mettroient tout leur bonheur à vous
suivre, à vous plaire.

Devez-vous prodiguer à des hommes in-
grats

Des mystères sacrés qu'ils ne conçoivent
pas,

Et répandre sans fruit le grain de l'é-
vangile,

A travers des rochers, ou dans un champ
stérile,

Tandis que vous pouvez, le versant parmi
nous,

Produire des moissons qui soient dignes
de vous?

Mon coeur n'a-t-il donc plus de pou-
voir sur le vôtre,

Dois-je, pour vous toucher, parler au nom
d'un autre?

Craignez-vous de m'entendre, et de m'en-
tretienir;

Du crime de Fulbert voulez-vous me
punir?

Et me laissant errer au gré de ma foi-
blesse,

Détournez-vous les yeux d'une ame pé-
cheresse?

Cependant, entre nous, grâce à nos en-
nemis,

Grâce aux vœux que j'ai faits, tout
commerce est permis:

Héloïse voilée! Abeilard insensible!

Quel obstacle à nos feux plus grand, plus
invincible.

Ne me fuyez donc point. Cédez à mes
désirs;

Vous n'êtes plus à craindre, écoutez mes
sopirs.

Conduite par raison dans ce lieu soli-
taire,

Faites que par vertu je commence à m'y
plaire.

Auteur de tous mes maux, venez les
soulager :

Contre vous, contre moi, venez me pro-
téger.

D'une vive tendresse une ame pos-
sédée,

En conserve toujours l'impétueuse idée.

Tel qu'un feu dévorant, l'amour laisse
des traits

Dont les impressions ne s'effacent jamais.

Vous vous ressouvenez de cette impa-
tience

Où me précipitoit la plus légère absence ;

Que, passant à vous voir et les nuits et
les jours,

Je les trouvois trop prompts, et mes plai-
sirs trop courts.

Quell'que fût votre ardeur, j'étois encor
plus tendre.

Qu'un billet me coûtoit pour vous le faire
rendre!

Je le suivois des yeux, et mon coeur
éperdu

Ne pouvoit se calmer qu'il ne vous fût
rendu.

Pour engager quelqu'un dans notre con-
fidence,

Je prodiguois les soins, l'argent, la com-
plaisance.

Que ne faisais-je point pour vous mar-
quer mes feux,

Pour m'occuper de vous, et pour vous
rendre heureux?

Ce funeste récit vous trouble, vous étonne;
Vous plaignez le désordre où mon coeur
s'abandonne.

Ah! ne rougissez point d'entendre les
accès

D'une ardeur que pour vous j'ai portée
à l'excès.

J'ai renoncé pour vous aux douceurs de
la vie;

Je me suis enfermée, et je me suis haïe.
Un amour vertueux produit seul ces ef-
forts;

Le plaisir fait aimer les vivans, non les
morts.

Et lorsque ses attraits peuvent tout sur
une ame,

Le même coup détruit son espoir et sa
flâme.

Lorsque je vous perdis, je n'avois que
vingt ans,

Je recevois par-tout des voeux et de l'en-
cens.

J'avois de la beauté; la jeunesse riante
Répandoit sur mon teint une fraîcheur
naissante:

Un naturel heureux, un esprit cultivé,
Des biens, de la naissance, un coeur
grand, élevé;

J'étois telle, en un mot, qu'il faut être
pour plaire,

Et je pouvois changer sans paroître lé-
gère;

Cependant vous savez que, fidelle à ma
foi,

De votre volonté je me fis une loi;

On me vit aux autels, victime obéissante,

Consacrer ma jeunesse, et remplir votre
attente.

Pourquoi, libre vous-même, eûtes-vous
la rigueur

De disposer de moi? Doutiez-vous de
mon coeur?

Craigniez-vous qu'un rival, plus tendre
et plus aimable,

N'allumât dans mon sein une flamme
coupable?

C'est ainsi que pensoit mon oncle furieux,

Quand il osa tramer son complot odieux;

Il crut que, de mon sexe imitant la foi-
blesse,

Le vôtre étoit l'objet de toute ma ten-
dresse.

Ton crime est inutile, oncle dénaturé;

En vain, barbare, en vain tu l'as défiguré.

Abeilard dans mon coeur sera toujours
le même,

Ce que j'aimois en lui, c'est encore ce
que j'aime,

Et mon amour plus fort que ta férocité,
Me venge de ta haine et de ta cruauté.

O toi, qui de nos coeurs perces le sombre
abyme,

Et qui de la vertu sais démêler le crime;
Regardes-tu, Seigneur, d'un oeil plein
de courroux

Les tendres sentimens qu'on a pour un
époux?

Non, d'un lien si fort l'impression sacrée,
Dans un coeur bien épris n'est jamais
altérée.

Il respecte son choix, et sait toujours
aimer

Ce qui put une fois lui plaire et l'enflammer.

Telle est, cher Abeilard, telle est ton
Héloïse,

Fidelle aux mouvemens dont elle fut
éprise;

Des rigueurs de la mort deux fois vic-
torieux,

Son amour épuré la suivra dans les cieus.

Qu'est devenu le temps où, facile à
me croire,

Vous vous applaudissiez d'une douce
victoire?

Où, content du plaisir de régner sur mon
coeur,

Le vôtre n'aspiroit qu'à se voir mon vain-
queur?

Tout cédoit à l'éclat de votre renommée,
Vous charmiez tout le monde, et j'étois
seule aimée.

L'épouse la plus sage, empressée à vous
voir,

S'arrachoit sans succès aux loix de son
devoir.

Par-tout où vous étiez on craignoit votre
absence,

Et chacun à l'envi briguoit votre pré-
sence.

Les peuples et les grands s'écrioient en
tous lieux :

Le célèbre Abeilard s'est offert à nos
yeux,

Nous avons possédé ce trésor de sagesse !
Heureux qui peut le voir et l'entendre
sans cesse !

Vous étiez la terreur des plus heureux
époux ;

Je ne pouvois blâmer leurs sentimens
jaloux ;

L'esprit vif, amusant, aussi tendre qu'ai-
mable ;

Qu'un rival tel que vous paroïssoit re-
doutable !

Cet air noble, touchant, cette bouche,
ces traits,

Ces yeux, où de votre ame on lisoit les
secrets,

Cette simplicité facile et délicate,
Ce doux je ne sais quoi, qui prévient
et qui flatte,

Tout annonçoit en vous un conquérant
heureux,

Et vous portiez par-tout et l'amour et
ses feux.

Galant, et peu semblable à ces sages
austères

Qu'un savoir orgueilleux rend sombres
et sévères,

Esprit universel, vous saviez à propos
Badiner finement, et dire de bons mots.

Comment louer vos vers, ces vers dignes
d'Ovide,

Heureux délassemens d'un travail plus
solide?

Quand on sait s'exprimer avec tant de
douceur,

Le langage des dieux devient celui du
coeur.

Fiction délicate autant qu'ingéniuse,
Emblème de l'amour, rose mystérieuse,

Abeilard pénétra dans vos obscurités,
Et fit part à nos yeux de toutes vos
beautés.

On chantera toujours ces tendres chan-
sonnettes,

Où vous peignez si bien vos atteintes
secrettes;

L'amant s'en servira pour exprimer ses
feux,

La maitresse crédule en flattera ses vœux.

L'amant les chantera comme son propre
ouvrage,

L'amante les prendra pour un nouvel
hommage:

Ainsi l'on parlera de nous, de nos ar-
deurs,

Tant que le tendre amour régnera sur
les coeurs.

Combien n'ai-je point vu d'amantes
infidelles

Se parer d'un tribut qui n'étoit point
pour elles?

Et dédaignant ailleurs un encens pré-
senté,

D'un triomphe imposteur flatter leur va-
nité?

Abeilard, disoit l'une, a célébré mes
charmes,

Il est venu me voir, il m'a rendu les
armes.

L'autre, de vos chansons vouloit être
l'objet;

Toutes sur votre coeur formoient quelque
projet.

Mais se désabusant d'une espérance vaine,
Je me voyois en butte à leur jalouse haine.
Vos vers, de mes appas auteurs officieux,
Faisoient seuls, disoit-on, tout l'éclat
de mes yeux.

Sans vous, sans votre esprit, Héloïse
ignorée,
Eût vécu dans l'oubli dont vous l'avez
tirée.

Je bravois ces discours et cet empor-
tement.

L'amour-propre outragé s'en plaignoit
vainement.

Et je m'applaudissois de me voir la mai-
tresse

D'un homme qui savoit me changer en
déesse.

Abeilard n'est qu'une ombre, Abeilard
ne vit plus.

Amante abandonnée, épouse malheu-
reuse,

Plus mon bonheur fut grand, plus ma
peine est affreuse.

Suspendez, inhumains, votre aveugle fu-
reur.

Mais c'en est fait, grand Dieu! souffres-
tu tant d'horreur?

Que n'étois-je avec vous quand on vint
vous surprendre?

Contre un lâche assassin j'aurois su vous
défendre.

Aux dépens de mes jours j'aurois paré
ses coups;

Il m'auroit immolée, ou j'aurois un
époux....

Ici l'amour s'irrite, et la pudeur s'offense;

Un sombre désespoir me réduit au silence.

Trop sensible Héloïse, étouffe ton ardeur;

Abeilard t'abandonne, imite sa froideur.

L'ingrat n'est point touché des larmes que
tu verses ;

Il craint auprès de toi de nouvelles tra-
verses.

Il te fuit. Il est sourd à tes gémissemens.
Foible Héloïse, ainsi sont faits tous les
amans ;

Leur coeur quitte sans peine un bonheur
qu'il possède,

Et contre leurs dégoûts il n'est point de
remède.

Tu devois y songer dans ce funeste jour,
Où ta molle vertu succomba sous l'amour.
Tu devois y songer, quand, par ta ré-
sistance,

Tu pouvois dans ton coeur arrêter l'in-
nocence.

Que te sert à présent un reste de raison ?
Ecarte un repentir qui n'est plus de saison.
A ton triste penchant toute entière livrée,
Bois encor le poison dont tu t'es enivrée ;
Et lorsqu'un sort cruel t'arrache tes plai-
sirs,

Forme encore pour eux de coupables désirs.

Qu'ai-je dit, ô mon Dieu! Quelle fureur m'agite?

Ferme, ferme l'abyme où je me précipite;
Fais répandre à mes yeux de salutaires pleurs;

Fais-moi pleurer mon crime, et non pas mes malheurs.

Quoi! l'épouse d'un Dieu, profanant sa tendresse,

Conserve pour un homme une indigne foiblesse?

Son coeur est dévoré d'un feu séditieux;
Et tu souffres, Seigneur, ce partage odieux?

Arme-toi, Dieu jaloux, viens venger ton injure;

Consumes mon ardeur par une ardeur plus pure.

Accorde pour t'aimer, et ma bouche et mon coeur;

Efface, détruis l'homme, et rends le Dieu
vainqueur.

C'en est fait, Abeilard, je renonce à
ma flâme;

Un Dieu pour y régner, te chasse de
mon ame;

Je te change pour lui: douce infidélité!
Tu feras mon repos et ma félicité.

Je n'éprouverai plus ces troubles et ces
craintes,

Ces regrets, ces langueurs, ces mortelles
atteintes:

Supplice rigoureux d'un criminel amour,
Et dont j'ai ressenti les traits jusqu'à ce
jour.

Oui, mon ame en son Dieu toute entière
abymée,

Ne respire que lui, de lui seul est
charmée;

Tout le reste pour elle est une illusion
Qui ne mérite plus que son aversion;

Jeûnes, austérités, silence, solitude,
Pour un coeur pénitent vous n'avez rien
de rude;

Je me soumets à tout ; frappe , frappe ,
 Seigneur ;
 Heureuse de gémir sous ta sainte rigueur.
 Vous , que scandalisa mon ardeur cri-
 minelle ,
 Témoins de mes forfaits , soyez-le de
 mon zèle ,
 Compagnes d'Héloïse , élèves d'Abeilard ,
 Héloïse gémit , venez y prendre part.
 Vous ne la verrez plus , déshonorant sa
 place ,
 Nourrir sa folle erreur , résister à la grâce :
 Elle va détourner , par des torrens de
 pleurs ,
 Les maux que sa foiblesse attiroit sur
 ses soeurs ;
 Et du Dieu qu'elle sert , désarmant la
 vengeance ,
 Egaler , s'il se peut , le remords à l'offense.
 Quel obstacle fatal s'oppose à cet ef-
 fort !
 Abeilard dans mon coeur est encor le plus
 fort.



236 PREM. LET. D'HEL. A ABEIL.

Je ne suis plus à moi. Quel désordre!
quel trouble!

Mon feu se renouvelle, et ma peine re-
double.

Impitoyable[!] amour! J'oublie en ce mo-
ment

Que je dois pour jamais oublier mon
amant.

Je ne vois plus que lui; ma vertu m'a-
bandonne.

Je m'égare et me perds; je pâlis, je fris-
sonne.

N'est-il point de remède à des maux si
pressans,

Et peut-on sans mourir, sentir ce que je
sens?

Que je suis malheureuse, et que je me
déteste!

C'en est trop. Je finis cette lettre funeste.
Adieu; je vais pleurer le reste de mes
jours;

Adieu, cher Abeilard; mais adieu pour
toujours.

HELOÏSE.

R É P O N S E
D' A B E I L A R D
A H É L O Ï S E.

J'AI reçu votre lettre, et je n'ose vous
dire

Dans quel état funeste elle a su me ré-
duire:

Mon trouble me fait honte, et mon coeur
abattu

Veut en vain rappeler sa mourante vertu.

Aussi foible que vous, plus criminel en-
core,

Je me sens consumer du feu qui vous
dévore.

Eh! comment voulez-vous que je guide
vos pas?

Je m'égare moi-même; et ne me connois
pas.

De vos maux et des miens la trop vive
peinture,

De mes désirs éteints réveille le murmure.
 Déjà je commençois, oubliant mon mal-
 heur,

A ne plus regretter un frivole bonheur;
 Déjà je commençois, moins rempli de
 vos charmes,

A trouver des douceurs à repandre des
 larmes:

Et la grâce en mon coeur allumant son
 flambeau,

Effaçoit le vieil homme, et formoit le
 nouveau.

Vous avez tout détruit. Qu'une épouse
 est puissante!

Eh! qui peut résister aux soupirs d'une
 amante!

Inutile raison, chimérique devoir!

Rien ne peut de l'amour balancer le pou-
 voir.

Dans un temple brisé trouves-tu des
 délices,

Dieu cruel? Cherche ailleurs de plus
 doux sacrifices:

Règne sur les vivans ; qu'ils sentent tes transports ;

Mais cesse de vouloir les inspirer aux morts :

Assez , et trop long-temps , soumis à ton empire ,

J'ai vécu sous tes loix , souffre que je respire.

Terrible contre-temps , où me réduisez-vous !

N'avois-je pas du ciel épuisé le courroux ?

Falloit-il qu'une lettre écrite pour un autre ,

Troublât tout à la fois mon repos et le vôtre ?

Je l'avoue , Héloïse ; attendri par ses pleurs ,

Je voulus d'un ami modérer les douleurs ;

Je crus que de nos maux une fidelle image

Contre son désespoir armeroit son courage ;

Et loin d'imaginer qu'un sort capricieux

Dût jamais exposer cette lettre à vos yeux ,

Mon coeur, à sa pitié s'y livrant sans
contrainte,

Lui peignoit les rigueurs dont je ressens
l'atteinte;

Afin que comparant mes malheurs et les
siens,

Il oubliât ses maux, et déplorât les miens.

Ainsi, de nos desseins confondant la
prudence,

Dieu juste, tu détruis notre aveugle espé-
rance!

Et ta main, où tu veux, nous trainant
malgré nous,

Accomplit tes arrêts, et signale tes coups:

Tu rebutes un coeur profané par le crime,
D'une flamme insensée odieuse victime.

Heureux, je te fuyois, et sans te con-
sulter,

Malheureux, dans tes bras j'ai couru me
jeter.

Plein de mon désespoir et de mon infor-
tune,

Je ne te consacris qu'une vie importune.

Privé de mes plaisirs, mortel présomp-
tueux,

Je couvrois ma douleur d'un dehors ver-
tueux.

Et quand je paroissais te faire un sacrifice,
Je me vengeois du monde et de son in-
justice.

Caché dans un désert, je nourris le
poison

Dont le charme imposteur offusque ma
raison.

Insensé que je suis, je m'aveugle moi-
même,

Je crois n'aimer que Dieu, c'est vous
seule que j'aime.

Que n'ai-je point tenté pour dérober mon
coeur

Aux attraits dangereux d'un penchant
trop flatteur?

J'ai cherché loin de vous une retraite
obscur;

Mes soupirs et mes pleurs y font ma
nourriture;

Pâle, défiguré, le sein meurtri de coups,
 Je m'arme contre moi pour m'armer contre
 vous.

Privé de la lumière, enterré sous la
 cendre,
 Au fond de mon tombeau vous vous
 faites entendre.

Je vous trouve par-tout. Attachée à mes
 pas,

Votre image me suit avec tous vos appas.
 Quelquefois je succombe aux transports
 qui m'agitent.

Sur les bords de la mer mes pas se pré-
 cipitent.

Mon coeur à cet objet reprend de nou-
 veaux feux :

Hélas! tout renouvelle un amour mal-
 heureux.

Si les vents apaisés, d'une légère ha-
 leine

Applanissent les flots de la liquide plaine,
 Ce calme m'attendrit, et retrace à mon
 coeur

De nos premiers destins le calme et la
douceur.

Ma peine se dissipe, et ma gloire passée
Vient dans tout son éclat s'offrir à ma
pensée.

Je vois ces jours heureux, où par mille
plaisirs

Le complaisant amour prévenoit nos
désirs :

Je vois encor vos yeux pleins de trouble
et de flâme,

S'attacher sur les miens, pénétrer dans
mon ame.

J'entends de nos soupirs le murmure
confus...

Douce tranquillité, déjà vous n'êtes plus.

La mer gronde, la vague écumante, ir-
ritée,

Par le fier aquilon jusqu'au ciel est portée.

Le matelot pâlit, le pilote étonné

Des horreurs de la mort chancelle en-
vironné,

Et tantôt aux enfers, et tantôt sur la nue,

Je pleure, je m'agite, et jamais à mes
maux

Le tranquille sommeil n'apporte de repos :
En vain pour les calmer j'ai recours à
l'étude ;

L'étude ajoute encore à mon inquiétude.

Ces hommes pénitens confiés à ma foi,
Se troublent à ma vue, et tremblent de-
vant moi.

Rigide, impérieux, sombre, austère, fa-
rouche,

Le fiel et l'amertume exhalent de ma
bouche.

Je m'anime contr'eux d'un zèle plein
d'aigreur ;

Une faute légère allume ma fureur ;
Et loin de soulager leurs dégoûts et leurs
peines,

Ma rigueur inflexible appesantit leurs
chaines.

Ainsi par son orgueil follement entraîné,
Aux plus honteux excès l'homme est
abandonné.

Il profane l'esprit qu'il reçut en partage,
 Et des plus beaux talens il pervertit
 l'usage;

Il sait de la nature expliquer les secrets;
 Il va même de Dieu pénétrer les décrets:
 Rien n'échappe à sa vue, et lui-même il
 s'ignore,

Il est sa propre idole, et c'est lui qu'il
 adore.

Son délire lui plaît, et par l'erreur con-
 duit,

Il aime à cultiver tout ce qui le séduit.
 Du désir de savoir épris dès mon en-
 fance,

Je préférâi l'étude aux droits de ma
 naissance;

Je quittai tout pour elle. Entouré d'au-
 diteurs,

Bientôt de toutes parts j'eus des admi-
 rateurs.

Ce succès me flatta: je commentai les
 pères;

Je m'élevai plus haut, j'éclaircis les
 mystères.

Aigris par mon mérite, et par lui confondus,

Devant moi pâlissoient mes rivaux éperdus,

Tant de gloire, Seigneur, étoit ton seul ouvrage;

Je devois à toi seul en rapporter l'hommage,

M'abaisser à tes yeux, et régler mes projets

Sur ma propre foiblesse, et non sur tes bienfaits.

Où n'ai-point porté l'imprudence et le crime?

Un abyme toujours entraîne un autre abyme.

Occupé de plaisirs, et du monde entêté, J'abandonnai mon coeur à sa malignité.

J'oubliai mon néant, je t'oubliai toi-même,

Et j'osai, faux docteur, enseigner le blasphème.

Abandon rigoureux, plein d'horreur et d'effroi,

Mais digne de tous ceux qui s'éloignent
de toi.

Et vous qui me nommez votre époux,
votre maître,
Chère Héloïse, hélas! méritois-je de
l'être?

Je vous montrais le crime; et lâche sé-
ducteur,
D'un profane savoir j'infectai votre
coeur.

De vos charmes naissans je ne pus me
défendre;

Pour ne vous point aimer, j'avois un
coeur trop tendre.

C'étoit peu: je voulus vous inspirer mes
feux;

Je réussis trop bien, vous comblâtes
mes vœux.

Blessés des mêmes traits, et charmés l'un
de l'autre,

Vous faisiez mon bonheur et je faisais le
vôtre;

Et votre oncle lui-même, entrant dans
nos projets,

Sembloit faciliter nos entretiens secrets.
 Bientôt il m'en punit. Heureux, si ma
 disgrâce,

De mes sens dans mon coeur eût fait pas-
 ser la glace;

Et si de la vertu n'écoutant que la voix,
 J'explois mes horreurs dans le sein de
 la croix.

Foibles sans son secours, nous pouvons
 tout par elle;

Elle seule fait naître, et soutient notre
 zèle.

Levons-nous, Héloïse; et d'un pas as-
 suré

Marchons avec les saints sous ce fardeau
 sacré.

Il en est temps encore, et Dieu, comme
 un bon père,

Nous tend, pour nous conduire, une
 main salutaire;

Mais ne différions point, nous n'avons
 qu'un moment.

Ce Dieu va vous livrer à notre aveu-
 glement.

Le tonnerre déjà gronde sur notre tête,
Et pour nous écraser sa foudre est toute
prête.

Gardons-nous de tomber sous ses puis-
santes mains;

Pour nous en arracher nos effort seroient
vains.

Notre coeur obstiné dans son impéni-
tence,

Va d'erreur en erreur, et d'offense en
offense.

Nous nous traçons par-tout un chemin
pour pécher:

Rebelles endurcis, rien ne peut nous
toucher.

La grâce n'a pour nous que de sombres
lumières;

Nos voeux les plus sacrés sont de foibles
barrières.

Nous reprenons nos droits, nous dispo-
sons de nous.

Vous parlez en amante, et je parle en
époux.

Vous soupirez pour moi ; vous osez me
le dire ;

Je soupire pour vous ; et j'ose vous l'é-
crire.

Quel monstre ! quelle horreur ! Que diront
nos neveux ?

Qu'ils ignorent plutôt nos sacrilèges feux :
Qu'un éternel oubli les couvre et les ef-
face :

Noyons-en dans nos pleurs jusqu'à la
moindre trace.

Soumise à vos devoirs , ne pensez plus
à moi ;

La raison , votre état , tout vous en fait
la loi :

Du salut de vos soeurs responsable et
chargée ,

A les mener à Dieu vous vous êtes engagée ;
Vous leur devez des soins , du zèle , de
l'amour ,

A toutes les vertus formez-les tour-à-
tour :

Faites-les travailler , prier , jeûner , se
taire ,

Et vous-même, Héloïse, apprenez à le
faire.

Des épouses d'un Dieu soyez la bonne
odeur;

Eclairez leur esprit, réchauffez leur ar-
deur.

Contre leurs ennemis cachez-les sous vos
ailes;

Devenez, s'il le faut, anathème pour
elles.

Ainsi, de l'Eternel appaisant le courroux,
Son esprit descendra sur vos soeurs et
sur vous;

Et d'un coupable amour saintement dé-
trompée,

De lui seul désormais vous serez occupée.
Vous goûterez alors les douceurs, les
attraits

Que versent dans un coeur l'innocence
et la paix.

Oh! qu'il me seroit doux qu'à la grâce
fidelle,

Des coeurs régénérés vous fussiez le
modèle;

Et que de mes erreurs oubliant les excès,
 Le ciel à mes soupirs accordât ce succès!
 Je ne vous verrois plus incertaine, in-

constante,
 Entre le monde et Dieu partagée et flot-

tante,
 Vivre encore pour moi quand je suis

mort pour vous,
 Et regretter des biens qui ne sont plus

à nous.
 Moi-même, dégagé d'un penchant qui

vous blesse,
 Je ne vous ferois plus rougir de ma foi-

blesse ;
 Un feu pur et sacré succédant à nos feux,
 L'amour qui nous perdit, nous sauveroit

tous deux.
 Mais hélas ! pour attendre au bonheur

où j'aspire,
 Il faut nous oublier. Pouvez-vous y

souscrire ?
 Et le puis-je moi-même ? En vain par

Je veux de notre ardeur interrompre le
cours.

Plus vive que jamais, elle occupe votre
ame,

Plus vive que jamais, je sens qu'elle
m'enflâme.

C'est trop feindre. Mon coeur n'est rempli
que de vous.

Sans cesser d'être amant, j'ai cessé d'être
époux.

Je vous aime, et voudrois vous aimer
davantage.

Que le ciel irrité punisse cet outrage;
Qu'il exerce sur moi ses justes châtimens.
Il peut m'ôter la vie, et non mes senti-
mens.

Oublier Héloïse! Ah! que plutôt la
foudre

Aux yeux de l'univers mette Abeilard
en poudre!

Que peuvent contre moi ton crime et
ta noirceur,
Oncle injuste? As-tu cru détruire mon
ardeur?

Tu devois tout d'un coup me priver de
la vie ;
Tu m'as laissé mon coeur : ta fureur
est trahie.
Mais que dis-je, insensé ? tes voeux sont
satisfaits ,
Ma mort n'eût point rempli tes barbares
souhaits.
Tu voulois à loisir te baigner dans mes
larmes ,
Et voir de jour en jour augmenter mes
alarmes.
Ingénieux bourreau, tu savois qu'un
amant
Privé de ce qu'il aime, expire à tout
moment.
Tu triomphes, perfide ; en proie à ma
tristesse ,
Je ne puis arracher mon ame à sa ten-
dresse.
Mon amour et mes maux s'irritent tour-
à-tour ,
Y 2

Et de mes maux, hélas! le plus grand,
C'est l'amour.

Mais où vais-je? Et pourquoi moi-même
Aigrir ma peine?

Pourquoi me rappeler mon amour et sa
Haine?

Ministre des autels, pourquoi dans ce
Récit

Ecartai-je de Dieu mon coeur et mon
Esprit?

A lui seul attaché, j'ai dû vous laisser
Croire

Que sur vous, que sur moi j'ai gagné la
Victoire.

Qu'avons-nous de commun? Nos liens
Sont finis.

Pouvons-nous l'un à l'autre être encor
Réunis?

Parlez; qu'espérez-vous des souhaits que
Vous faites?

Songez-vous qui je suis? Songez-vous
Qui vous êtes?

Voulez-vous qu'oubliant mon devoir,
Mon honneur,

J'aille encore à vos pieds porter ma folle
 ardeur ?
 Ne frémissiez-vous point d'un dessein si
 terrible ?
 Nous nous retrouverions, vous foible,
 moi sensible.
 Ah ! si l'amour plus fort que mon éloi-
 gnement,
 Fait sentir à mon cœur un si cruel
 tourment,
 Pourrois-je près de vous soustraire à sa
 puissance
 Ce cœur qui ne sauroit le vaincre par
 l'absence ?
 C'est trop entretenir notre commune er-
 reur,
 Nés pour aimer, aimons ; mais aimons
 le Seigneur.
 Il veut être l'objet de l'amour le plus
 tendre ;
 Il demande nos cœurs. Cessons de nous
 défendre ;
 Il les mérite seul. Nous le savons. Hélas !

Malheureux, pourquoi donc ne les don-
 nons-nous pas?

Quelle excuse apporter à notre extrava-
 gance?

Et que lui dirons-nous au jour de sa
 vengeance?

Après tout, vous devez me craindre,
 et même me haïr;

Et, si je vous cherchois, m'éviter et me
 fuir.

Ne me demandez point par quelle des-
 tinée

Dans un cloître avant moi vous fûtes
 confinée.

Que vous dire? J'étois malheureux et
 jaloux,

Et je voulois que Dieu me répondit de
 vous.

Qu'un motif si bizarre, et si plein d'in-
 justice,

Vous fasse de mes feux connoître le ca-
 price.

Et si vous ne pouvez vous guérir par
 raison,

Employez le dépit à votre guérison.
 Mais que peut le dépit, où ne peut
 rien la grâce?

Si vous ne sentez point son attrait effi-
 cace,

En vain je vous exhorte; et mes vœux
 impuissans

Ne pourront élever votre esprit sur vos
 sens.

Seigneur, qui la formas si parfaite et si
 belle,

Ne voulois-tu qu'en faire une fille ré-
 belle?

Ah! si pour t'appaiser il ne faut que
 mourir,

Abeilard à la mort vient lui-même s'offrir.

Il est temps de finir; adieu, chère
 Héloïse;

Tâchez de soutenir votre sainte entre-
 prise.

Priez pour votre époux; il va de son
 côté,

Du ciel sur son épouse implorer la
 bonté.

260 REPONSE D'ABEIL. A HELOISE.

Ne me récrivez plus. Que cette déférence
Me marque votre zèle, et votre obéis-
sance.

Adieu ; quand du trépas j'aurai senti
les coups,
Je ferai transporter mon corps auprès
de vous.

Chérissez ce dépôt : quand vous mour-
rez vous-même,
Venez dans le tombeau d'un époux qui
vous aime.

Nous ne nous craignons plus. Victimes
de la mort,

L'amour fera sur nous un inutile effort.
J'en serai plus célèbre ; et vos cendres
glacées
Pourront auprès de moi sans crime être
placées.

ABEILARD.

 SECONDE LETTRE

D'HÉLOÏSE

A ABEILARD.

QUÉL nouveau coup de foudre! et que
 viens-je d'entendre?

Je ne vous verrai plus! Vous pouvez
 me l'apprendre,

Cruel! Vous m'ôtez tout, et c'est pour
 votre coeur

Un barbare plaisir de combler ma dou-
 leur.

N'étoit-ce pas assez, qu'aux pleurs aban-
 donnée,

A vivre loin de vous je fusse condamnée?

Que, plaintive, mourante, en proie à
 mes désirs,

Ce cloître nuit et jour entendit mes
 soupirs?

N'étoit-ce pas assez, qu'à la fleur de
mon âge

Vous m'eussiez imposé le plus rude es-
clavage?

Pourquoi d'un doux espoir m'envier les
douceurs,

Et verser sur mes jours de nouvelles
noirceurs?

Croyez-vous donc, ingrat, que ma foible
constance

Résiste encor long-temps à votre indif-
férence?

Et que de vos raisons le frivole se-
cours,

De mes vives douleurs puisse arrêter le
cours?

Non. Votre changement ne peut rien
sur mon ame :

Plus vous êtes de glace, et plus mon
coeur s'enflâme.

Mais enfin, mon amour devient un dés-
espoir ;

C'en est fait, et je veux, ou mourir, ou
vous voir.

Que fais-je dans ces lieux ? Malheureuse
et coupable,

J'aigris d'un Dieu vengeur le courroux
redoutable.

J'amasse des trésors de crimes et d'hor-
reurs ;

Chaque jour, chaque instant ajoute à
mes fureurs.

Je ne suis plus, hélas ! cette épouse
facile,

Qui baissoit sous le joug une tête docile ;
Victime de mes feux, je cède à leurs
transports,

Et ne conserve plus d'inutiles dehors.

C'est trop jouer le ciel sous un masque
hypocrite ;

Si mon coeur est à vous, tout le reste
l'irrite.

Dussai-je vous offrir un objet odieux,
Rien ne peut m'empêcher de paroître à
vos yeux :

Vous ne me fuirez point. Au secours de
mes charmes,

AU secours de mes feux j'appellerai mes
larmes ;

Mes soupirs , mes sanglots fléchiront vo-
tre coeur ;

Vous me regarderez avec moins de ri-
gueur ;

Et loin de condamner l'excès où je me
livre ,

Peut-être que sans moi vous ne voudrez
plus vivre.

Vous songerez qu'unis par des noeuds
éternels ,

Nos vœux précipités sont des vœux
criminels :

Que l'hymen a des droits sacrés , invio-
lables ;

Que vouloir les briser , c'est nous ren-
dre coupables.

Je ne demande pas que , sensible à
mes vœux ,

Votre coeur s'attendrisse , et rallume ses
feux ;

Et que , pour dissiper la douleur qui me
presse ,

Vous confondiez en moi l'épouse et la
maîtresse.

Je ne veux que vous voir et que vous
obéir,

Et vous forcer au moins à ne me pas
haïr.

Mais, cruel, vous craignez jusques à
ma présence:

Pour un coeur inconstant l'amour est une
offense.

Et ce qui nous reproche un crime, n'est
pour nous

Qu'un objet de chagrin, qu'un objet de
courroux.

Pourrois-tu soutenir une amante éperdue?

Non: ses pleurs, son amour, tout bles-
seroit ta vue.

Ah! tu consultes moins, pour m'éloi-
gner de toi,

La vertu, que ton coeur et ton manque
de foi.

Ce n'étoit pas ainsi, qu'aidant à ma foi-
blesse,

Tu savois, pour me perdre, allumer
ma tendresse.

Rappelle-toi, cruel, ces sermens en-
flammés,

Ces transports si touchans et si bien ex-
primés.

Avant, me disois-tu, que je sois infi-
delle,

On verra sans époux vivre la tour-
terelle;

Le tendre rossignol, cessant d'être amou-
reux,

Ne s'occupera plus de ses chants dou-
loureux;

On verra le zéphyr cesser d'être volage;
Les fleuves sur les monts s'entr'ouvrir
un passage;

Le soleil obscurci nous refuser le jour,
Et tout périr, enfin, plutôt que mon
amour.

Ainsi, pour me tromper, tu chassois
de mon ame

Tout ce qui s'opposoit au succès de ta
flâme.

Mais qu'il t'en couta peu! De concert
avec toi,

Mon coeur, mon lâche coeur s'éleva
contre moi,

Te peignit à mes yeux tendre, empres-
sé, sincère;

Tu parlas et tu plus dès que tu voulus
plaire;

Ou tel fut de l'amour le funeste pouvoir,
Que tu me plus peut-être avant de le
vouloir.

Peut-être une rivale, objet de ta ten-
dresse,

Te voila quelque temps ma naissante
foiblesse;

Et tes distractions, ton trouble, ta lan-
gueur,

Paroissoient près de moi pour un autre
vainqueur.

Et quand tu t'apperçus de mon extrava-
gance,

Tu ne la partageas que par reconnois-
sance.

Non, cruel, non jamais tu ne sus bien
aimer;

Tu n'étois que sensible au plaisir de
charmer.

J'offris à tes désirs un triomphe agréable;
J'aimois. C'en fut assez pour te paroître
aimable;

Et pourquoi, pouvant plaire à mille au-
tres objets,

Vins-tu troubler mon coeur, en arracher
la paix?

D'un onclé prévenu trahir la confiance?
Aux dépens de toi-même exciter sa ven-
geance?

Abuser lâchement de ma crédulité,
Et nous sacrifier tous deux par vanité?

Talens pernicieux! esprit que je déteste!
Présens que m'avoit fait la colère céleste;

C'est par vous que l'amour, séduisant
ma raison,

Répandit dans mes sens son funeste
poison.

Vain désir de savoir! dangereuses lec-
tures!

Mon coeur ne s'est rempli que de vos
impostures;

J'en perdis l'innocence; et bientôt ma
pudeur

Fit place aux noirs transports d'une cou-
pable ardeur.

Digne fruit de tes soins et de ton impru-
dence!

Trop aveugle Fulbert! rends-moi mon
ignorance.

Chasse loin de ta nièce un docteur em-
pesté,

Qui va dresser un piège à sa simplicité.

Tu le crois occupé du dessein de m'in-
struire;

Philosophe amoureux, il songe à me sé-
duire.

Que dis-je? sa foiblesse a passé dans
mon coeur;

Ce maître est mon amant, ce maître est
mon vainqueur.

Mais je ne dois, hélas! m'en prendre
qu'à moi-même.

Vains regrets! vain dépit! Tout plaît
dans ce qu'on aime.

Séduit par une ardeur, pour lui pleine
d'appas,

Un coeur tendre se livre, et ne raisonne
pas.

Le devoir veut en vain le tirer de sa
chaîne;

Le séducteur amour le fascine et l'en-
traîne;

Tranquille dans ses fers, et charmé sous
ses loix,

Ce coeur infortuné s'applaudit de son
choix;

Insensible à ses maux, il en craint le
remède,

Et nourrit avec soin l'erreur qui le pos-
sède.

A ce triste portrait, connoissez, cher
époux,

Quels sont les sentimens qu'Héloïse a
pour vous.

J'aime à voir s'augmenter le feu qui me
dévore;

Je dois vous oublier sans feinte, sans
détour,

Vous fermer dans mon coeur le plus foible
retour;

Imiter votre exemple; et du ciel pénétrée,
Remplir les saints devoirs où je suis con-
sacrée;

Immoler mon penchant à de plus nobles
feux,

Et faire de Dieu seul l'objet de tous mes
vœux.

Je dois n'aimer que lui, ne songer qu'à
lui plaire;

Par mes gémissemens désarmer sa colère:
Foible Héloïse! en vain je sens que je
le dois;

Mes coupables désirs s'échappent malgré
moi.

La raison veut régner, et parle en sou-
veraine;

La foiblesse résiste, et triomphe sans
peine:

Toujours livrée au trouble, aux regrets,
au dépit,

Cent fois en un moment mon coeur se
contredit.

Je veux, je ne veux pas; j'hésite, je
chancelle;

Quand la grâce m'attire, Abeilard me
rappelle.

Et toujours plus puissant, après de vains
efforts,

C'est le funeste amour qui cause mes
transports.

Soupirs impétueux, cessez de vous con-
traindre:

Eclatez, mes fureurs, je n'ai plus rien
à craindre.

L'ingrat qui vous fait naître a cessé de
m'aimer:

Il me fuit; il me craint.... mais puis-je
l'en blâmer?

Oui, cruel, ta vertu me confond et m'ac-
cable.

Coupable, je voudrais que tu fusses cou-
pable.

Quoi! tu m'auras perdue, et je pourrai
te voir,

Triompher de ma peine et de mon dés-
espoir?

Tranquille, t'applaudir de ton indiffé-
rence,

Et peut-être insulter à ma folle constance?
Je ne serai pas seule en butte à tant de
maux :

Je prétends à mon tour détruire ton repos,
Te faire partager le trouble de mon ame,
Et toutes les horreurs d'une fatale flâme.
Ne crois plus m'adoucir: le sort en est
jeté;

Je ne puis trop punir ton infidélité.
Que n'est-il des tourmens pour venger
mon injure,
Qui puissent égaler ma peine et ton par-
jure!

J'épuiserois sur toi tout ce qu'ils ont d'af-
freux....

Foibles emportemens d'un amour mal-
heureux,

Que vous me servez mal! Ma fureur
désarmée

Respecte encor l'ingrat dont mon ame est
charmée.

Mon courroux contre lui ne m'offre au-
cun secours,

Et ce n'est plus qu'aux pleurs qu'Héloïse
a recours.

Vivez, cher Abeilard, sans alarmes,
sans craintes,

Et bravez de l'amour les frivoles atteintes.
Goûtez d'un saint repos l'éternelle dou-
ceur:

Maître de vos désirs, régnez sur votre
coeur.

Du Dieu que vous servez soutenez la
querelle;

Signalez pour son nom l'ardeur de votre
zèle:

Formez-lui des élus, qui, se réglant sur
vous,

Mettent dans son amour le bonheur le
plus doux.

Si mon salut vous touche, et si je vous
suis chère,

Achez d'affermir la raison qui m'éclaire.
Je sens que la vertu veut reprendre ses
droits :
Aidez une ame foible à pratiquer ses
loix :
De ses égaremens mon esprit se dégage ;
Mais votre idée encor affoiblit mon cou-
rage.

Divin attrait des coeurs ! charme vic-
torieux !
Grâce adorable ! enfin tu dessilles mes
yeux :
Tu verses dans mon sein la force et la
lumière :
A l'amour de mon Dieu tu me rends toute
entière.
Tu me fais retrouver l'innocence et la
paix :
Tu captives mes sens , et remplis mes
souhairs.
Seigneur, c'est ta bonté, c'est ta main
secourable
Qui ferme sous mes pas cet abîme ef-
froyable ;

Sans toi je m'y plongeois; déjà même
l'erreur

A l'endurcissement avoit livré mon coeur.
J'étois sourde à ta voix; et bravant ta
colère,

J'étouffois du remords le trouble salutaire.
Mon aveugle fureur m'occupoit nuit et
jour,

Et je ne connoissois d'autre dieu que
l'Amour.

Mais qui peut avec toi balancer la vic-
toire?

Nos forfaits les plus grands font éclater
ta gloire;

Et le coeur le plus dur, quand tu veux
l'attendrir,

A tes impressions lui-même vient s'offrir.

HELOÏSE.

Fin du Tome premier.



T A B L E
D E S M A T I È R E S

Contenues dans ce premier Volume.

	<i>Page.</i>
P REFACE HISTORIQUE	V
La Vie, les Amours d'Abeilard et d'Héloïse.	1
Epitaphes d'Abeilard	64
— — — d'Héloïse.	79
Lettre d'Abeilard à Philinte son ami.	83
Remarque de l'Editeur.	92
Lettres véritables d'Héloïse à Abeilard, avec les Réponses d'Abeilard à Héloïse, traduites librement d'après les Lettres originales latines, par M. le Comte de Bussy Rabutin, précédées d'un Avis.	82
Première Lettre d'Héloïse à Abeilard.	97
Réponse d'Abeilard à Héloïse. . .	118
Seconde Lettre d'Héloïse à Abeilard.	131
Lettre d'Abeilard à Héloïse, pour servir de réponse à la précédente.	158

	<i>Page.</i>
Troisième Lettre d'Héloïse à Abeilard	169
Les Lettres d'Héloïse et d'Abeilard , mises en vers par M. de Beau- champs , d'après l'excellente tra- duction des Lettres d'Héloïse et d'Abeilard , de M. le Comte de Bussy Rabutin	196
Extrait de la Préface de l'Auteur .	200
Première Lettre d'Héloïse à Abeilard .	201
Réponse d'Abeilard à Héloïse . . .	237
Seconde Lettre d'Héloïse à Abeilard .	261

Fin de la Table du premier Volume.





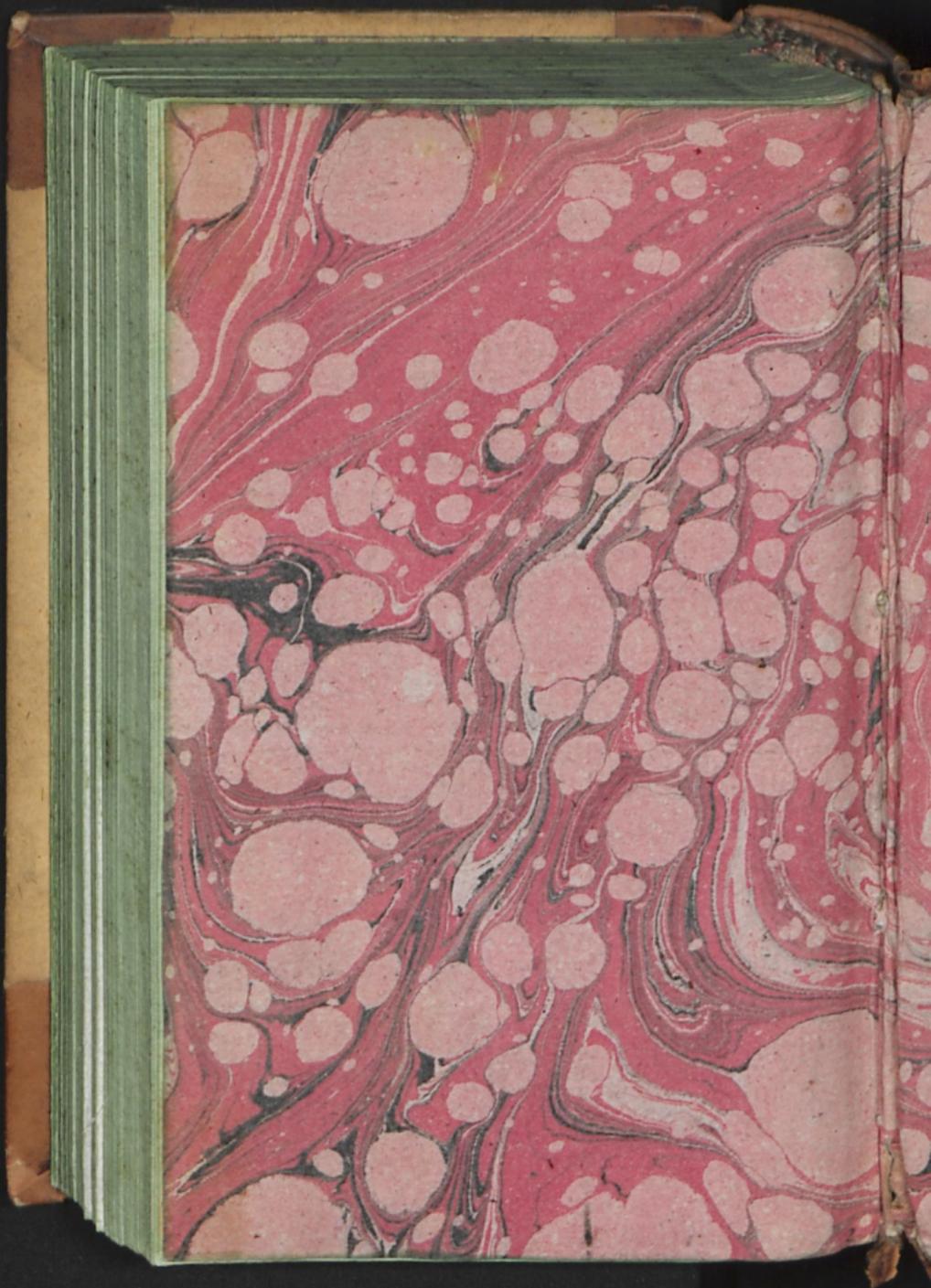
B 1528

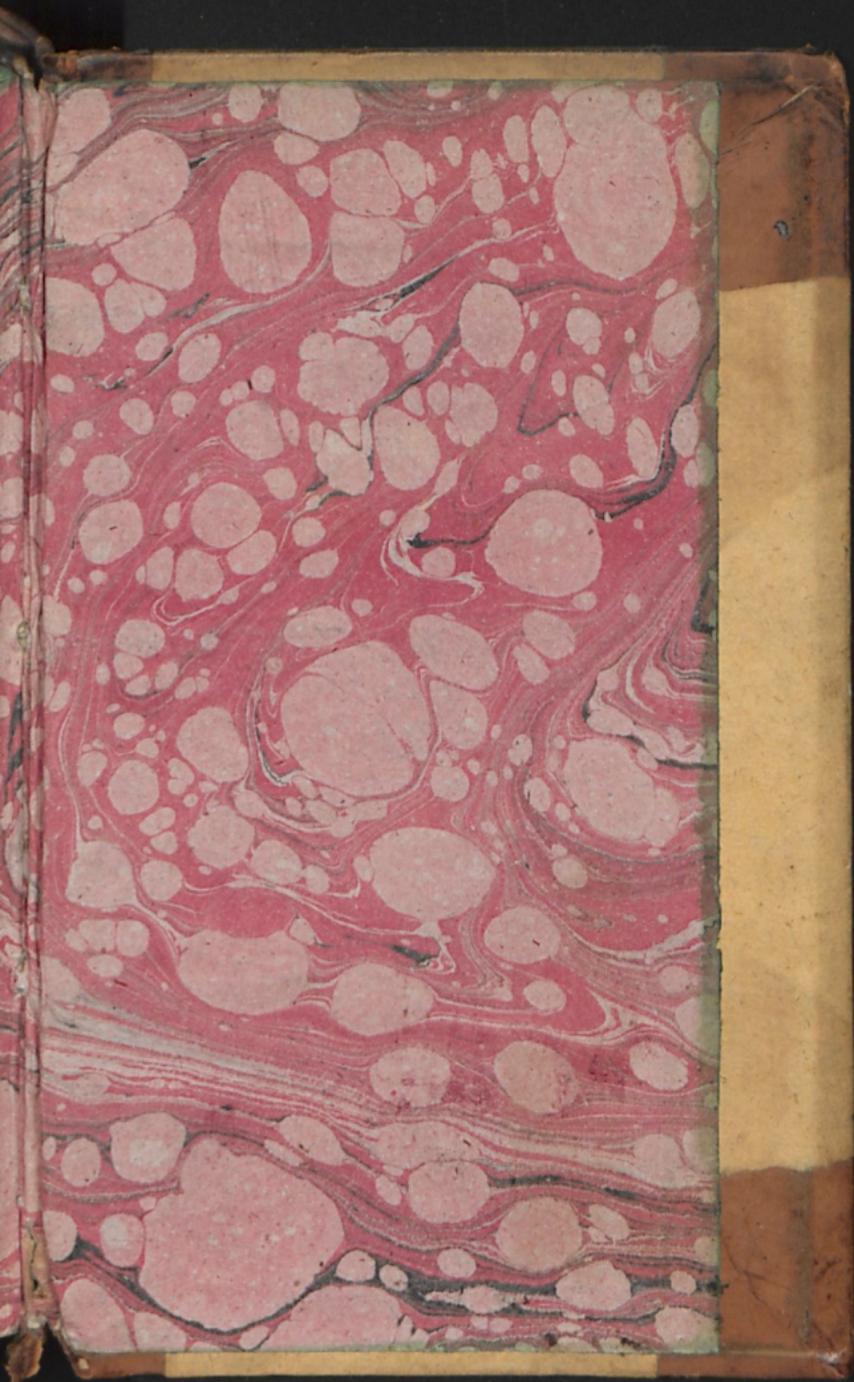
(1.)

ULB Halle
005 925 606

3









Farbkarte #13

B.I.G.
Black

White
3/Color

Magenta

Red

Yellow

Green

Cyan

Blue

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE

ET D'ABEILARD.

Nouvelle Édition.

TOME PREMIER.

A VIENNE.

Chez R. SAMMER, Libraire.

M. DCC. XCVII.

